

Stéphane Dupont

Mon oncle **mon roc**

roman

l'ABC
de l'édition

Mon oncle mon roc

Stéphane Dupont

Mon oncle mon roc

roman

l'ABC
.de l'édition

Stéphane Dupont
duponuv@yahoo.com

L'ABC de l'édition
Rouyn-Noranda (Québec)
www.abcdeledition.com
info@abcdeledition.com

Conception graphique de la couverture: Maxim Larivière

Mise en page: Le Canapé communication

Révision: Nancy Gareau et Nathalie Thériault

Dépôt légal: 4^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

L'ABC de l'édition
Stéphane Dupont
Copyright © 2014. Tous droits de reproduction réservés.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Dupont, Stéphane, 1962 septembre 19-
Mon oncle... mon roc
ISBN 978-2-922952-57-5 papier
ISBN 978-2-922952-62-9 pdf numérique
ISBN 978-2-922952-63-6 epub

I. Titre.

PS8607.U663M66 2014 C843'.6 C2014-941762-4
PS9607.U663M66 2014

À mes enfants, Lauriane et Emmanuel

Avant-propos

Comme à tous les automnes, je vais cueillir des pommes à Rougemont. Depuis que j'ai vécu un certain épisode de ma vie avec mon oncle, ce moine cistercien, j'ai pris l'habitude de passer régulièrement à l'Abbaye de Rougemont. Et jamais je ne manque la période de cueillette. Même depuis la naissance de nos deux enfants, nous avons toujours cette activité familiale. Les enfants adorent s'amuser et courir dans le verger. Pour moi, cela représente également un moment de discussion, de contemplation et de réconfort.

Préambule

La journée où le docteur Beaudry annonça à ma mère qu'elle était atteinte d'un cancer du sein, j'avais quinze ans. Ma mère ne semblait pas tellement touchée par la nouvelle. Je me souviens simplement qu'elle était revenue de l'hôpital et m'avait informé que l'année qui allait suivre s'annonçait un peu plus difficile. J'ignore si elle tentait de m'épargner ou de s'épargner elle-même, ou les deux. Mais ce dont je me souviens, c'est que son attitude face à la vie, au quotidien, n'avait guère changé. Notre relation mère-fils demeurait très saine et solide. Peut-être que cela s'expliquait par le fait que je n'avais jamais connu mon père. Aux dires de tous, il avait fui quand ma mère lui avait annoncé qu'elle était enceinte. Elle n'avait que dix-sept ans et lui, semble-t-il, dix-huit. Je dois avouer que je n'ai jamais eu aucun intérêt à le retrouver.

Mes grands-parents étaient décédés quatre ans plus tôt. Mon grand-père, souffrant de l'Alzheimer, et ma grand-mère à peine trois mois plus tard, d'un cancer généralisé. Peut-être qu'elle ne pouvait simplement pas vivre sans lui. La seule famille qui nous restait était un oncle que j'avais vu pour la dernière fois au service funéraire de mes grands-parents. Il avait d'ailleurs participé à la cérémonie avec le curé de la paroisse de St-Eugène de Morin-Heights. Je l'avais trouvé plutôt sympathique. Il était calme, je dirais même au ralenti. Il m'avait questionné sur mes études, mais sans plus. Ma

mère avait l'habitude de lui téléphoner une fois par mois à l'Abbaye de Rougemont; c'était un moine cistercien. Ils s'écrivaient régulièrement car ma mère disait que c'était plus chaleureux ainsi et qu'il était agréable de recevoir une lettre parmi les nombreux comptes.

La première fois que ma mère se rendit à la Société canadienne du cancer de St-Jérôme, elle insista pour que je l'accompagne. Je dois avouer que je n'étais pas tellement enthousiaste à l'idée, mais vu les circonstances...

Une fois arrivé dans ces locaux quelques peu dégarnis, je laissai ma mère rencontrer la responsable tandis que je m'attardai à feuilleter la panoplie de dépliants sur les nombreux cancers, leurs traitements et les groupes de soutien, quand mon regard fut attiré vers une pièce, au fond. Je m'y avançai et mon regard croisa celui d'une femme plus jeune que ma mère, qui essayait des perruques afin de choisir celle qui permettrait de ne pas trop masquer sa beauté. On comptait plus d'une centaine de perruques de tous les styles, de toutes les teintes. Une intervenante tentait du mieux possible de l'encourager et de dédramatiser l'exercice. Je souris aux deux dames et, en me retournant, ressentis cette douleur dans la poitrine et compris que, quoiqu'en disent les statistiques dans ces fameux dépliants, j'allais perdre ma mère et que mon monde, aussi petit fut-il, allait s'écrouler.

Ceci est mon histoire, notre histoire.

Chapitre 1

Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie.

Jacques Salomé

Madame Limoges déposa le combiné de la réception de l'Abbaye cistercienne de Notre-Dame de Nazareth et tenta tant bien que mal de contacter le Père Micaël par ce foutu intercom qui, dernièrement, était de moins en moins fonctionnel. Après de nombreuses tentatives infructueuses, elle se précipita d'un pas rapide dans le long couloir qui la mena dans la section réservée aux moines. En fait, madame Limoges était l'une des rares laïques autorisées à se déplacer dans ce secteur du monastère. Après sept ans au service des moines, elle connaissait dans ses moindres détails l'Abbaye et les habitudes de ses résidents. Il était 16 h 00, en ce mardi de début novembre, près de cinquante minutes avant les Vêpres, et Père Micaël se trouvait probablement à la bibliothèque. Elle savait qu'il attendait cet appel. En fait, tout le monde de l'Abbaye le savait...

Père Micaël était plongé dans le bouquin *L'imitation de Jésus-Christ* quand il sentit derrière lui la présence de madame Limoges. Il se retourna et avant même qu'elle n'ouvre la bouche, il lui demanda :

— Quelle ligne ?

D'une voix à peine audible, elle répondit :

— Ligne un, en levant l'index.

Le moine se leva et s'engagea dans la petite pièce adjacente à la bibliothèque. Avant de prendre le téléphone, il inspira très profondément et murmura : *Père, je t'en prie, aide-moi.*

En décrochant l'appareil, il savait ce qui l'attendait, et ce, depuis quelques mois déjà. Mais il souhaitait toujours un miracle, une intervention divine afin d'échapper à son nouveau destin.

C'était Ginette, la grande amie de sa sœur, qui l'informait que cette dernière désirait qu'il soit à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme avant la fin de la semaine. Micaël répondit qu'il pourrait s'y rendre jeudi après-midi, si celle-ci pouvait évidemment passer le chercher à l'Abbaye de Rougemont vers 11 h 00. En fait, il désirait célébrer le plus tardivement possible sa dernière eucharistie, en tant que moine, avec ses frères cisterciens.

Dès l'âge de vingt et un ans, Micaël avait décidé de se joindre à un ordre religieux. Tout le monde, incluant la famille, avait été surpris de voir celui-ci s'enfermer dans un monastère. Mon grand-père, semble-t-il, fut celui qui eût le plus de difficulté à accepter le choix de son fils. Il ne pouvait comprendre. On disait de lui qu'il était un jeune homme brillant et intègre, par moments extraverti, mais souvent très silencieux et replié sur lui-même, enfermé dans sa tête. Ma mère croyait, à une

certaine époque, qu'il était suicidaire. En réalité, ses craintes étaient complètement illusoires.

Il était maintenant âgé de quarante-deux ans et ce n'est qu'à de rares occasions qu'il avait quitté le monastère et les vergers pendant ces vingt dernières années. Ma mère m'avait informé, il y a quelque temps déjà, qu'il était responsable de faire les emplettes pour l'Abbaye au marché du village, une fois par semaine depuis les huit derniers mois. Selon les dires de ma mère, l'abbé, avec toute sa délicatesse, devait probablement préparer Micaël pour faciliter son retour dans le monde des laïcs.

Ginette demeurait à la maison depuis que ma mère était aux soins palliatifs. Elle avait promis de s'occuper de moi pendant la période de transition, c'est-à-dire en attendant la mort de ma mère, et ce, jusqu'à ce que mon oncle puisse venir vivre avec moi. J'aurais vraiment préféré demeurer avec Ginette. On avait une certaine complicité. Je la connaissais depuis longtemps. Mais bref, ma mère n'aurait jamais osé exiger d'elle une telle faveur. Ginette m'avait tout de même promis d'être toujours là pour moi. Et honnêtement, je la croyais.

Notre voyage en direction de Rougemont fut passablement triste. Ça nous ramenait à l'évidence que la mort de ma mère était imminente. L'autoroute métropolitaine et le boulevard Décarie étaient congestionnés, mais une fois le pont Champlain traversé, la route s'ouvrit devant nous. Nous prîmes la sortie 37 en direction de Rougemont et arrivâmes finalement à l'Abbaye. J'étais relativement surpris de la dimension du monastère. Je m'attendais à une structure beaucoup plus

imposante. Je jetai un coup d'œil à ma montre : il était 10 h 50. J'estimais qu'il était préférable d'être ponctuel avec notre moine familial. Quoiqu'il en soit, j'avais l'impression d'être dans un mauvais rêve dont j'aurais aimé me réveiller à l'instant.

Ginette tentait d'ouvrir les lourdes portes tant bien que mal pendant que je m'égarais dans mes pensées. Je me précipitai en lui souriant et l'aidai en agrippant l'énorme poignée. Une fois à l'intérieur, une petite dame chétive à la réception nous sourit et me dit :

— Ton oncle sera ici dans un instant.

Ginette s'assit et je déambulai en regardant les crucifix et les petits tableaux, sous le comptoir vitré de la réception. La porte intérieure du vestibule s'ouvrit et je reconnus mon oncle, que je connaissais à peine. Il s'approcha de moi et me tendit la main. Il me paraissait plus grand que la dernière fois que je l'avais vu et plus jeune que ses quarante-deux ans. Il était vêtu comme quelqu'un de son âge. J'avais bêtement pensé... Il me serra la main et me dit tout calmement :

— Charles, je suis heureux de te revoir, tout en me regardant directement dans les yeux.

Il s'approcha de Ginette, l'embrassa sur la joue et la remercia de toute son aide. Il l'avait déjà rencontrée à l'enterrement de mes grands-parents. Le peu de fois où nous avons vu mon oncle, c'était lors de périodes difficiles. Soudainement, deux moines traversèrent le vestibule avec quelques boîtes de livres et une valise. Micaël les guida vers l'automobile et pendant qu'il saluait ses deux confrères, Ginette et moi nous blottîmes

dans le véhicule. Je pouvais lire une grande tristesse sur le visage des trois hommes.

Micaël fut surpris de constater que Ginette lui avait laissé la place du conducteur. Il s'installa alors derrière le volant et nous prîmes la route vers Saint-Jérôme. Je dois avouer que le retour à la maison fût beaucoup plus long et la traversée de Montréal parut pénible pour mon oncle. Je regrettais amèrement que Ginette ne soit pas au volant. J'ai cru un moment que j'allais mourir avant ma propre mère. Ginette, sur la banquette avant, me regardait et semblait aussi tendue que moi. Probablement bénis du ciel, nous sortîmes de Montréal en vie.

Ces quelques jours avant la mort de ma mère, Micaël les passa à son chevet à prier et à la reconforter pendant les courtes périodes où elle était consciente. Il venait me retrouver à l'heure du souper, nous mangions ensemble et ensuite, je l'accompagnais une fois sur deux à l'hôpital pour les visites du soir. Ce fut une période très difficile et particulièrement éprouvante. Par moments, j'avais hâte que ça cesse. Ensuite, la culpabilité s'emparait de moi et m'étouffait d'avoir pensé de la sorte.

Lorsque ma mère s'éteignit, j'étais assis à ses côtés et elle me tenait la main. À un certain moment, j'ai senti un relâchement de sa poigne. Lorsque mon oncle me confirma qu'elle nous avait quittés, j'hésitai à lâcher prise. Je voulais, en lui serrant fortement la main, lui insuffler un peu de vie, pour encore quelques minutes.

Tous les rites funéraires passèrent rapidement, mais étrangement pour moi, ils semblèrent s'éterniser. De nombreux visages d'inconnus, des paroles de soutien sans cesse répétées, des sermons qui m'agressaient; j'aurais voulu crier, me cacher, j'aurais voulu qu'ils se taisent, tous autant qu'ils étaient. Pendant les jours qui suivirent, étendu sur mon lit, maussade, je bouillais intérieurement.

Mon oncle et moi avions hérité de la petite maison de ma mère et de son automobile. Une toute petite maison qu'elle avait fini de payer avec l'héritage de mes grands-parents et une Toyota Tercel passablement rouillée. Et quelques milliers de dollars restants de son assurance-vie, après tous les coûts reliés au service funéraire.

Mon oncle m'avait suggéré de prendre l'ancienne chambre de ma mère. La plus grande au deuxième, la seule pièce du haut d'ailleurs avec ses murs inclinés. Lui se contenterait de ma petite chambre au rez-de-chaussée. Il faut avouer que nous étions un peu à l'étroit pour deux inconnus. Les premiers jours furent passablement tranquilles et silencieux. Mon oncle était souvent dans sa chambre à lire, à méditer et à prier. De mon côté, ma dernière année du secondaire s'annonçait particulièrement difficile: j'avais de la difficulté à me concentrer et j'allais probablement échouer la moitié de mes cours. Une situation qui m'aurait stressé auparavant mais qui, aujourd'hui, me laissait si indifférent.

Ma mère était décédée depuis quelques semaines, et déjà, une certaine routine s'était installée dans la

maison. Mon oncle tentait de m'encourager à ne pas abandonner mes études et m'aidait quelques fois pour certains travaux. Un jour, au souper, je me surpris à lui demander comment pouvait-il croire en Dieu avec toutes ces injustices qui secouent le monde? Je me souviens du regard qu'il me jeta. Mais avec une extrême douceur, il sourit et me dit :

— Croire est un bien faible mot. Je sais que Dieu existe. J'ai goûté à sa présence et j'y goûte encore régulièrement. Mais si tu veux avoir la chance d'y goûter toi aussi, tu dois prendre le temps de te recueillir, de t'écouter. Quand ton intérêt pour Dieu deviendra ta priorité, tu sauras qu'Il existe, sois-en assuré. Maintenant, en ce qui concerne les injustices telles que la faim dans le monde et la guerre, pour ne citer que celles-là, je crois sincèrement qu'elles s'expliquent en grande partie par l'égoïsme des hommes. La soif du pouvoir, le besoin d'en avoir toujours plus! D'ailleurs, Gandhi écrivait: *Si chacun se contentait de ne prendre que ce dont il a lui-même besoin, sans plus, on ne verrait plus personne mourir de faim en ce monde.* Il s'agit que la majorité fasse de réels efforts dans ce sens. Je dois tout de même t'avouer que certaines situations sont plus difficiles à expliquer, comme les catastrophes naturelles éliminant une partie de la population et, à plus petite échelle, certains handicaps physiques et intellectuels ou les maladies. Est-ce le fruit du hasard? Je l'ignore. Mais je crois qu'une vision plus complète et plus élargie nous permettrait peut-être de mieux comprendre. C'est comme si on ne voyait qu'une petite partie d'une carte routière. On ne saurait dire exactement d'où nous venons et où celle-ci nous mène.

Le souper se termina dans le silence. Après avoir ramassé et lavé la vaisselle, mon oncle sortit prendre une marche et moi je m'installai devant la télé avec ma guitare afin de pratiquer l'introduction de *Wish you were here* de Pink Floyd.

Ginette passait régulièrement à la maison. Au début, une fois par semaine. Après un certain temps, aux deux, trois semaines. J'aurais aimé que mon oncle s'intéresse à Ginette. Je crois qu'il l'aimait bien, mais pas plus que ça. Cette dernière, pour sa part, semblait toujours être intimidée en sa présence. Un certain rapprochement, ne serait-ce que pour quelques semaines afin qu'elle laisse son grotesque et prétentieux mari, aurait certes été bienvenu, mais en vain... Les visites de Ginette étaient toujours plus agréables quand Raymond était absent. Heureusement, il ne l'accompagnait qu'occasionnellement. Mon oncle passait outre l'égoïsme de Raymond et semblait l'apprécier. Il m'arrivait de lancer quelques allusions sur la stupidité de sa brute, mais Ginette feignait de ne pas les entendre. De son côté, mon oncle me regardait toujours avec cette grande douceur. C'est drôle, mais plus j'étais méchant, plus il me regardait avec compassion !

Un jour, j'ai détecté son regard doux, mais perçant, au comptoir des films vidéo. En retrait, mon oncle était à regarder je ne sais trop quoi, lorsqu'un homme d'une cinquantaine d'années s'apprêta à passer devant moi à la caisse. Je restai bouche bée devant son impolitesse.

Témoin de la scène, mon oncle s'approcha du monsieur en le regardant droit dans les yeux et lui dit :

— Pardon monsieur, mais ce jeune homme était là avant vous.

L'homme, relativement imposant, fondit devant le regard de mon oncle. J'aurais tout de même aimé qu'il riposte, juste pour voir comment Micaël aurait géré le refus. De retour dans l'automobile, ma curiosité me rattrapa et je lui demandai ce qu'il aurait fait, si l'homme avait refusé de reprendre sa place. Il me répondit très sérieusement :

— Je lui aurais infligé la prise du moine asiatique !

Voyant mon visage s'allonger et ma bouche entrouverte, il se mit à rire aux éclats. Il ajouta par la suite qu'il lui aurait simplement mentionné qu'en raison de son âge et de sa maturité, il aurait avantage à respecter autrui et à montrer l'exemple. Il se mit ensuite à discourir sur l'importance de bien vieillir et de travailler sur soi pour devenir la meilleure personne que l'on puisse être et tenter, par ses actions, de s'approcher le plus possible du divin. À cet instant, je crois qu'il se rendit compte de mon manque d'intérêt. Devant ma mine incrédule, voire indifférente, il choisit de sourire et détourna la discussion en me questionnant sur le film que j'avais choisi.

Le temps était maintenant venu de faire une demande d'admission au niveau collégial. Je m'interrogeai sérieusement s'il n'était pas préférable pour moi d'aller travailler pour un certain temps... Sans pour autant

savoir où me présenter pour un emploi intéressant. Mon oncle me conseillait de faire ma demande d'inscription et d'attendre en septembre avant de prendre ma décision. Quant à moi, j'ignorais si je pouvais être accepté en quoi que ce soit. Ma dernière année n'était pas terrible, et ce, malgré l'aide de Micaël et mes derniers efforts pour étudier davantage. Il tentait péniblement de me motiver en me promettant qu'on pourrait passer quelques semaines sur le bord de l'océan, l'été prochain, si je n'avais pas de cours de rattrapage. Mais je n'avais aucune idée de ce que je voulais. Comment pouvais-je savoir ce que je désirais faire de ma vie professionnelle? J'aurais bien aimé être comme certains collègues de classe qui savaient ce qu'ils désiraient. Mais comment pouvaient-ils sembler si convaincus de leurs choix? Est-ce que je devais me lancer dans un programme général qui me permettrait de poursuivre mes études universitaires ou bien étudier dans un programme technique qui m'assurerait l'obtention d'un diplôme d'ici trois ans? Je n'aimais pas particulièrement l'école mais ma mère m'avait toujours dit :

— Charles, va te chercher au minimum un diplôme professionnel ou postsecondaire.

C'est vrai qu'elle avait trimé dur après ma naissance. Pour pouvoir gagner sa vie convenablement et prendre soin de moi, elle s'était inscrite à des cours du soir à n'en plus finir.

Plus tard dans la soirée, je frappai à la porte de la chambre de mon oncle pour lui demander si je pouvais lui parler quelques minutes. Celui-ci me répondit de m'habiller et qu'on pourrait discuter en marchant. Je me disais intérieurement que j'aurais dû lui en parler plus

tard. Il ne m'aurait donc pas embêté avec une marche de santé. Il faisait si froid qu'on entendait le grincement de chacun de nos pas sur la neige. Je croyais qu'il nous serait difficile de parler par un froid aussi intense, ma bouche ayant gelé avant même d'avoir descendu les marches du perron. Micaël savait bien ce qui me préoccupait. Il avait probablement vu les formulaires d'inscription traîner sur la table du salon. Mais il avait également ce genre d'intuition, comme s'il savait toujours à l'avance le sujet que je voulais aborder.

Je lui mentionnai que j'avais rempli certains questionnaires au centre d'orientation de la polyvalente, afin de savoir ce que j'appréciais, quelles étaient mes forces, mes faiblesses, mes aptitudes, si je préférais un travail à l'extérieur ou à l'intérieur, etc. Aujourd'hui, j'aurais sans aucun doute privilégié un travail au chaud! Mon oncle me regardait et semblait chercher les mots ainsi qu'une solution à mes tribulations. Après quelques instants d'hésitation, il me demanda si j'avais déjà prié et médité. Son raisonnement, quelque peu simpliste à mes yeux, me renversa. Je répondis tout de même que j'avais déjà prié, mais jamais médité. À vrai dire, je m'interrogeais intérieurement à savoir si je méditais quand je consommais un peu de marijuana. Je poursuivis en disant que la prière ne m'était d'aucun secours car, après tout, ma mère était décédée même si j'avais amplement prié durant les deux dernières années. Comme s'il n'avait rien entendu, il baissa la tête et me dit :

— Demain, dès ton retour des classes, je t'initierai à la méditation, si tu le veux bien.

J'acceptai sans grand enthousiasme pour clore la conversation. Nous marchions enfin en direction de la maison, quand le silence fut interrompu par mon oncle :

— Si tu étais nourri et logé pour les dix prochaines années, que ferais-tu de ton temps ?

Étonné par sa question, je répondis sans trop penser que j'améliorerais ma technique en guitare et que je voyagerais. Il termina la conversation en disant :

— Alors demain tu méditeras sur les programmes d'études qui pourraient te permettre de t'améliorer en musique ou de voyager.

À mon retour de l'école le lendemain, mon oncle m'attendait devant la porte en souriant. Il avait entre les mains un petit banc de méditation, tout comme celui que j'avais aperçu dans sa chambre. Il l'avait fabriqué lui-même, croyant probablement me motiver à méditer. Il me dit qu'il était préférable de ne pas méditer le ventre plein et me proposa donc avant le souper ou plus tard dans la soirée. J'optai pour le « plus tard ».

Le soir venu, il vint me retrouver dans ma chambre pendant que je grattais du Bob Dylan. Ce n'était pas de ma génération, mais ma mère m'avait appris à apprécier sa musique et ses paroles. Je fus stupéfait d'entendre mon oncle fredonner les paroles de la chanson *Blind Willy McTell*.

— *Well, God is in His heaven and we all want what's His, but power and greed and corruptible seed seem to be all that there is...*

Mais comment pouvait-il connaître cette chanson ? Il m'expliqua que ma mère et lui, lors de leurs nombreuses correspondances, discutaient beaucoup de musique et que ma mère lui faisait parvenir régulièrement de nouveaux enregistrements pour alimenter leurs discussions et leurs réflexions.

Il m'interpella alors et me demanda :

— Charles, que penses-tu que Dylan voulait dire par : *Nous désirons ce que Dieu a ?*

Je ne savais pas réellement ce qu'il sous-entendait par là.

— La puissance ? dis-je.

Mon oncle reprit et dit :

— On ne peut savoir exactement ce que Dylan voulait dire. Après tout, nous ne sommes pas dans sa tête. Mais quand j'écoute et je lis ses paroles et que par la suite j'y réfléchis, ce qui me vient à l'esprit c'est sa bonté, sa miséricorde, sa vérité, sa justice, son amour. En fait, ce sont les vertus que l'on pourrait attribuer à Dieu, à la Sagesse.

Je n'étais pas convaincu d'avoir bien compris ce qui semblait être évident pour Micaël, mais quoi qu'il en soit, j'écouterais maintenant cette chanson différemment.

Ensuite, il lança tout enjoué :

— Es-tu prêt pour ta première méditation ?

Mon oncle se rendait sûrement compte de mon manque d'intérêt. Néanmoins, il se refusait à arrêter de vouloir m'y initier, malgré de nombreuses petites

tentatives infructueuses. Comme toujours, je n'avais pas réellement envie de m'immobiliser et de regarder brûler bêtement une chandelle, mais j'acceptai tout de même, à contrecœur, incapable de trouver une façon acceptable de refuser. Et avec le même enthousiasme, je lui répondis :

— J'imagine que oui !

Nous descendîmes alors dans le salon. Après avoir déplacé le divan et la petite table, nous installâmes les bancs de méditation l'un près de l'autre. Mon oncle alluma une chandelle et me dit :

— Cela est facultatif. L'important n'est pas ce qu'on retrouve à l'extérieur, mais bel et bien en soi.

Il me dit alors de m'asseoir sur le petit banc, de fermer les yeux et de me concentrer simplement sur ma respiration. Il me mentionna ensuite que je pouvais utiliser une phrase ou quelques mots que je pouvais répéter afin de m'aider à ne pas me perdre dans mes pensées. Il me suggéra les siens : paix quand on inspire et amour quand on expire. Paix pour acquérir la paix et amour pour pouvoir aimer autrui et soi-même. Il fit un parallèle avec les mantras bouddhistes ou hindouistes et la récitation de chapelets chez les religieux. Selon lui, ces exercices permettent de faire le vide. Pour ce que cela pouvait vouloir dire... Au début, nous récitons « paix et amour » à haute voix, et ensuite il murmura :

— Maintenant, récite-les en silence.

L'exercice dura près de vingt minutes, mais j'eus l'impression que cela prit toute une éternité. Mon oncle aurait pu poursuivre pour quelques heures, mais

personnellement, j'en avais assez et je crois qu'il le perçut. J'étais de moins en moins confortable sur ce petit banc. J'avais eu de la difficulté à simplement me concentrer sur ma respiration, mon esprit me ramenant toujours dans mes pensées : ma mère, moi à l'école... Focaliser sur ma respiration n'était pas aussi simple que je l'aurais cru. Mon oncle semblait quant à lui vraiment heureux d'avoir médité avec moi et m'affirma qu'il était effectivement ardu de ne pas s'agripper aux nombreuses pensées qui nous traversent l'esprit quand on médite. Il ajouta :

— C'est comme la guitare. C'est à force de pratiquer qu'on finit par voir les résultats.

Il se leva d'un bond et me lança :

— On méditera ensemble trois fois par semaine. Si tu ne prends pas le temps de t'écouter toi-même, qui pourra le faire à ta place ? Et crois-moi, après un certain temps, tu en reconnaîtras les bienfaits. Tu te connaîtras davantage, ce qui te permettra de prendre les décisions qui te conviennent.

Je n'étais pas vraiment convaincu de ce qu'il avançait, mais n'osais pas refuser sa proposition. Micaël pris son banc, se dirigea vers sa chambre et me lança :

— Je ne t'oblige pas à faire ce que tu ne veux pas faire. J'aimerais simplement que tu essaies un certain temps, et si par la suite tu n'aimes toujours pas, tu pourras cesser. Pour ma part, je saurai au moins que tu seras un peu mieux outillé et que tu pourras t'appliquer à méditer au moment où tu le jugeras opportun.

Et en fixant mon regard, il poursuivit :

— Si j'avais un seul conseil à donner au monde entier, avant de mourir, ce serait de prendre le temps de se recueillir, de méditer. Et il lança, bonne nuit, Charles !

Je restai là, sans trop savoir quoi penser. Je ramassai mon petit banc de méditation et montai à ma chambre. J'empoignai ensuite ma guitare et me mis à réfléchir aux paroles de mon oncle. Ce soir, ma mère me manquait terriblement. J'aurais tellement désiré lui parler. Avec la complicité qui nous unissait, on savait qu'on pouvait compter l'un sur l'autre. Mais ça, c'était le passé.

Je trouvais mon oncle très sympathique et intelligent, mais quelque peu coincé. J'aurais aimé qu'il soit plus *tripeux* et un peu moins sérieux, un peu moins « moine ». C'est vrai qu'après vingt années passées dans un monastère, certaines habitudes doivent coller à la peau...

La fin de semaine était enfin arrivée. Ginette et Raymond nous invitèrent à descendre avec eux à Montréal. J'acceptai, sans hésiter. Micaël décida de rester à la maison, mais était heureux que j'aie la chance de me rendre en ville. Avec un certain recul, je crois qu'il n'était pas particulièrement à l'aise parmi la foule ni dans les endroits bruyants et agités.

C'était une journée merveilleuse. Nous nous sommes arrêtés chez Ital-mélodie. Pendant que Ginette m'achetait de nouvelles cordes de guitare, Raymond s'attardait aux tam-tams. Tout autour de moi s'étendait une panoplie de guitares acoustiques et électriques. Il

y avait tellement de choix, un vrai paradis! Du coin de l'œil, j'observai Raymond qui, sans aucune gêne, frappait sur les tam-tams et se laissait emporter. Je constatai qu'il avait du talent et un bon rythme. Au bout d'une heure, nous quittâmes le magasin.

Nous nous sommes ensuite stationnés près de la rue St-Denis et avons pris la décision de nous balader un peu. C'était rafraîchissant pour la tête... pour ma tête. C'est comme si je reprenais vie; je n'avais plus cette douleur au creux de l'estomac. Nous sommes allés chez de nombreux disquaires et dans les librairies de livres neufs et usagés.

Raymond m'encouragea à acheter un livre pour Micaël, intitulé *Tous les hommes sont frères* de Gandhi, au coût de trois dollars. Trouvant son idée excellente, j'acceptai sans hésiter. Par la suite, Raymond nous invita dans un petit bistro pour le souper. C'était joli, ça faisait un peu rétro. J'ai commandé le spécial burger et les frites maison, que j'ai dévorés avec appétit. Ginette me laissait boire la bière qu'elle avait commandée avec son repas. C'était un bon moment.

Nous retournâmes à la maison vers 22h00. Mon oncle nous attendait au salon et il nous offrit de la tisane. Complètement épuisé, je déclinai poliment son offre. Je lui remis toutefois le bouquin et il sembla très touché. Avant de monter me coucher, je pris soin de remercier Ginette et Raymond pour cette merveilleuse journée. Depuis le décès de ma mère, ce fut le premier soir où je cessai de prier pour mourir.

Le lendemain matin, au déjeuner, je racontai ma journée à Micaël et il m'écouta avec intérêt. Je lui ai avoué que Raymond me paraissait plus sympathique ces derniers temps, et mon oncle fit remarquer qu'en respectant les gens, quoiqu'ils disent et quoiqu'ils fassent, ceux-ci finissent par s'ouvrir et nous permettent enfin de les apprécier. Ensuite, il se leva de table et alla chercher une carte routière, la déplia et m'indiqua l'endroit où nous irions passer une partie de l'été, si je le voulais bien, c'est-à-dire une petite île dans la Baie de Fundy au Nouveau-Brunswick, portant le nom de Grand-Manan. En regardant la carte de plus près, on pouvait penser que l'île appartenait aux États-Unis, tant elle était proche de l'État du Maine. La veille, Micaël avait téléphoné à une vieille connaissance qui demeurait maintenant à St-John au Nouveau-Brunswick, un dénommé Norman, et lui avait demandé s'il connaissait un endroit intéressant près de la mer pour héberger un ancien moine et un jeune homme de dix-sept ans. Norman lui désigna alors cette petite île, ajoutant par contre que selon lui il n'y avait que très peu d'action pour un adolescent!

— Peu importe! m'exclamai-je.

Je n'avais jamais vu l'océan, sauf à la télévision. J'avais de plus l'impression que vivre sur une île devait être fascinant. En outre, il fallait bien admettre que j'aimais être seul. Depuis la maladie de ma mère, je m'étais d'ailleurs passablement éloigné des gens et n'avais accordé que peu de temps pour socialiser... De toute façon, l'intérêt n'y était pas. Micaël me sortit de mes pensées et renchérit en mentionnant que Norman, qui avait déjà travaillé pour le ministère de l'Environnement

et des Parcs du Nouveau-Brunswick, connaissait bien les gens de l'île. Il s'informa afin de nous trouver un petit endroit pour vivre, voire possiblement y travailler. Excité, je me levai de table, remerciai Micaël, récupérai mes formulaires d'inscription sous la table du salon et lui lançai :

— Je m'inscris en musique!

Depuis quelque temps, mon oncle faisait du bénévolat au centre d'entraide de Morin-Heights. Je crois que ça lui faisait du bien, le contact avec l'extérieur semblait le rajeunir. Un jour, il m'a demandé si j'étais prêt à donner les vêtements de ma mère aux plus démunis. Depuis que j'avais pris la chambre de ma mère, Micaël avait rangé tous ses vêtements dans des boîtes. J'acceptai son offre, mais sans trop le vouloir. Après avoir réfléchi, je lui dis qu'il serait également utile d'offrir sa perruque à la Société canadienne du cancer. C'était une perruque de très bonne qualité!

Mon oncle se porta volontaire pour apporter les boîtes de vêtements lorsqu'il irait faire son bénévolat au cours de la semaine suivante et m'encouragea à aller remettre moi-même la perruque, ce à quoi j'acquiesçai.

Dès mon retour de l'école, le lendemain après-midi, Micaël suggéra de me conduire à la Société canadienne du cancer avant la fermeture. Je déposai mon sac à dos, pris la boîte qu'il me remit et nous quittâmes Morin-Heights en direction de Saint-Jérôme. Le temps était doux, mais brumeux, et la neige commençait à fondre. Trente minutes plus tard, nous étions devant les bureaux de la Société, rue Legault. Micaël m'indiqua

qu'il m'attendrait dans le véhicule. Je poussai la porte vitrée qui annonçait la *Journée nationale de la jonquille* prévue pour une date quelconque et souris maladroitement à la réceptionniste qui, deux ans auparavant, faisait essayer les perruques dans la pièce du fond. Je lui tendis la boîte en lui disant que ma mère n'en avait plus besoin. Elle sourit et avec enthousiasme me dit :

— Ses traitements sont terminés ?

— Non, oui, euh... balbutiai-je, elle est décédée.

La dame se redressa, s'excusa et en se rapprochant me donna un câlin, pour ensuite me murmurer :

— Je suis désolée.

Je ne savais pas trop comment réagir. J'étais figé, et soudainement des larmes se mirent à couler. J'aurais voulu les retenir mais c'était impossible. Après quelques minutes d'accalmie, elle me remit une carte avec le numéro de téléphone du centre et me parla ensuite des groupes de soutien en ajoutant que si cela m'intéressait, j'étais le bienvenu. Je lui dis que j'allais y penser et que j'appréciais son aide. Au moment où je franchis le seuil de la porte, elle me remercia pour la perruque et indiqua qu'elle allait la laver et la suspendre dans la pièce du fond. Je souris et quittai les lieux en pensant à cette fameuse pièce, comment celle-ci était morbide. Combien avaient survécu à la maladie, combien étaient décédés ? Toutes ces perruques exhibées ; on aurait cru voir les nombreux scalps des défunts.

De retour dans l'automobile, je ne dis mot. Mon oncle, qui avait probablement été témoin de la scène,

demeura muet. Nous roulâmes ainsi, en silence, jusqu'à la maison.

Le temps passait lentement et mes études allaient beaucoup mieux. Je crois que Micaël avait su me motiver avec ce voyage à la mer. Nous étions tous les deux en attente : moi pour ma réponse concernant le programme de musique et mon oncle pour des nouvelles de Norman. Celles-ci nous parvinrent plus rapidement que nous ne l'avions prévu. D'une part, il nous avait en effet trouvé un minuscule appartement, au-dessus du garage double d'une résidence. Les propriétaires avaient également besoin d'aide pour s'occuper des cinq cottages qu'ils louaient en période estivale. Mon oncle était heureux d'obtenir ce travail. D'autre part, Norman m'avait déniché un emploi à temps partiel dans une petite boulangerie. C'était un travail de matinée, cinq jours par semaine, de 7 h 30 à 12 h 30. Je serais commis au comptoir. Il nous fournit les coordonnées afin que nous puissions communiquer avec nos futurs employeurs respectifs. Mon oncle remercia Norman et lui promit de lui rendre visite cet été. Après avoir raccroché, il me regarda et me dit :

— Désires-tu véritablement partir ? Si oui, je téléphone à l'instant pour les informer que nous serons là cet été.

Je lui jetai « ce regard », sans dire un mot, et il se mit à composer le numéro. Il discuta en anglais avec une dame et au bout de quelques minutes, il raccrocha.

— C'est fait ! J'ai un petit boulot et nous avons un endroit pour habiter.

Il me tendit ensuite le combiné du téléphone et me dit :

— À ton tour.

— En anglais? lui demandai-je.

— Ne t'inquiète pas, ils vont aimer ton accent!

Je pris le combiné : mon anglais n'était pas parfait mais je savais tout de même que *bread* voulait dire pain... Je contactai ainsi le propriétaire de la boulangerie, un homme très sympathique, qui désirait que je sois au travail au plus tard le 25 juin. On avait encore beaucoup de temps devant nous, mais j'ignorais à quel moment précis je passerais mon dernier examen. Chose certaine, c'était avant la Saint-Jean-Baptiste.

— J'y serai sans faute lui dis-je, et je raccrochai.

Je me tournai vers Micaël et lui dit tout excité :

— C'est fait!

Pâques étant relativement tard cette année-là et mon oncle prévoyait passer quelques jours à l'Abbaye en tant que visiteur. Il me demanda si je désirais l'accompagner et je lui avouai que je préférais inviter des amis à la maison pour cette fin de semaine de congé. Même s'il parut surpris de ma réponse, il accepta sans hésiter. Je l'assurai de ne pas s'inquiéter et de profiter de cette pause au monastère. Je dois reconnaître que les trois séances de méditation par semaine me suffisaient entièrement. De plus, mon oncle ne sortait pas les soirs de fin de

semaine, contrairement à ma mère. Je n'avais donc pas eu accès à la maison pour moi-même depuis longtemps.

Le lendemain, j'accrochai Catherine et Vincent à la polyvalente pour les inviter à venir passer la fin de semaine chez moi. Vincent s'occuperait d'apporter de la marijuana et de louer les films. Catherine fournirait quant à elle la bière, les croustilles et son clavier électronique. Elle s'était procuré d'autres partitions dans le dernier mois. Il y avait un bon moment qu'on n'avait fait une soirée de musique. Vincent, un ami de longue date que j'avais rencontré au primaire, me connaissait comme personne d'autre. Je connaissais par ailleurs Catherine depuis trois ans. Sa famille avait déménagé dans la région et on avait appris à se connaître davantage au cours de la dernière année. Lors d'une journée de plein air, il y avait eu un certain rapprochement entre nous deux, lorsque je l'avais embrassée dans le remonte-pente. Nous avons été plus intimes pendant quelques semaines, mais le tout s'était terminé un peu comme ça avait commencé, sans trop de discussion et sans trop d'émotion. Cependant, une chose était claire : nous avons une belle complicité et étions devenus de bons amis. Vincent et Catherine m'avaient beaucoup aidé dans mes périodes les plus sombres.

Micaël semblait si heureux de retourner à l'Abbaye. C'était vendredi midi quand il me salua de l'automobile. Avant de quitter, il me remit le numéro de son ancienne demeure et me pria de l'appeler s'il y avait un quelconque problème. Il me précisa de demander Micaël et non « Père Micaël ». De mon côté, je lui suggérai d'être prudent, mais pas trop lent, en traversant Montréal!

Il me sourit et me regarda droit dans les yeux en me lançant :

— Pas trop d'abus !

J'eus tôt fait de le rassurer et lui dit de ne pas s'inquiéter. Ça me rappelait une conversation que j'avais eue avec ma mère, l'année précédente. Sachant que je consommais de la marijuana, occasionnellement, elle m'avait alors dit :

— Charles, je n'ai pas de problème à ce que tu consommes de la mari et que tu boives un peu d'alcool, tant et aussi longtemps que tu sais gérer ta consommation et qu'il n'y a aucun impact sur tes études et ta vie. Alors, choisis tes moments pour en prendre et reconnais également quand c'est suffisant.

Elle m'avait d'ailleurs fait promettre de ne jamais prendre de substance chimique et avait poursuivi du même ton :

— S'il te devient impossible de dire non, c'est qu'il y a un gros problème. Organise-toi pour ne pas en arriver là. Je ne te le répéterai pas, j'ai bien d'autres chats à fouetter. Assure-toi de ne pas passer à côté de l'essentiel !

Elle ne revint jamais sur le sujet et, de mon côté, je tenais à respecter ma promesse.

Après l'heure du souper, j'entendis des pas sur le perron. Vincent et Catherine se tenaient devant la porte. Vincent souriait étrangement en poussant la porte avec la caisse de bière. J'embrassai Catherine et lançai à Vincent :

—Tu es déjà gelé!

En riant, il nous dit qu'il s'agissait simplement «d'un contrôle de qualité» et nous éclatâmes tous de rire. Nous avons par la suite passé au salon et pendant que j'aidais Catherine avec son piano électronique, Vincent mit du Genesis, sortit trois bières et s'installa pour rouler un joint. Je montai dans ma chambre d'un pas rapide, retirai vingt dollars de mon portefeuille, agrippai ma guitare et descendis prestement. La soirée s'annonçait bien... Je remis l'argent à Vincent pendant que celui-ci nous raconta, en détail, le dernier film qu'il avait visionné. La musique, la bière et la boucane nous faisaient le plus grand bien. Vincent suggéra finalement de louer ce film quand nous en aurions la chance, ce à quoi Catherine rétorqua que ce n'était plus nécessaire, étant donné qu'il avait déjà tout raconté...

Je m'étirai le bras sous la table du salon, récupérai la carte du Nouveau-Brunswick et leur montrai exactement où se situait Grand-Manan. Je leur avais déjà parlé de mon voyage et Vincent, complètement givré, voulait venir avec nous. Catherine se leva et éteignit la stéréo, s'installa derrière le piano et se mit à jouer. Elle avait beaucoup plus de talent que moi en musique. Je me redressai, pris ma guitare et tentai de l'accompagner, tant bien que mal. Vincent, assis par terre et le dos appuyé contre le divan, chantait comme il pouvait les chansons que l'on ne réussissait que par moments. Il était responsable du ravitaillement; préposé à la bière et à la mari. On s'amusait, c'était relax. Nous maîtrisions quelques chansons et la voix de Catherine et la mienne s'harmonisaient bien. Vincent connaissait les paroles pour la plupart mais avait un peu de difficulté avec le

rythme. Après tout, personne n'avait acheté de billet pour nous entendre!

Après deux heures de musique et de consommation, Catherine décida de prendre une pause et se laissa choir sur le divan, aux côtés de Vincent. Suite à un petit moment d'hésitation, elle lui lança froidement :

— Tu sais que nous sommes tes amis...

Vincent sourit bêtement et répondit :

— J'espère bien!

Elle poursuivit en disant :

— Pourquoi alors ne pas nous avouer ton homosexualité?

Vincent se redressa d'un bond et rougit. De mon côté, je me doutais que Vincent était gai, mais je ne voyais pas pourquoi Catherine voulait en discuter à ce moment précis. Tentant de reprendre un peu mes esprits, je rétorquai alors :

— Qu'il soit homosexuel ou non, pourquoi tiens-tu à t'imposer de la sorte?

Vincent ne bougeait toujours pas. Catherine répliqua pour sa part qu'elle tenait à son amitié et qu'elle ne voulait surtout pas qu'il existe une quelconque gêne entre nous trois.

— Je veux qu'il sache que je l'accepterai et l'aimerai tel qu'il est! D'ailleurs, dit-elle, la vie peut être si courte. Regarde ta mère, débita-t-elle, en me dévisageant du coin de l'œil. Il est préférable d'assumer qui on est et de le vivre pleinement.

Pour détendre l'atmosphère, je lançai :

— Qui veut une bière ?

Vincent me fit signe qu'il en désirait une. Je me rendis au réfrigérateur, lui tendis sa bière, remis de la musique et m'installai sur la chaise berçante, face à mes deux amis. Personne ne dit mot pendant un long moment. Vincent respira profondément et prononça, avec une voix à peine audible :

— Comment l'avez-vous su ? Est-ce aussi flagrant que ça ?

Je ne savais que dire. Heureusement, Catherine, plus alerte, lui répondit :

— Quand on apprend à te connaître plus intimement, on peut commencer à en douter. Mais auparavant, jamais.

— Et toi, Charles ?

Je le regardai un moment et lui dit :

— Depuis près de deux ans je m'interrogeais quelques fois sur tes orientations sexuelles, mais ça ne me troublait pas du tout. Au fond, ça ne changeait rien pour moi.

Vincent reprit, en s'étirant le bras vers le papier à rouler :

— C'est fou mais... pendant les vacances de Noël, j'ai commencé à m'ouvrir à ma mère. Au tout début, j'ai perçu une certaine tristesse non pas pour elle, mais envers moi... J'imagine qu'elle prévoyait que je vivrais certaines difficultés face aux préjugés. Mais j'ai vu

qu'elle me soutenait et ça m'a fait un bien terrible. Et aujourd'hui...

— Et ton père? lui lançai-je.

Il n'en avait pas encore discuté avec lui et il ignorait si sa mère lui en avait parlé. Je n'imaginai pas trop de problème de la part de son père car celui-ci me semblait assez ouvert d'esprit. J'avais plus d'appréhension avec mon oncle et son bon Dieu! Catherine me fit sortir de mes réflexions en s'exclamant :

— Ne te casse pas la tête avec les autres, tu devrais le vivre ouvertement! Tu devrais même partir une association à l'école.

Vincent se mit à rire, s'étouffa en allumant son joint, et rétorqua :

— Es-tu malade? Je pense que tu as trop fumé, ma Catherine. Ceci étant dit, j'ai tout de même l'intention de vivre ma vie, tel que je suis, mais en y allant peut-être étape par étape.

Je repris alors ma guitare, récupérai le joint que Vincent me tendait, éteignit la musique et commençai à fredonner *Starman*, une chanson de Bowie. Catherine donna un léger baiser sur la joue de Vincent. La musique retentissait depuis près d'une heure quand mes comparses et moi-même commençâmes à nous alourdir. Nous décidâmes alors à l'unanimité d'écouter le film *Midnight Express* en nous gavant de *popcorn*, de *chips* au vinaigre, de *tortillas* et de gâteau au chocolat congelé...

Après un court moment, Catherine s'assoupit sur le divan. J'allai chercher une couverture et un oreiller

dans la chambre de Micaël que je déposai, sans trop de délicatesse, sur celle-ci. Malgré le fait que j'appréciais le film, j'avais également de la difficulté à garder les yeux ouverts. Vincent semblait le plus éveillé et commentait sans cesse les scènes défilant à l'écran. N'étant pas particulièrement attentif à ses propos, je lançai un simple « bonne nuit » sitôt le visionnement terminé et me dirigeai, hébété, vers l'escalier en pointant la chambre de Micaël à Vincent. Catherine était quant à elle toujours assoupie sur le divan.

Micaël stationna son véhicule près de la porte de l'Abbaye et regarda sa montre. Celle-ci indiquait 14 h 20. Il soupira, se sentant enfin chez lui. Il récupéra son sac sur la banquette arrière et, d'un pas léger, traversa les lourdes portes. Madame Limoges, heureuse de le revoir, se rapprocha et lui lança en souriant :

— Comment allez-vous, Père Micaël ?

Ce dernier lui rétorqua :

— Très bien madame Limoges, mais maintenant, c'est simplement...

Elle l'interrompt et répéta :

— Je sais, je sais...

Elle lui remit la clé de la chambre 5 et déclara :

— Bon retour à la maison !

Micaël se dirigea vers la chambre, riant en silence. Il connaissait bien la chambre 5, ayant déjà été responsable de l'hôtellerie il y a quelques années. Il entra dans la

petite pièce qui lui rappelait sa chambre de l'aile sud. Elle comptait une table de travail, un bureau, un lit simple et une petite chaise berçante. Il déposa sa clef et son sac sur le lit.

Il fit un saut de la douche et revêtit des vêtements plus légers, prit sa clé, sortit et monta à l'oratoire situé à l'étage supérieur. Une pièce plus sombre et tranquille, idéale pour la prière et la méditation. Il s'assit sur la banquette et se mit à prier. Il pria pour Charles et demanda d'être guidé afin de pouvoir l'aider du mieux possible. Il pria également pour le bien de l'humanité et se laissa ensuite entraîner dans sa méditation. Une heure et quinze minutes plus tard, il se redressa, remercia Dieu et descendit à sa chambre. Une note était collée à sa porte ; il s'agissait du Père Francis, l'abbé du monastère et de deux ans son aîné, qui désirait le rencontrer. Ils avaient fait leurs vœux la même année, à quelques mois d'intervalle. Micaël avait pressenti, bien des années auparavant, que Francis deviendrait le futur abbé. C'était un homme droit, intelligent et d'un jugement fort apprécié. Micaël prit la note et se dirigea vers la réception. Madame Limoges était toujours aussi frêle et souriante : Micaël lui montra la note et elle contacta aussitôt Père Francis. Quand ce dernier apparut en poussant les portes intérieures de la réception, Micaël lui présenta sa main et l'abbé l'agrippa solidement et lui serra l'épaule en murmurant :

— C'est bon de te revoir !

Les deux hommes passèrent dans la pièce adjacente afin de discuter en privé. Ils avaient tout de même eu la chance de se parler au téléphone depuis le départ de Micaël, mais quoi de mieux qu'un face à face avec son meilleur ami. Micaël le remercia d'avoir pensé à

lui donner la tâche des emplettes avant son départ ; le choc du retour dans la société fut probablement moins brutal, grâce à son initiative. Toutefois, il avoua vivre encore certaines difficultés face à la fébrilité, l'impatience des gens. Il n'avait cependant que de bons mots pour Charles qui, selon lui, démontrait une grande maturité et un très bon moral, vu les circonstances. Il souleva aussi quelques préoccupations financières dans un avenir plus ou moins rapproché, mais quoiqu'il dise, Père Francis se montrait toujours rassurant :

— L'Esprit te guidera. Toi plus que quiconque sais pertinemment que tu peux lui faire entièrement confiance.

L'abbé l'interrogea sur le temps dont il disposait pour le recueillement. Micaël concéda qu'il lui était plus difficile, dernièrement, d'y mettre le temps voulu mais que ça demeurait toujours une priorité s'il voulait demeurer sain d'esprit. Et comme le savait si bien Père Francis, afin de goûter à la présence du Père, il souligna qu'il vivait une certaine solitude dans sa foi.

— Si peu de gens ont un véritable intérêt à chercher Dieu, disait-il.

Les cloches se firent entendre : les deux hommes interrompirent leur conversation. Ils se levèrent, se donnèrent une ferme poignée de mains et se quittèrent. Il fallait se préparer pour les Vêpres de 16 h 50.

Dans la petite chapelle, Micaël éprouva une grande joie en compagnie de ses frères, qui tous étaient bien heureux de le revoir, même si pour la première fois depuis vingt ans, il était dans la section attribuée aux visiteurs. Après la cérémonie, Micaël descendit à la cafétéria pour

y prendre son repas. Il retourna à sa chambre et s'installa à la table de travail en feuilletant sa Bible de Jérusalem. À peine quelques minutes plus tard, il saisit un calepin et y griffonna, comme d'innombrables fois auparavant, ses pensées.

— Tout est dit, soupira-t-il, au bout d'un certain temps.

En déposant le crayon, les pages du calepin défilèrent et Micaël aperçut le poème de sa sœur, qu'il avait agrafé là, l'automne dernier. C'était la dernière correspondance de celle-ci :

Ma prison

*Cette prison
Me fait perdre la raison
Cette sacrée prison
Nulle évasion*

*Prisonnière d'un corps
Prisonnière des douleurs
Encore et encore
Vie sans saveur*

*Je tourne en rond
Sans vraie raison
Attachée, enchaînée
À un monde sans pardon*

*Cherchant de toutes les façons
Un sens
Une infime évasion
J'en perds mes sens*

*J'y perds le goût
Tout devient fou*

*Prison sans barreaux
Aucun mur à franchir
Noir cachot
Comment faire pour y vivre*

*Prisonnière du temps
Prisonnière d'un long moment
J'ai le vertige
Je m'enlise
Cette prison
Cette sacrée prison*

Et elle avait terminé en inscrivant : *Qu'en penses-tu ?*
Ta sœur qui t'aime, xx

Qui aurait cru qu'un jour, j'aurais écrit de la poésie !

Micaël sourit et une larme coula sur sa joue. Il se redressa, s'essuya le visage du revers de la main et reprit la Bible. Il l'ouvrit à l'évangile de Jean, chapitre 4, et se remit à lire en attendant les Complies de 19 h 45.

Dès 9 h 30 le lendemain matin, les cris et les rires de Vincent me réveillèrent. Je l'entendais réciter je ne sais trop quoi. Je descendis les escaliers et je le vis déguisé avec un drap sur la tête, un crucifix au cou et une Bible à la main, criant :

— Priez Dieu le Tout-Puissant, le créateur du ciel et de la terre !

En m'apercevant, il me lança :

— Crois-tu que je pourrais faire un bon moine ?

Je rétorquai, encore un peu sonné de la veille, que je l'ignorais mais qu'il pourrait probablement se faire de bons petits amis, là-bas. Catherine, que je n'avais pas entendue depuis la veille, souleva la couverture qui lui couvrait le visage et éclata de rire.

Après le déjeuner, tout juste avant midi, la mère de Catherine klaxonna devant la maison. Cette dernière se précipita vers la porte pour lui faire signe d'attendre quelques minutes. Elle s'empressa de ramasser son piano et son sac, m'embrassa ainsi que Vincent et nous quitta. Vincent décida quant à lui de rester un peu plus

longtemps. L'après-midi fut consacré à terminer les bières et la mari qui nous restaient. À l'heure du souper, Vincent me salua et j'allai terminer la soirée devant la télé, seul et très détendu. Un peu plus tard, le téléphone me réveilla en sursaut: c'était Ginette qui m'invitait au cinéma, ce que je déclinai, tout en la remerciant par contre d'avoir pensé à moi.

Suite à sa fin de semaine de contemplation et de prières, Micaël regagna sa voiture après l'eucharistie de ce dimanche de Pâques. Il sentit, une fois de plus, une certaine tristesse l'envahir en quittant les lieux, mais s'encouragea tout de même en sachant qu'il pouvait toujours revenir se ressourcer de temps à autre. À son retour, j'étais en pleine opération ménage. J'avais rangé tout le matériel plus ou moins compromettant et nettoyé, du moins à ma façon, la maison. Il ne restait que les draps de Micaël à sécher. L'avantage d'une petite maison, c'est que le ménage ne s'éternise pas!

Le souper fut relativement tranquille et nous nous racontâmes mutuellement notre fin de semaine. Nous étions en fait très ouverts l'un envers l'autre, ce qui facilitait la conversation. Une bonne complicité commençait à s'installer et quand je lui rapportai l'épisode Catherine-Vincent, afin de tâter sa réaction, Micaël mentionna simplement et avec beaucoup de compassion :

— Il arrive parfois chez les homosexuels d'éprouver une certaine difficulté à accepter et à vivre leur homosexualité, du moins dans un premier temps. De

plus, ils sont confrontés à l'ignorant qui les dénigre et qui leur rend la vie encore plus difficile. Mais le plus triste, c'est quand les dirigeants, notamment ceux des différentes dénominations religieuses qui, aveuglés par leurs fausses doctrines, encouragent la discrimination et rejettent toutes revendications pour l'égalité. D'ailleurs, je ne peux concevoir qu'un individu n'admette pas l'égalité de tous les habitants de cette terre, et ce, peu importe leur orientation sexuelle, leur couleur, leur nationalité, leur sexe ou leur religion. Et je trouve inacceptable que quiconque, peu importe son statut et son autorité, puisse se permettre de promouvoir la haine et l'inégalité devant Dieu. Je suis contre l'injustice, le mensonge, la prétention et l'indifférence, non pas contre la différence et l'individu.

— Comme le pape ? lui lançai-je, avec une certaine pointe de curiosité et d'ironie.

— Malheureusement, Charles, certains individus au Vatican cautionnent des idées erronées. Et c'est ce qui m'accable le plus.

Le souper se termina dans une ambiance plus détendue. Pour le dessert, Micaël sortit du chocolat produit à l'Abbaye et ce fut délicieux !

Le mois de mai était finalement arrivé. J'étais de plus en plus énervé à l'idée que j'allais passer l'été au bord de la mer... Ma dernière année du secondaire avançait rondement. Quand on s'approche de la fin d'une étape, on devient toutefois de moins en moins patient. Micaël s'attardait quant à lui à certains travaux sur la maison : entre autres, le perron qui avait besoin

d'être solidifié et un peu de finition dans la partie «trois saisons». Raymond, dans sa gentillesse, venait aider mon oncle quand l'occasion se présentait. Les deux hommes paraissaient bien s'entendre. Leur sens de l'humour semblait bien se compléter et tous deux riaient volontiers. Il m'arrivait également de leur donner un coup de main, quand je n'avais pas trop d'étude.

Un mercredi, au retour de la polyvalente, Micaël, qui travaillait sur le terrain me sourit de loin et sortit une enveloppe de sa poche arrière. J'accourus aussi vite que je pus, je saisis l'enveloppe et fixai du regard mon oncle, qui n'avait cessé de sourire. J'ouvris la lettre et balbutiai :

— Je... je suis convoqué à une audition le 10 juin prochain, au Collège de Sainte-Thérèse à 13 h 30, devant un comité de sélection, dis-je à Micaël.

— Bravo, lança-t-il, une étape de faite!

J'étais heureux, mais du même coup un peu angoissé à l'idée que j'aurais à jouer devant des inconnus qui scruteraient mes moindres erreurs. Mon oncle perçut rapidement mon inquiétude et tenta de me rassurer en me répétant que j'étais amplement prêt et talentueux et qu'il ne fallait pas m'en faire.

— D'ailleurs, mentionna-t-il, t'en faire aujourd'hui ne changera rien pour demain. Apprends à vivre le moment présent et assure-toi de faire les efforts pour réussir ton audition, sans te mettre trop de pression.

Je comprenais bien ce qu'il disait et cela semblait facile, en théorie. Mais appliquer ce principe au quotidien me demanderait par contre un effort colossal.

Je montai à ma chambre, empoignai ma guitare et me mis à pratiquer frénétiquement.

Plus tard dans la soirée, de retour de sa marche de santé, Micaël m'interpella et me demanda de descendre un moment. Je me rendis au salon et il me fit part d'une idée qu'il avait eue en marchant :

— Tu devrais peut-être te pratiquer à jouer devant un public avant ton audition, qu'en penses-tu ?

J'étais étonné qu'il s'attarde ainsi à mes intérêts, mais en même temps ravi.

— J'imagine que oui, répondis-je.

Il m'expliqua alors qu'il avait rencontré à plusieurs reprises une ministre de l'Église-Unie au centre bénévole et qu'il pourrait lui suggérer que j'aie joué pour sa paroisse durant un souper-bénéfice. Il ignorait la date mais il savait que l'événement aurait lieu d'ici peu. Il m'assura qu'il était pour s'informer et me suggéra de demander à Catherine si elle voulait m'accompagner, si l'aventure venait à se concrétiser. *Tout cela, pour éviter la pression de l'audition*, pensai-je. J'en avais maintenant deux fois plus... Malgré tout, je savais que Micaël avait raison.

Je poursuivais mes méditations « imposées » à raison de trois fois par semaine. Micaël semblait toujours aussi enthousiaste de me voir ainsi participer. Je dois admettre qu'au début, je considérais tout ça comme une grosse perte de temps, mais dernièrement, j'ai pu constater que ces petits moments de répit me permettaient sensiblement de me calmer.

Quelques jours plus tard, Micaël m'informa que le souper-bénéfice aurait lieu samedi soir, dans deux semaines. Il avait évidemment parlé à la ministre, qui était heureuse d'agrémenter la soirée d'un peu de musique. Mon oncle avait également offert notre aide pour le service aux tables. Ils s'étaient entendus pour une demi-heure de musique, après le repas, lorsque les gens siroteraient leur café. Aussitôt, je courus vers le téléphone et appelai Catherine pour savoir si elle avait pris sa décision. Malencontreusement, Catherine refusa en prétextant qu'elle avait trop d'étude et qu'on manquerait de temps pour pratiquer. Je déposai le combiné, un peu déçu, et me tournai vers mon oncle qui avait tout entendu. Constatant ma déception, il me dit :

— Il ne reste que moi !

— Quoi ? lui dis-je.

— Il ne reste que moi, répéta-t-il.

Un peu impatient, je lançai :

— Je ne comprends pas ce que tu dis !

Faisant fi de ma réaction, il ajouta alors dans un grand sourire :

— Ce sera moi ton accompagnateur ! Il s'agit simplement que je me trouve un piano.

J'étais stupéfait. Je savais qu'il avait joué de l'orgue au monastère mais je ne pensais pas... Je repris le combiné, rappelai Catherine et lui demandai si on pouvait lui emprunter son piano électrique. À l'autre bout du fil, je la sentis soulagée de pouvoir aider. D'un commun

accord, nous nous entendîmes pour récupérer le piano à Saint-Sauveur le lendemain.

Quand je raccrochai, Micaël rétorqua :

— Il faudra pratiquer sérieusement cette fin de semaine, et s’entendre sur environ sept ou huit chansons.

Ma tête se mit à virevolter : quelles chansons devrais-je choisir ? Celles que je réussissais le mieux évidemment, en français et en anglais, car il s’agissait d’une communauté anglophone. Mon oncle interrompit mes pensées et me dit de choisir les chansons qui me parlaient le plus et que je devais lui fournir les partitions de piano pour qu’il puisse m’accompagner.

— Sans faute, lui dis-je en retournant à mes pensées.

J’avais des partitions de piano dans certains de mes livres de guitare, sinon Catherine en possédait plusieurs de son côté. Je montai à ma chambre et m’assis devant ma bibliothèque afin de choisir huit chansons dans mon éventail de livres de musique. Je pris un crayon, et une heure plus tard j’inscrivis :

Let it grow
Find the river
Working class heroine
Méfiez-vous du grand amour
Sèche tes pleurs
Dark Angel
Ordinaire
Wish you were here

Je descendis pour informer mon oncle mais celui-ci était dans sa chambre. La porte était fermée, ce qui signifiait qu'il était en prière ou en méditation. Je glissai la liste silencieusement sous la porte, allai me brosser les dents et remontai me coucher, encore sur l'adrénaline. Le sommeil se fit attendre.

Lorsque je me levai, le lendemain matin, mon oncle était assis à la table et finissait de déjeuner. Il avait le bout de papier devant lui.

— Alors, me dit-il, c'est décidé!

Je fis signe que oui.

— Quand tu auras fini de déjeuner, tu appelleras Catherine pour aller chercher le piano.

Je crois que Micaël était excité à l'idée de commencer à pratiquer. Je ne pris qu'un simple bol de céréales et passai rapidement sous la douche. J'étais prêt à partir, en ayant évidemment pris la peine d'appeler tout d'abord Catherine pour l'aviser. Une heure plus tard, nous étions revenus à la maison avec le piano et quelques partitions en plus. Mon oncle nous avait retardés en discutant de choses et d'autres avec les parents de Catherine.

Micaël déposa le piano dans le salon, sur le pied convenu à cet effet, tira une chaise de cuisine, s'installa derrière et se mit à jouer des airs qui m'étaient totalement inconnus. J'ingurgitai deux tranches de pain beurrées de miel, remis les partitions à mon oncle et accordai ma guitare. Nous étions fin prêts. Mon oncle se débrouillait très bien; semblant un peu rouillé au début, il parvint toutefois rapidement à m'accompagner. Ceci étant dit, nous avons tout de même beaucoup à faire.

Après un certain temps, mon oncle me suggéra de ne m'accompagner que sur cinq chansons :

— Le reste, dit-il, tu devrais le jouer seul à la guitare.

Il poursuivit en disant que quelquefois, « moins » c'est mieux. J'approuvai sans l'ombre d'une hésitation. Maintenant, avec un peu de recul, je comprends davantage sa pensée. Il avait envisagé que pour ma première expérience devant un véritable public, il était préférable que je sois accompagné pour limiter la pression. Il s'abstiendrait donc de m'accompagner, pour me permettre de jouer seul, quand la glace serait brisée. Ce qui était fascinant chez Micaël, c'est que tout semblait réfléchi : chaque geste, chaque parole... Et pourtant, il demeurait spontané. J'aurai toujours une certaine difficulté à le décrire mais une chose est sûre : il était entièrement présent et toujours très conscient de ce qui l'entourait.

Après le souper, je m'apprêtais à recommencer à pratiquer quand mon oncle m'interrompit et m'informa qu'il allait prendre une marche. Il avait ce besoin de se retrouver seul régulièrement. En communion avec Dieu, j'imagine, comme il le répétait régulièrement. Quoiqu'il en soit, il revint une heure plus tard avec un paquet de six bières qu'il avait acheté chez Vaillancourt. J'étais surpris, mais bien heureux de prendre une bière avec lui. Nous reprîmes nos instruments et continuâmes à jouer durant un certain moment. Ensuite, il me fit comprendre qu'il avait assez pianoté pour la journée et s'écrasa littéralement sur le divan. Je terminai ma bière et me rendit au réfrigérateur, en demandant à Micaël s'il en désirait une autre. *Non merci*, me répondit-il. Je

m'installai ensuite face à lui sur la chaise berçante et lui demandai s'il avait déjà été ivre. Il me répondit en riant :

— De seize à vingt et un ans, je m'amusais comme tous les jeunes de mon âge. J'ai été ivre, j'ai eu des relations sexuelles. Et je dois t'avouer que même pendant mes premières années au monastère, il m'arrivait de boire, en période d'embouteillage, plus de cidre qu'il n'était recommandé pour un moine respectable... Évidemment, ça n'a pas duré très longtemps. J'ai par la suite réalisé que je me mentais à moi-même. J'étais chez les cisterciens pour me permettre d'être plus attentif à la présence de Dieu et pour tenter de m'en rapprocher, en m'efforçant de lui ressembler le plus possible.

— De lui ressembler? répétais-je.

— Oui. En termes de bonté, de vérité, de pardon, de patience, de justice et d'amour. En fait, de toutes les qualités dont tu pourrais le qualifier. C'est le travail de plus d'une vie, soupira-t-il.

— Et c'est pour cela que tu as tout laissé tomber?

Il sourit et me répondit :

— Je n'ai rien laissé tomber, Charles. Pour moi, l'évolution de l'homme et de l'humanité toute entière commence par un travail continu sur soi-même : « un réel travail ». Ceci étant dit, rien n'empêche un homme d'évoluer à l'extérieur des sphères monastiques. Pense seulement à Gandhi, à Mandela, à Jésus! Mais moi, c'était ma voie... Ce fut ma voie, reprit-il, pour une partie de ma vie.

Je pris une autre gorgée de bière en tentant de bien assimiler les propos de Micaël. Souhaitant peut-être alléger la conversation, il ajouta :

—Je n'ai aucun doute que nous serons prêts pour samedi prochain.

—En effet, répliquai-je, pour ensuite lancer à la blague : L'Église-Unie ne sera plus jamais la même.

Le lendemain, et pour une bonne partie des soirées de la semaine, nous ne cessâmes de pratiquer notre répertoire. Je commençais déjà à en avoir assez de chanter ces mêmes foutues chansons... Bref, il m'était difficile de comprendre comment un artiste pouvait chanter les mêmes mélodies pendant plus d'une semaine, voire des années !

Samedi arriva enfin. Je ressentais un mélange de stress et de soulagement. À 16h00, nous nous présentâmes comme prévu au sous-sol de l'Église-Unie, petite structure blanche plutôt charmante et chaleureuse située en plein cœur du village de Morin-Heights. Micaël me présenta à la ministre Brierley, une dame dans la cinquantaine particulièrement souriante et sympathique. Nous installâmes le peu d'équipement que nous avons dans un coin de la salle au sous-sol, à l'opposé de la cuisine. Ensuite, Micaël me suggéra d'aider les quelques bénévoles à préparer les tables. De son côté, il se dirigea vers la cuisine afin d'aider la ministre avec la corvée de vaisselle.

Les gens commencèrent à arriver vers 17h00. J'étais maintenant préposé aux tables. Les paroissiens semblaient heureux de voir un jeune participer au souper-bénéfice. Il est vrai que la moyenne d'âge était plutôt élevée, que

j'évaluais à environ soixante-dix ans. Pour ma part, je n'avais aucun problème avec mes nouvelles « fonctions », malgré le fait de me sentir de plus en plus nerveux face à ma prestation qui approchait. Je commençais à avoir mal au cœur et j'étais incapable d'avaler la moindre bouchée. Ce fut aux environs de 18 h 15 que l'on compta le plus de convives. Les bénévoles se hâtaient afin de servir et desservir tout ce beau monde. À 18 h 50, mon oncle s'approcha et m'invita à le suivre. Nous nous dirigeâmes vers un coin plus isolé près des escaliers du fond, à l'abri des regards. Il me lança :

— Es-tu prêt pour le spectacle ?

— Euh... oui, je l'espère ! bredouillai-je.

Il m'invita ensuite à prendre quelques minutes afin de focaliser sur notre respiration, comme si on méditait.

Après un certain temps, il m'avisa que c'était le moment.

Je dois avouer que cette courte pause était parvenue à me calmer. J'étais davantage centré. *Après tout*, me dis-je en moi-même, *la méditation peut être utile par moments*. Je pris ma guitare, m'assis sur une chaise et Micaël s'installa derrière le piano. Heureusement, ça ne faisait pas trop formel. Madame Brierley s'approcha de nous et en profita pour demander le silence. Elle prit la peine de nous introduire et nous remercia d'avoir eu l'idée de leur offrir ce petit moment de musique. On avait servi près de quatre-vingt-dix repas depuis 17 h 00, mais on ne comptait plus maintenant qu'environ une cinquantaine de personnes, incluant les bénévoles. Je respirai profondément et entamai la première chanson, *Let it grow*. Lors des premières secondes, j'avais un peu

de difficulté à ressentir la musique et à me libérer de ma nervosité, mais au troisième couplet j'étais enfin confortable. Après la première chanson, j'ai regardé mon oncle du coin de l'œil. Il avait l'air de s'amuser et d'être complètement détendu. Il me fit signe que tout allait bien. Après la cinquième chanson, Micaël me laissa seul pour terminer le spectacle, tel que nous l'avions convenu. Tout alla à merveille! C'était la première fois que je vivais un tel moment et j'appréciais grandement l'expérience.

Après les applaudissements, un homme d'une cinquantaine d'années s'approcha et me remercia, en m'offrant une solide poignée de mains. À vrai dire, j'eus du mal à bien saisir ce qu'il marmonnait en anglais mais tout de même pu comprendre que sa fille, plusieurs années auparavant, était décédée de la méningite. Et ce soir, il venait de trouver une certaine réponse à ses tourments. J'étais surpris et heureux de le voir soulagé de la sorte et je tentai de trouver dans mes choix de chansons, du moins dans les paroles, ce qui avait bien pu le reconforter. L'homme me quitta au moment où Micaël et madame Brierley s'approchaient de moi. Cette dernière m'encouragea à poursuivre dans la musique et ajouta que j'avais du talent. J'étais ravi, quoique un peu gêné devant son insistance. Mon oncle commença à ramasser notre matériel, ce qui me permit de mettre fin à la discussion et d'aller lui prêter main forte. J'étais complètement vidé, comme si tout mon corps venait subitement de se relâcher. J'étais impatient de me retrouver à la maison dans toute sa tranquillité. En franchissant le seuil de la porte, la ministre nous remercia une fois de plus, en nous saluant de la main. À l'extérieur, je sentis cette légèreté m'envahir, c'était

terminé... et j'étais très heureux du résultat. Micaël, qui paraissait également satisfait, me dit en souriant que j'avais très bien fait ça et qu'il était fier de moi.

Sur le chemin du retour, je lui parlai de ma conversation avec l'homme qui avait perdu sa fille. Je fus pour le moins étonné du commentaire de Micaël.

— Il nous arrive souvent de faire le bien, sans même nous en rendre compte. Et cette réalité est encore plus fréquente quand nous faisons ce que l'on aime.

— Tu veux dire que si je fais ce que je désire, c'est à ce moment-là que je fais le plus de bien autour de moi ?

— En effet, si évidemment ton dessein est noble. Si tu frappes ton voisin par simple plaisir de vengeance ou que tu voles la sacoche d'une vieille dame, ton but n'est que pur égoïsme. Tu comprendras que cette réalité ne s'appliquera pas ici. Mais si tu fais ton travail avec un véritable intérêt, avec plaisir et respect, nul doute que ton entourage en bénéficiera. Tu es là où tu dois être. La vie n'est-elle pas bien faite, Charles ? lança-t-il.

— Je présume que oui, répondis-je, un peu incrédule.

Nous n'étions pas sitôt arrivés à la maison, que le téléphone retentit. Sans prendre le temps de me déchausser, je décrochai. C'était Catherine qui, curieuse, voulait savoir comment la soirée s'était déroulée...

Le lendemain matin, je me levai pleinement reposé. Il y avait un moment que je n'avais pas si bien dormi. Quand je descendis, je fus surpris de ne pas retrouver Micaël à la cuisine. J'aperçus alors une note sur la table :

Parti à la messe, de retour vers 10h00. J'étais confus, car la messe est généralement célébrée plus tard, mais qu'importe!

J'avais une faim de loup. Je sortis deux œufs, un restant de pommes de terre que je découpai en cubes afin de les faire rôtir, la dernière canne de fèves au lard au fond de l'armoire, une tomate et deux tranches de pain que j'insérai dans le grille-pain. Vingt minutes plus tard, le festin était terminé. Je m'étais empiffré trop vite et je me sentais gonflé comme un ballon. Je m'installais au salon pour terminer mon verre de jus, quand j'aperçus la Bible de Micaël sur la table. J'étirai le bras et ramenai celle-ci vers moi pour la feuilleter, sans trop m'attarder à sa lecture, quand je fus attiré par un passage souligné qui indiquait: *Oui, ce commandement que je te donne aujourd'hui n'est pas trop difficile pour toi, il n'est pas hors d'atteinte. Il n'est pas au ciel; on dirait alors: Qui va, pour nous, monter au ciel nous le chercher, et nous le faire entendre pour que nous le mettions en pratique? Il n'est pas non plus au-delà des mers, on dirait alors: Qui va, pour nous, passer outre-mer nous le chercher, et nous le faire entendre pour que nous le mettions en pratique? Oui, la parole est toute proche de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur, pour que tu la mettes en pratique.*

Je fus ensuite attiré par une petite note inscrite dans la marge: *Ne cherche pas de lieu, la réponse est en toi.*

J'eus une drôle d'impression, comme si le texte me parlait personnellement. Je déposai la Bible et me mis à réfléchir à la note inscrite dans la marge. *Alors, la réponse est à l'intérieur de moi*, me dis-je. Ce faisant, je fis un certain rapprochement avec les méditations de Micaël. Celui-ci désire que j'aie chercher la parole à l'intérieur

de moi en prenant le temps de m'écouter. Et cette parole, cette voix intérieure me permettra de trouver des réponses sur le sens de ma vie. Mais j'ignorais si ma réflexion était juste, si elle était sensée. À force d'y réfléchir, je devenais de plus en plus confus. *D'ailleurs, ce n'est pas parce que c'est écrit que c'est vrai*, me répétais-je, en vidant d'une seule et longue gorgée mon verre de jus d'orange.

Je déposais mon verre dans l'évier, lorsque j'entendis la porte extérieure s'ouvrir. C'était Micaël qui s'empressa de me dire, en se déchaussant, que les gens de l'Église-Unie n'avaient que de bons mots pour moi.

— Talentueux et serviable, poursuivait-il.

— Alors tu as été à la messe de l'Église-Unie? lui demandai-je.

— Hé oui! s'exclama-t-il. En fait, la ministre Brierley m'avait invité hier à assister à la cérémonie.

— Et puis, comment c'était? ai-je ajouté.

— Très bien. Beaucoup de chants, un public très participatif, chaleureux et surtout très détendu. Et le sermon de madame Brierley était vraiment enrichissant. D'ailleurs, il est grand temps que toutes les Églises permettent l'ordination des femmes, ce serait un grand atout. L'étroitesse d'esprit de certains dirigeants religieux est incompréhensible et nous sommes à nouveau confrontés à la discrimination. Si Jésus était de ce monde, il dénoncerait ces absurdités, cette hypocrisie. Il pourrait tenir sensiblement le même discours aujourd'hui que celui qu'il tenait à son époque, devant les Églises qui prétendent le représenter!

Une fois de plus, je fus quelque peu renversé, non pas par les propos de mon oncle, mais par son intensité.

En cette journée du seigneur, comme disait Micaël, j'avais bien l'intention de retrouver Vincent afin de célébrer mes quelques minutes de gloire et relaxer un peu avant que se termine la fin de semaine. Je lui téléphonai, en souhaitant ardemment qu'il lui reste encore un peu de ce que je désirais. Quand il décrocha le combiné, il réalisa rapidement de quelle façon je prévoyais occuper ma journée et me lança :

— Pour relaxer, tu vas relaxer, je t'attends en roulant, dit-il en riant.

Je demandai à Micaël s'il pouvait me conduire chez Vincent, qui demeurait tout comme Catherine à Saint-Sauveur. Sur ce, il me répondit :

— Pas de problème, et nous rapporterons le piano à Catherine, par la même occasion.

Je ramassai le piano et les partitions qui lui appartenaient et nous nous dirigeâmes vers Saint-Sauveur. Dans l'automobile, Micaël me raconta que la ministre Brierley, lors d'un séminaire de quelques jours dans une institution catholique, avait eu la permission de se joindre au groupe lors des célébrations quotidiennes mais qu'elle devait par contre s'abstenir de communier, étant une ministre protestante ! Je pouvais lire la déception sur le visage de Micaël, qui paraissait franchement agacé par l'attitude de certains hommes d'église.

— Il faudrait faire preuve d'une plus grande ouverture, soupira-t-il. Si nous désirons un rappor-

chement entre la population et les diverses Églises, il faudra apprendre à accepter les différences.

En le voyant perdu dans ses pensées, je réalisai que j'avais pris la bonne décision d'aller passer la journée chez Vincent. Ça permettrait à Micaël de faire le point sur ses préoccupations et de méditer en solitaire.

Catherine fut surprise de me voir devant la porte avec tout son matériel. En saluant son père et sa mère, je lui fis part de mon programme de la journée, réalisant rapidement qu'elle avait l'intention de se joindre à nous. Elle rassembla son piano, ses partitions, se précipita dans sa chambre et revint quelques secondes plus tard, prête à m'accompagner. Elle salua ses parents, qui semblaient surpris de la voir sortir. Dans l'automobile, Micaël remercia Catherine pour le piano et tous deux discutèrent de mon petit récital. Quelques minutes plus tard, nous étions enfin devant la maison des parents de Vincent, où ce dernier nous regardait par la fenêtre. Il ouvrit la porte et salua de la main Micaël. Je rassurai mon oncle en lui mentionnant que je me débrouillerais pour mon retour à la maison.

Une fois à l'intérieur, nous descendîmes au sous-sol en direction de la chambre de Vincent, toujours très désordonnée. Ce dernier ouvrit la fenêtre de la chambre en exhibant un joint. Quelques secondes plus tard, le visage collé à la moustiquaire, nous pompions vigoureusement cette douce boucane, à tour de rôle. La journée s'annonçait bien...

Mon retour à la maison fut plus difficile qu'à l'habitude. Les nombreux véhicules semblaient peu intéressés à embarquer un auto-stoppeur au coin de la

Principale et de la Route 364. Habituellement, j'exhibe toujours mon bout de carton avec *Morin-Heights* inscrit dessus ; ça aide. Mais ce soir, j'avais négligé d'en faire un. Je me sentais las et j'étais déshydraté. Et quelle soif ! Mes paupières me semblaient si lourdes. On aurait cru qu'elles manquaient d'élasticité. Les lèvres me collaient aux dents et j'avais seulement hâte d'aller me coucher, même s'il n'était que 20 h 00. *Le fond de « buzz », les désagréments de la mari*, pensai-je. Finalement, près d'une heure et dix minutes plus tard, un bon samaritain, que j'aurais pu embrasser, eut l'amabilité de s'arrêter pour ensuite me laisser aux lumières de Morin-Heights. J'avais moins d'un kilomètre à marcher pour me rendre enfin à mon lit. Quand j'entrouvris la porte, je vis Micaël qui lisait au salon. Je le saluai sans trop le regarder dans les yeux et passai directement à la salle de bain, pour boire une quantité astronomique d'eau et me brosser les dents. Quand je revins au salon, mon oncle m'informa que Ginette et Raymond étaient passés un petit moment, après le souper. Il mentionna que Raymond lui avait suggéré de louer la maison pendant que nous serions au Nouveau-Brunswick. Située près du corridor aérobique et face à la rivière, son emplacement semblait être un atout. De plus, poursuivit Micaël, le frère de Raymond serait peut-être intéressé à louer la maison comme chalet d'été, tout ça dépendant du prix, évidemment.

— Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il.

La maison aurait pu brûler à l'instant que ça m'aurait laissé complètement indifférent. Je désirais simplement me coucher.

— C'est une très bonne idée, oui, une très bonne idée, lançai-je en me dirigeant vers l'escalier afin de

monter à ma chambre. Mon « bonne nuit » vint clore la conversation.

Le mois de juin était enfin arrivé et mon secondaire se terminerait sous peu. J'étais impatient de laisser derrière moi cette école qui m'étouffait depuis si longtemps. C'est comme si un épisode de ma vie s'achevait. Il était temps que je passe à autre chose. J'ignorais quoi, mais peu importe. C'était bien sûr agréable de savourer les derniers moments d'une étape importante, mais encore plus excitant de savoir que ma vie allait bientôt changer. L'inconnu se présenterait à moi sous peu.

De son côté, Micaël, dont la vie avait dramatiquement changé au cours des six derniers mois, semblait bien s'adapter. Il avait finalement réussi à s'entendre avec le frère de Raymond pour la location de la maison. Tout allait pour le mieux. Il avait même retrouvé une vieille canne à pêche dans le fond du cabanon, qu'il désirait apporter sur le bord de la mer. Il commençait déjà à sélectionner ses lectures pour l'été et semblait encore plus impatient de partir que moi.

J'avais l'esprit ailleurs mais je ne devais pas négliger mon audition, qui devait avoir lieu dans une dizaine de jours. Ma prestation à l'Église-Unie m'ayant redonné un peu de confiance, je n'étais pas encore trop énervé.

Un épisode malheureux vint tout de même assombrir mon avant-dernière semaine de cours. Dans l'autobus, au retour de l'école, un idiot de longue date, Nadeau, s'en prit à Vincent et l'insulta. Au moment de sortir, il lui cracha au visage en le traitant de pédé. J'étais hors de moi et je lui fis un bras d'honneur quand l'autobus le

dépassa. Vincent n'avait toujours rien dit, mais je pouvais tout de même sentir la tristesse qui le submergeait. Lorsqu'il descendit de l'autobus, je n'avais pas réussi à lui remonter le moral. À ce moment, je commençai à réaliser combien les différences peuvent être difficiles à comprendre et à accepter pour les personnes à l'esprit plutôt étroit, et disons-le bornées. Vincent allait devoir apprendre à surmonter cette méchanceté des plus gratuites. Et ce qui m'attristait le plus, c'est que je savais bien que ce n'était pas la dernière fois qu'il y serait confronté.

De retour à la maison, je revoyais la scène et me dis que je ne pouvais tout de même pas laisser passer cela sans intervenir. Je contactai Catherine et lui racontai ce qui s'était passé. Aussitôt, elle sortit de ses gonds, enragée. Lorsqu'elle fut calmée, nous convînmes de réfléchir au meilleur moyen « d'éduquer » Nadeau.

La réflexion fut de courte durée. Foudroyé par un éclair de génie en pleine nuit, je savais maintenant comment faire payer notre « cher ami ». J'étais tellement impatient de parler à Catherine que j'eus toutes les difficultés du monde à me rendormir. Le lendemain matin, Vincent n'était pas à son arrêt d'autobus. Quand Nadeau embarqua quelques arrêts plus loin, je le regardai directement dans les yeux, sans cacher mon mépris. Une fois rendu à la polyvalente, je descendis et vis Vincent et Catherine qui discutaient entre les deux portes. J'allai les rejoindre en courant, excité de leur faire part de mon idée. En arrivant près d'eux, je constatai que Vincent avait l'air un peu éteint. J'entendis alors Catherine lui conseiller de ne pas s'en faire avec Nadeau. Je leur lançai alors :

— Moi, je sais ce qu'on peut faire!

Les yeux rivés sur moi, tous deux n'avaient maintenant qu'une seule envie : connaître la suite.

— Jeudi matin, nous avons notre examen de mathématiques. On va s'organiser pour que Nadeau se fasse prendre à copier. Si on réussit, il va être foutu pour son diplôme.

Catherine répliqua alors :

— Ah oui? Et de quelle façon crois-tu y parvenir?

— En insérant dans son cahier d'examen des bouts de papier avec les formules inscrites dessus!

— Mais comment? demanda Vincent.

— Catherine est l'une des plus fortes de la classe en mathématiques et va sûrement terminer son examen avant tout le monde. Elle n'aura qu'à attendre que Nadeau remette son cahier avant de rendre le sien. Quand Catherine se lèvera, je me lèverai aussi pour poser une question à monsieur Létourneau. Pendant ce temps, Catherine glissera les papiers dans le cahier d'examen de Nadeau, en déposant son examen sur la pile. Par mégarde ou stress, il aura oublié bêtement de retirer ses papiers. Il est clair que Catherine aura la tâche la plus délicate. Elle devra s'asseoir en avant, pour éviter que quiconque ne s'interpose entre elle et ce connard de Nadeau!

Mes deux comparses me regardaient et ne disaient mot. Après quelques secondes d'hésitation, Catherine rétorqua :

— J'embarque... Je trouve ça brillant !

Paraissant plus soucieux, Vincent marmonna :

— Vous n'avez pas à faire cela.

— On le fait pour le bien de la société, lui rétorquai-je.
Et nous nous mîmes à rire tous les trois.

Le reste de la journée fut consacré à imaginer l'impact de notre stratagème sur notre proie.

Micaël revint de son bénévolat après mon retour de classe, ce qui était plutôt rare. De plus, il paraissait très enthousiaste et reposé. Tout en s'appliquant à préparer notre souper, il mentionna avoir capté, sans trop le vouloir, quelques bribes de ma conversation téléphonique avec Catherine, la veille.

— J'ai cru comprendre que Vincent a vécu une mésaventure, hier ?

J'étais étonné qu'il soulève le point, mais pas vraiment surpris qu'il ait entendu notre conversation, compte tenu de l'exiguïté de la maison.

— En effet, répliquai-je en lui racontant l'épisode.

Il me demanda ensuite comment se portait Vincent aujourd'hui.

— Mieux que je ne l'aurais cru, lui dis-je en souriant dans ma tête.

À la fin du souper, il poursuivit la conversation comme si elle n'avait jamais cessé.

— Dans ces circonstances, dit-il, il est très difficile de ne pas se laisser alimenter par la haine. Le côté justicier ou vengeur qui habite en chacun de nous remonte à la surface.

À ces mots, j'ignorais s'il tentait de me faire la morale ou s'il philosophait candidement, comme cela lui arrive si souvent. Il poursuivit en affirmant que c'était plutôt de la pitié ou de la tristesse qu'on devrait ressentir face à l'abruti, au lieu de la haine.

— Quand nous avons la chance de faire preuve d'un certain discernement ou d'une certaine ouverture d'esprit, nous sommes privilégiés. Pourquoi en vouloir à celui qui n'a pas eu notre chance, notre éducation, notre famille, nos amis... Ceci étant dit, il ne faut tout de même pas accepter pour autant le manque de respect et l'injustice. On doit toujours se battre pour le bien ; il s'agit maintenant de savoir comment s'y prendre. Il faut utiliser les armes du bon et non celles du mauvais. Quelles sont les armes du bon ? C'est à toi de les chercher, de trouver la façon de faire face au mal. Tu peux toujours t'inspirer des grands de ce monde. Jésus disait : *Aimez vos ennemis*. Gandhi et Mandela étaient de fervents défenseurs de l'égalité pour tous, par le biais de la non violence. Tu peux donc imaginer combien il peut devenir difficile pour bon nombre d'entre nous de tenter de changer les choses, de vaincre l'ignorance et la bêtise en faisant le bien. Cela peut être très difficile, répéta-t-il.

Je hochai la tête en signe d'approbation, tout en me remémorant ma conversation de la veille avec Catherine. J'étais maintenant convaincu qu'il avait entendu que nous voulions faire payer Nadeau.

Je me levai et commençai à desservir. Malgré une certaine confusion, je ne pouvais que lui donner raison. Mais à mes yeux, ça ne demeurait que de belles paroles. Le crétin de Nadeau ne comprendrait jamais rien, même si je tentais avec amour de lui faire comprendre que le respect envers autrui est un élément essentiel, lorsque nous vivons en société.

Je décidai de me confiner à ma chambre pour le reste de la soirée, afin de réviser quelques leçons et de gratter ma guitare. Pour le moment, je n'avais aucune envie de me faire parler d'amour fraternel... Vers 21 h 15, Micaël me demanda, du bas de l'escalier, si je désirais méditer. La dernière fois, je m'étais abstenu mais cette fois-ci, j'acceptai. *Après tout*, me dis-je, *cela se fait en silence*. Je descendis et m'installai sur mon petit banc à côté de mon oncle. Comme d'habitude, je me répétais « paix et amour » respectivement, en inhalant et en exhalant. J'éprouvais plus de difficulté à rester concentré sur ma respiration, que les dernières fois. Ma tête revenait toujours aux propos tenus plus tôt par Micaël. Il avait réussi à semer un doute dans mon esprit et je percevais maintenant le remord de conscience qui m'habiterait si je passais à l'action. Ça aurait été si simple, si ce n'était... Au même moment je me souvins d'une conversation antérieure avec Micaël, sur l'évolution de l'homme. Il avait alors mentionné :

— Penser à faire le mal sans le faire, c'est déjà beaucoup. Mais, avait-il renchéri, ne plus penser à faire le mal quoiqu'il nous arrive, c'est le but ultime que toute personne devrait tenter d'atteindre, bien que peu y parviennent.

Pour ma part, je n'y étais pas du tout, même si Micaël m'avait rassuré en soulignant que l'important, avant tout, c'était de prendre conscience de nos gestes, de nos paroles et de nos pensées. Ma tête tourbillonnait... Je terminai ma méditation en me demandant comment j'allais annoncer mon désistement à Vincent et Catherine. *Le premier serait probablement déçu et la deuxième, frustrée*, pensai-je.

— Dégonflé. Tu t'es dégonflé! lança Catherine en me jetant un regard glacial.

Vincent ne disait mot mais semblait chercher le moyen de calmer cette dernière tandis que je tentais de lui faire comprendre ce que Micaël m'avait fait réaliser.

— Je n'en ai rien à foutre de ton moine, rétorqua-t-elle sèchement.

Elle ferma violemment la porte de son casier et nous quitta d'un pas rapide. Vincent tenta de me rassurer en me disant de laisser passer la tempête... Catherine m'ignora le reste de la journée et chaque tentative de rapprochement se solda par un échec. À la fin de la journée, je me dirigeais vers mon autobus quand elle s'approcha et me dit :

— Je n'ai pas besoin de toi pour le faire!

Elle repartit avant même que j'aie eu le temps de placer un mot. Je restais tout de même perplexe : pourquoi tenait-elle à ce point à poursuivre notre projet? Je dois avouer que j'ignorais maintenant si elle le faisait véritablement pour venger Vincent... ou pour se venger

de moi ; le lâche. Peut-être le faisait-elle pour elle-même, pour se prouver qu'elle pouvait le faire, qui sait? *Peu importe*, pensais-je, *cela ne m'appartenait plus*. Sauf que c'était tout de même moi qui avais élaboré ce foutu plan.

Le reste de la semaine fut relativement calme. J'étudiai plus sérieusement car la période d'examens approchait. Je pratiquai tout autant ma guitare, mon audition étant dans à peine une semaine. Le vendredi, la routine était rétablie ; Catherine, Vincent et moi dînions ensemble et parlions de tout, sauf de notre dispute du début de la semaine. J'étais heureux de la retrouver à nos côtés. Je sais que Vincent lui avait parlé la veille : bref, tout semblait être revenu à la normale. Le week-end s'annonçait terne pour tous les trois, les examens finaux devant débiter dès mardi. Une fois la période de stress passée, je serais près de mon départ pour le Nouveau-Brunswick.

La fin de semaine fut telle que je l'avais prévue ; morne et grise. Tant d'efforts pour apprendre des matières qui ne m'intéressaient pas du tout, à une ou deux exceptions près. Je m'interrogeais sur le sens de tout cela. Comment peut-on éprouver un stress aussi important, pour des sujets qui nous laissent si froid? Pourquoi nous infliger ça? Mais quoique j'en pense, je devais me ressaisir et revenir à ma tâche. Heureusement, Micaël m'apportait beaucoup d'aide ; il préparait les repas seul, s'occupait de la vaisselle et du ménage. Il me parlait de plus en anglais afin de me préparer pour mon test d'anglais oral et était particulièrement utile en mathématiques lorsque j'étais confronté à des problèmes incompréhensibles.

C'est en période d'examens qu'on se rend compte que l'école n'est pas si mal, lorsqu'on a simplement à se rendre en classe et écouter, ou faire semblant d'écouter.

Le début de semaine fut évidemment éprouvant, mais somme toute encourageant en termes de réussite. En outre, je n'avais que mon examen de mathématiques à compléter pour cette semaine. J'étais confiant de le passer, mais sans plus.

Monsieur Létourneau semblait encore plus coincé dans son veston et se donnait un air plus solennel avec ses examens en main. Catherine et Vincent étaient déjà en classe quand j'arrivai. Vincent semblait plutôt nerveux et il en était toujours à réviser ses notes. Létourneau exigea que nous retirions tous les livres et cahiers de nos pupitres. Il nous informa que l'examen durait deux heures et que nous avions évidemment droit à la calculatrice. Je n'aime pas particulièrement cette sensation, en début d'examen, lorsque le professeur dépose le test devant moi : j'ai toujours cette crainte de ne rien comprendre, tout comme dans ces fameux cauchemars...

J'inscrivis mon nom ainsi que la date sur le haut de la feuille et entamai la première question avec assurance. Le temps défilait rapidement, l'horloge devant la classe au-dessus de la tête grisonnante en témoignait. L'examen me parut moins difficile que je ne l'aurais cru, mais il me restait encore quelques problèmes à résoudre. On pouvait ressentir une certaine fièvre dans la classe. Certains terminaient leurs examens, tandis que d'autres réalisaient qu'il leur manquerait du temps. Quelques minutes plus tard, je fus distrait par Catherine qui, assise plus tôt devant moi, se leva avec son examen dans la main. Du coin de l'œil, j'aperçus alors Nadeau passer la porte, et là, ce fut comme un éclair dans ma tête. Était-ce le hasard, ou Catherine s'apprêtait à mettre en

branle notre plan ? J'étais intrigué... mais la réponse ne tarda pas à venir. En s'approchant du professeur avec son examen à la main, son sac, sa veste et une canette de jus d'orange entamée, elle échappa cette dernière par terre, tout près du bureau de Létourneau. Pendant que celui-ci se penchait pour la récupérer, Catherine en profita pour déposer tout son matériel sur les examens. Le professeur sortit alors la boîte de papiers mouchoir, que Catherine agrippa pour essuyer le dégât. C'est comme si je voyais la scène au ralenti. Létourneau se dirigea vers la porte, saisit la poubelle et la rapprocha de Catherine. Elle s'excusa, tout en terminant de nettoyer, puis Létourneau reprit la poubelle et la rapporta près de la porte. C'est à ce moment que je vis Catherine glisser subtilement le bout de papier dans le cahier d'examen de Nadeau, tout en récupérant son sac et sa veste. Elle salua pour la dernière fois le professeur de mathématiques et sortit en souriant. J'étais complètement abasourdi. Je ne pouvais pas croire qu'elle l'avait fait ! Elle avait démontré beaucoup de cran, mais j'étais de moins en moins sûr que ce geste était la meilleure solution. Nadeau était peut-être un crétin, mais après un certain temps, on finissait par lui pardonner. J'eus toutes les difficultés du monde à me concentrer sur ma dernière question. Finalement, je sus me contenir et terminer mon examen. Je me levai et remis mon cahier à Létourneau, en regardant la pile. J'aurais sincèrement souhaité pouvoir retirer ce ridicule petit bout de papier. Après tout, c'est moi qui avais soumis l'idée.

En sortant de la classe, je n'avais pas le goût de voir Catherine. J'avais plutôt envie de me retrouver seul, une certaine mélancolie commençant à m'envahir. Or, les circonstances en ont voulu autrement. En me dirigeant

vers mon casier, Catherine m'aperçut et s'approcha. Je choisis d'ignorer sa mise en scène dans la classe de mathématiques. Elle me demanda si j'avais vu Vincent car elle avait une nouvelle à lui annoncer. En fait, celui-ci n'avait pas encore terminé son examen au moment où j'avais quitté la classe. Pour la nouvelle, je me doutais bien de quoi il s'agissait. Elle m'accompagna à mon casier, en élaborant sur quelques questions d'examen, ce qui me rassura légèrement. Quelques minutes plus tard, je repérai Vincent au bout du corridor qui semblait un peu débobiné. Il réussit par contre à sourire en nous voyant. En marchant vers la cafétéria, il confirma alors ce que j'avais perçu : il avait effectivement eu de la difficulté à compléter son examen. Une fois installé à la table du fond, je sortis mon lunch et commençai à manger, en observant Catherine qui écoutait les doléances de Vincent. Celle-ci semblait agitée. Je savais qu'elle attendait le bon moment pour lui relater son exploit. Et celui-ci ne tarda pas à se présenter. Elle se rapprocha du centre de la table en souriant et murmura :

— Mission accomplie, Nadeau va payer.

Vincent se redressa et sourit nerveusement en nous regardant. Je n'avais pas bronché, Catherine semblait attendre des félicitations et Vincent paraissait perplexe. Catherine me regarda et, du bout des lèvres, je l'informai froidement que je l'avais vue. À ce moment, on aurait cru que tout s'écroulait autour d'elle. Maintenant, elle craignait que quelqu'un d'autre ait également pu la surprendre. Entre autres, elle percevait bien que même Vincent cachait tant bien que mal son désaccord. À ce moment, j'ignorais si j'étais davantage attristé pour Catherine ou pour Nadeau. Je tentai de la rassurer en

lui disant que j'étais convaincu d'être l'unique témoin, étant au courant du scénario. Elle garda le silence. *C'est fou, pensais-je, de quelle façon un moment de gloire peut se terminer en un véritable enfer?* Je crois que c'était plutôt la peur de se faire dénoncer qui semblait préoccuper Catherine, que le fait d'avoir posé ce geste. Peut-être un peu des deux, puisqu'elle n'avait pas reçu l'appui anticipé. Vincent et moi cherchions à dédramatiser la situation, en reconfirmant l'imbécilité de Nadeau. Silencieuse, Catherine était perdue dans ses pensées et rien de ce qu'on lui disait ne semblait la reconforter. Je réalisai alors l'énorme différence qu'il y avait entre penser à commettre un méfait et passer à l'acte. J'imagine que si nous avions collaboré en tant que vrais complices, elle le vivrait autrement. Or, elle se rendait bien compte qu'elle était fin seule avec ses peurs et sa conscience.

De retour à la maison, je ressentis le besoin d'en discuter avec Micaël, convaincu qu'il pourrait m'aider à trouver une solution. Toutefois, je me ravisai, en pensant à ce qu'il pourrait me conseiller. Plus j'y réfléchissais, et plus j'en arrivais toujours à la même conclusion : Catherine devait simplement dire toute la vérité à Létourneau. J'étais en effet convaincu que le professeur finirait par comprendre, après bien sûr un petit sermon moralisateur. Je réalisais maintenant combien la vérité peut nous libérer du poids de notre conscience ou de nos malheurs. *Plus encore, raisonnai-je, si j'agissais maintenant de façon à ne plus avoir à mentir, même pour de simples bagatelles, j'aurais l'esprit libre.* Dire la vérité, agir de manière à ne plus jamais avoir à mentir demeure toutefois plus facile à dire qu'à faire. J'étais cependant ravi de mes réflexions, comme si je saisisais pour la toute première fois un principe de vie. J'ignorais si

c'était la pratique de la méditation qui me permettait de comprendre certaines réalités ou une simple lucidité passagère, mais je sus à ce moment même que je voyais juste.

Je descendis les escaliers, saisis le téléphone et composai le numéro de Catherine en remontant à ma chambre. Quand celle-ci répondit, je pris soin de ne pas trop être explicite afin d'éviter que Micaël fasse sa propre déduction. Après vingt longues minutes de discussion et d'efforts afin de lui faire comprendre qu'il était peut-être préférable qu'elle rapporte les événements à Létourneau, je faisais toujours face à un mur. Catherine n'était pas intéressée à vendre la mèche. Et moi qui pensais pouvoir la libérer, elle qui paraissait tellement désemparée un peu plus tôt. Finalement, je raccrochai, un peu désorienté. Je me rendis au salon et ne pus m'empêcher de demander conseil à mon oncle, sans pour autant élaborer sur les détails de notre manège.

— Comment peut-on faire comprendre à un individu qu'il serait préférable qu'il agisse d'une manière, plutôt que d'une autre? lui demandai-je.

Après un court moment de réflexion, celui-ci répondit :

— Probablement en lui énumérant les avantages et les inconvénients des différentes façons d'agir.

— Oui, mais si la personne ne veut toujours pas comprendre?

Micaël sourit et me dit :

— Tu dois alors accepter son choix, si cela ne met pas sa vie ou la vie d'un autre individu en péril. La solution à envisager serait alors de prier pour que cette personne puisse faire preuve de discernement dans un avenir rapproché.

À ces mots, j'eus de la difficulté à retenir mon étonnement et mon scepticisme. Micaël me regarda alors droit dans les yeux et me mentionna, avec un mélange de douceur et de fermeté :

— Charles, ne doute jamais de la force de la prière faite en toute sincérité.

— Oui, mais pourtant... pensai-je à voix haute.

Micaël fixa mon regard avec interrogation. Après un très court moment, il baissa la tête et ajouta :

— J'ai également prié de tout mon cœur et de toute mon âme pour que ta mère puisse retrouver la santé. Mais j'ai surtout prié pour qu'elle soit en paix face aux événements auxquels elle était confrontée. Néanmoins, ce n'est pas selon notre volonté, mais la volonté de plus « Grand » que nous. Est-ce que le cancer de ta mère était simplement le fruit d'un malheureux hasard ou son destin ? Pour l'instant je l'ignore, mais je n'ai aucun doute que je finirai par comprendre un jour. Et je dis bien, aucun doute. Reste qu'il ne faut pas négliger la force de la prière, même s'il nous arrive de ne point voir le résultat espéré. Ce n'est pas que du vent, ajouta-t-il.

Je grimaçai en tentant de lui sourire. Je m'apprêtais à m'éloigner, quand Micaël reprit la conversation, probablement pour alléger l'intensité du moment.

— Quelles chansons vas-tu interpréter samedi ?

J'avais l'intention de jouer une chanson en anglais ainsi qu'une autre en français : *Señor* de Bob Dylan, car je réussissais généralement bien ses chansons, et *Montréal* de Beau Dommage. Mon oncle m'invita alors à simuler l'audition. Je montai à ma chambre pour récupérer ma guitare, et m'installai ensuite devant lui afin d'interpréter les deux chansons. Le reste de la soirée s'orienta sur la journée de samedi, et en particulier sur son déroulement. Mais j'avais toujours cette douleur au creux de l'estomac qui ne cessait de réapparaître, depuis la discussion sur le décès de ma mère. Même en présence de mon oncle, qui était toujours prêt à m'aider et qui faisait plus d'efforts que bien des pères pour mon bien-être, je me sentais quelquefois si seul, si triste.

Le lendemain matin, je décidai de rester à la maison pour réviser certaines matières, que je maîtrisais somme toute relativement bien, de même que pour me préparer à l'audition. Micaël ne me questionna nullement quant à ma présence à la maison en ce vendredi. J'aimais bien son aptitude à me faire confiance lorsque je prenais des décisions de la sorte. Par contre, plus la journée avançait et plus j'étais préoccupé par mon audition du lendemain. Il me semblait que mes doigts collaient à ma guitare et que j'avais un chat dans la gorge. Plus rien n'allait. Micaël se faisait quant à lui rassurant, mais il me semblait que je réussissais moins bien mes chansons que d'habitude. Ma nuit fut particulièrement agitée...

La nervosité me frappa de plein fouet, en ce samedi matin. Avec les examens, l'audition m'avait parue encore bien loin, mais le moment était arrivé et je n'y pouvais rien. Et j'avais toujours ce chat dans la gorge qui m'inquiétait ! Ayant l'impression de ne pouvoir respirer librement, étant donné ma nervosité, je craignais à présent d'être incapable de chanter à la hauteur de mes capacités. À cet instant précis, j'aurais aimé pouvoir lâcher prise mais il était clair que je n'en étais pas encore rendu là. De son côté, Micaël était rempli d'enthousiasme et paraissait très confiant. Intérieurement, je souhaitais ne pas trop le décevoir. Il suggéra d'aller déjeuner chez Denise, un petit restaurant de Saint-Sauveur, en nous rendant à Sainte-Thérèse. J'acceptai son offre, bien que je ne pus m'empêcher de m'interroger sur mes capacités à pouvoir avaler quoi que ce soit.

En jetant un coup d'œil sur le menu, assis au soleil sur la terrasse du petit café, rien ne me parut « ingurgitable ». Je ressentais comme une espèce de serrement autour du thorax et j'étais incapable de savourer le moment présent, pas plus que la chaleur du soleil ou les bienfaits de la brise légère. Micaël feuilletait quant à lui le journal sans la moindre inquiétude, entièrement serein. Il semblait d'ailleurs apprécier chaque seconde. J'aurais tout fait pour pouvoir changer de place avec lui, jusqu'à la fin de l'audition. Lorsque la serveuse s'approcha, mon oncle fut surpris de constater que je ne commandais que du pain grillé avec un lait au chocolat. *Je me dois de manger au moins quelque chose*, pensai-je. Micaël commanda pour sa part un déjeuner complet, du genre à faire expulser le foie hors de la cage thoracique. Micaël captait bien ma nervosité et tenta de me calmer en me remémorant le spectacle ayant eu lieu au sous-sol de l'église. Il ajouta

qu'il tâcherait de m'aider à me détendre une fois là-bas. C'est tout ce que j'espérais, mon audition étant prévue dans deux heures. J'avais les mains moites, ce qui risquait fort de m'ennuyer lors des déplacements de ma main gauche sur ma guitare. J'avais à peine réussi à avaler trois bouchées, quand Micaël demanda l'addition.

Une fois dans la voiture, Micaël me recommanda de fermer les yeux et de tenter de méditer. Je m'attardai à ma respiration. Je tentai de respirer profondément, sans pour autant forcer. Je me suis prêté à l'exercice durant environ vingt minutes et, comme d'habitude, me sentis davantage centré et calme peu de temps après. Quelques minutes plus tard, nous roulions sur le viaduc traversant l'autoroute 15 en direction du Collège de Sainte-Thérèse. En stationnant le véhicule, je regardai ma montre: nous étions en avance. Micaël insista toutefois pour que nous nous rendions devant la salle d'audition afin de nous assurer de bien la localiser. Je pris ma guitare et sortis ma convocation pour identifier le numéro du local, le B-105. En traversant les grandes portes de l'entrée principale, nous constatâmes que tout était bien indiqué. Nous avons croisé quelques individus qui semblaient aussi nerveux que moi. Devant la salle, deux filles et un gars paraissaient attendre leur tour. Nous pouvions percevoir la nervosité dans l'air. Il me fit signe de le suivre un peu plus loin, trouva un local de classe vide et nous y entrâmes. Micaël ferma la porte, en s'assurant de la barrer. J'avais trente minutes devant moi. Micaël me recommanda de sortir ma guitare et de l'accorder. Ensuite, je me dégourdis les doigts pendant quelques minutes, sentant la nervosité m'envahir à nouveau. Micaël tira une chaise et s'assis de façon perpendiculaire à moi. Il me demanda ensuite

de recommencer à méditer, ajoutant qu'il allait m'aider à me détendre. Il posa sa main droite sur mon plexus solaire et la main gauche dans mon dos, à la même hauteur. Je recommençai à m'attarder sur ma respiration en répétant : « paix et amour ». Quelques minutes plus tard, je pouvais sentir une chaleur intense émaner des mains de mon oncle et me sentis de nouveau en paix. Accompagnée d'une sorte de douce vibration rotative difficilement descriptible, la chaleur me permettait de respirer plus facilement. Quand il retira ses mains, j'étais complètement sidéré. Que s'était-il passé? De son côté, Micaël ne fit que sourire. C'était incroyable! Ce truc m'avait complètement apaisé. J'aurais voulu en savoir davantage mais Micaël pointa alors l'horloge. Il était temps que je me présente à l'audition.

Nous retournâmes sur nos pas et je pris place près d'une des filles que j'avais vu attendre précédemment. Je lui souris, mais elle m'ignora, feignant ne pas m'avoir vu. Témoin de la scène, mon oncle se mit à rire en silence. N'ayant pu m'empêcher de rire à mon tour, la violoniste me regardait maintenant d'un air agacé. Je m'entendis lui dire de ne pas trop prendre l'audition au sérieux et que le sort de l'humanité ne se décidait pas ici. Elle se leva et alla s'asseoir plus loin. Regrettant quelque peu mon attitude, je me suis dit que j'aurais dû me taire. Quelques minutes plus tard, je constatai que le gars que j'avais vu plus tôt sortir du local B-105, semblait satisfait. Derrière lui, une dame avec de petites lunettes effilées regarda une liste de noms et appela une certaine Myriam. La violoniste se leva, pris une grande respiration et se dirigea vers la dame. Lorsqu'elle passa devant moi, je lui souhaitai bonne chance, en ajoutant que j'étais sincère. Elle me sourit et passa la porte. Son

sourire était radieux et je réalisai que le monde serait beaucoup plus beau, si nous prenions le temps de sourire.

J'étais complètement détendu, ou plutôt indifférent, bref je ne savais plus. Mais chose certaine, je ne sentais plus aucune pression. Je regardai en direction de Micaël qui scrutait un babillard et lui lançai :

— Mais qu'est-ce que c'était ?

— Honnêtement, dit-il, je l'ignore. Mais si tu poursuis dans la pratique de la méditation, tu pourras y goûter par toi-même et tu ne pourras plus t'en passer. C'est comme de baigner dans un champ électromagnétique perceptible qui procure la paix.

Devant mon air un peu confus, il poursuivit en disant :

— Tu sais, les interrupteurs de lumières qui nous permettent de varier l'intensité de celles-ci ?

— Oui..., répondis-je.

— Grâce à la méditation, c'est comme si on pouvait élever de quelques crans notre intensité lumineuse. D'ailleurs, la prière et la contemplation, et je présume aussi le yoga, le tai-chi ainsi que certains arts martiaux, peuvent également nous permettre d'atteindre ce but, bien que je n'aie jamais eu la chance d'expérimenter l'une ou l'autre de ces approches.

De par l'expérience que j'avais vécue un peu plus tôt, j'eus la vague impression de comprendre ce qu'il disait. La porte s'ouvrit et la jeune fille sortit avec son violon en main, au moment même où Micaël prenait place à

mes côtés. De par son attitude, nous pouvions croire que son audition s'était bien passée. La même dame aux lunettes appela ensuite mon nom. La jeune violoniste me lança alors :

— On se revoit cet automne.

Je souris, en lui faisant signe que je l'ignorais. Lorsque je franchis le seuil de la porte avec ma guitare, je me tournai vers mon oncle, qui me fit un clin d'œil. Je suivis la dame le long d'un petit couloir qui, à ma grande surprise, menait directement à une scène. En fait, nous entrions par l'arrière-scène. L'endroit ressemblait à un petit auditorium dans lequel je comptai quatre personnes, en plus de la dame que je suivais. Trois étaient assises à une table directement installée sur la scène. La quatrième personne semblait être le responsable du son ou le préposé à l'équipement. Ce dernier se tenait debout près du piano et de la batterie, et paraissait être celui le plus détendu. La dame pointa du doigt un banc qui était à trois ou quatre mètres devant la table et me demanda de m'asseoir, pour ensuite rejoindre ses collègues. L'un des hommes prit la parole et présenta rapidement les gens alignés derrière la table. Ensuite, il enchaîna avec quelques questions d'usage, pour entre autres s'assurer que mes coordonnées étaient demeurées les mêmes depuis ma demande d'inscription. La jolie dame, à l'extrémité gauche de la table, me demanda ce qui m'avait incité à étudier en musique et pourquoi mon choix s'était arrêté sur le Collège de Sainte-Thérèse. J'étais un peu surpris par leurs questions car je m'attendais seulement à jouer, et rien d'autre. Je n'avais pas l'intention de mentir mais j'étais plus ou moins certain que mes réponses leur conviennent. Je leur

décochai alors mon plus beau sourire et leur dit tout simplement :

— Je pourrais bien sûrement tenter de vous faire croire plein de faussetés mais je persiste à penser que la vérité est toujours meilleure à dire. J'ai choisi la musique, car pour l'instant c'est ce qui me nourrit le plus et parce que j'aimerais améliorer et développer mes compétences dans ce domaine. En ce qui concerne maintenant mon choix pour ce collège, j'avoue que c'est une question de géographie car c'est celui qui est situé le plus près de chez moi.

Sans qu'aucun d'eux ne laisse entrevoir une quelconque émotion, le gros barbu me demanda finalement ce que je comptais leur interpréter. Je répondis Montréal de Beau Dommage et Señor de Bob Dylan. La petite dame à lunettes parut surprise de mon dernier choix.

Le plus sympathique, toujours debout, me regarda et sourit. J'entamai la première chanson en fermant les yeux. Je maîtrisais bien ma voix et ma guitare sonnait tel que je le désirais. J'étais heureux du résultat et demeurai calme. En terminant la chanson de Beau Dommage, je regardai le visage de mes juges, qui étaient toujours aussi impassibles. Une pensée me traversa alors l'esprit : *Si ce n'est pas ici, ce sera ailleurs, et si ce n'est pas la musique, ce sera autre chose!* Je poursuivis avec la chanson de Dylan, mais cette fois-ci en les regardant directement dans les yeux. À ce moment précis, une parcelle d'indifférence m'habitait, face à cette grosse mise en scène. Ma voix était tranchante, la musique légèrement agressive et je savais que mon interprétation ne pouvait être meilleure. Une fois ma prestation achevée, je rangeai ma guitare dans l'étui. Je me suis ensuite levé et j'ai salué les juges

sans trop m'attarder. Paraissant quelque peu surpris de mon départ aussi précipité, le gros barbu me remercia et me dit que j'étais pour avoir des nouvelles d'ici quelques semaines. La dame à lunettes se leva mais j'avais déjà une bonne longueur d'avance en direction de la porte. Le préposé à l'équipement me salua de la main et se dirigea vers une autre salle derrière lui. Je passai la porte qui me ramenait dans le corridor, là où Micaël m'attendait. Il y avait deux nouveaux en attente, qui semblaient également stressés. Micaël se leva en me voyant et me demanda comment l'audition s'était déroulée. Je lui fis alors part de mes impressions. En tournant à gauche pour accéder à l'autre corridor, j'aperçus le préposé qui venait vers moi. Celui-ci me dit gentiment :

— Ton interprétation de la chanson de Dylan était superbe !

Il salua Micaël et retourna à l'intérieur de l'auditorium, sans plus. J'étais très encouragé et heureux d'avoir eu l'opinion de quelqu'un présent à l'audition. Micaël semblait encore plus surpris que moi du commentaire de l'homme, mais était tout aussi enthousiaste. Par la suite, il mentionna combien il est agréable de rencontrer des gens qui prennent le temps de nous souligner nos réussites.

— En effet, lui répondis-je. Généralement, c'est plutôt l'inverse qui se produit car les gens relèvent plus souvent nos erreurs que nos bons coups.

Micaël approuva d'un geste de la tête.

Le reste de la journée s'annonçait agréable. Je pouvais enfin savourer chaque seconde, me laisser envelopper par la chaleur du soleil, voir le beau.

Dernière semaine dans cette institution secondaire, pensai-je en descendant de l'autobus scolaire. Vincent, à ma suite, semblait penser la même chose. Il s'exclama :

— La fin est proche !

J'ignore si tout le monde le vivait comme nous deux, mais il arrive un moment où l'on désire passer à autre chose, ne plus jamais remettre les pieds dans cette grosse boîte qui nous a vu grandir un peu trop longtemps. Il ne me restait que trois examens à compléter et je serais enfin diplômé.

La matinée fut consacrée à l'étude. J'avais un examen de compréhension de texte en français en après-midi, lequel ne nécessitait pas vraiment d'étude selon moi. Par contre, j'avais à faire des efforts supplémentaires pour l'examen de physique prévu pour mercredi. À l'heure du dîner, en me rendant à mon casier, je fus estomaqué de voir Catherine et Nadeau en pleine discussion, sur le palier de l'escalier. En fait, Nadeau semblait complètement anéanti tandis que Catherine paraissait à l'écoute et pleine de compassion. À quelques mètres plus bas, je criai à mon amie que je l'attendrais devant son casier. Elle me fit signe qu'elle ne saurait tarder. Nadeau tourna la tête, l'air affolé, et j'eus la nette impression qu'il ne m'avait pas vu.

Dix minutes plus tard, Catherine, Vincent et moi-même étions tous assis à notre table habituelle pour le repas du midi. Je mangeais un riz au poulet froid, que je n'avais pas pris la peine de faire chauffer car il y avait décidément trop de monde devant les micro-ondes. Vincent ingurgitait ses éternels sandwichs

à la viande froide, garnis de salade. D'aussi loin que je me rappelle, il n'avait jamais apporté autre chose que des sandwiches dans ses lunchs. De son côté, Catherine grignotait un bout de céleri et paraissait maintenant préoccupée par la situation de Nadeau. Ce dernier avait en effet été convoqué au bureau de monsieur Létourneau, après la pause du matin. À sa grande surprise, sa mère était présente. Ayant été accusé de plagiat, le pauvre Nadeau ne comprenait absolument rien. Même sa mère devait admettre que les circonstances ne témoignaient pas en sa faveur mais que nier ne réglerait pas son problème. Deux solutions étaient maintenant sur la table : reprendre entièrement le cours de mathématiques à l'éducation aux adultes, au cours de l'été, ou tout simplement reprendre l'examen d'ici vendredi. Monsieur Létourneau lui avait ensuite demandé de quitter, voulant s'entretenir seul avec sa mère. Or, à sa sortie, Nadeau avait rencontré Catherine et n'avait pu s'empêcher de lui raconter sa mésaventure. Son bourreau était maintenant sa confidente ! Vincent et moi étions complètement renversés par la tournure des événements. Pendant que nous discussions à savoir si le hasard existe ou pas, Catherine semblait quant à elle grugée par la culpabilité. Sans avoir pris part à notre conversation, elle mentionna :

— Nadeau pourrait également perdre son emploi d'été, à cause de l'horaire des cours.

Je finis par l'interrompre tout en essayant de la rassurer :

— Si Létourneau a envisagé deux solutions, il optera assurément pour la moins exigeante. Sinon, il n'en aurait pas parlé. Nadeau n'aura probablement qu'à reprendre

l'examen, dis-je. À mon avis, Létourneau ne cherchait qu'à lui faire peur, en parlant de cours d'été.

Vincent semblait être de mon avis, mais Catherine démontrait un peu de scepticisme. Je poursuivis en disant :

— Si tu n'es pas prête à dire la vérité, tu devras de toute façon vivre avec le résultat. Si c'est simplement l'examen à reprendre, ce n'est pas trop mal. Si par contre, c'est le cours en entier, tu pourras toujours l'aider pendant la période estivale. Tu te sentiras ainsi moins coupable, lançai-je.

Je restai moi-même surpris de mon envolée. Quant à Catherine, mes propos semblaient l'avoir quelque peu ressaisie.

Le vendredi suivant, Létourneau me donna raison en permettant à Nadeau de reprendre son examen final. Le professeur lui aurait dit de se considérer privilégié d'obtenir cette seconde chance. Une fois de plus, le pauvre s'était confié à Catherine. J'eus une folle pensée quand elle me raconta les dernières nouvelles : seraient-ce mes prières qui auraient entraîné Nadeau à se confier à Catherine de même que permis un dénouement sans trop de lourdes conséquences ? Quoiqu'il en soit, j'étais heureux que tout soit terminé. *Nadeau avait suffisamment payé*, pensai-je.

Quand la porte vitrée se referma derrière moi en ce vendredi midi, j'étais comme dans un rêve : mon

secondaire était enfin terminé! J'avais vidé mon casier ainsi que jeté toutes mes notes de cours dans la poubelle la plus proche. Certains étudiants, au centre de la cour, prenaient un vilain plaisir à brûler leurs derniers souvenirs du secondaire. Mon sac ne contenait maintenant que quelques crayons, une calculatrice et des partitions que j'avais finalement retrouvées... C'est un drôle de sentiment que de réaliser qu'une étape de ta vie est terminée. Un mélange de fébrilité, d'inquiétude et une certaine dose de nostalgie venaient tour à tour me submerger. Je passais maintenant à un épisode de ma vie complètement nouveau, inconnu.

Chapitre 2

Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.

Albert Camus

J'essayais tant bien que mal d'insérer ma guitare dans le peu de place qui restait dans le coffre de la voiture. Après avoir lancé quelques jurons, je parvins à réussir l'exploit, sans trop me préoccuper de ce qui pouvait être entassé sous la guitare. La veille, j'avais retrouvé mes deux amis à la plage municipale de Morin-Heights, qui se trouve tout près de chez moi, pour leur dire au revoir. Affalés sur le gazon, nous avons consommé un peu de cannabis tout en tentant de deviner où l'été nous mènerait. Ce qui m'attristait un peu, c'est que nous avons tous choisi des institutions collégiales différentes. L'automne prochain, nous serions tous séparés. Vincent avait choisi de s'installer à Montréal, Catherine étudierait à Saint-Jérôme et moi à Sainte-Thérèse. En nous quittant, nous nous engageâmes à nous retrouver dès mon retour, et surtout à toujours maintenir le contact. J'imagine que nous n'étions pas les premiers à nous promettre de telles choses, et sûrement pas les derniers. Avec un certain recul, j'ai réalisé que la vie ne nous donne pas toujours raison. Bien des amis peuvent ainsi, du jour au lendemain, disparaître de nos vies sans laisser de trace.

Micaël me sortit de mes rêveries. Il s'amenait avec la carte routière ainsi qu'avec une glacière remplie de sandwichs et de breuvages, afin de ne pas trop perdre de temps – ni d'argent – sur la route. La maison avait été louée pour l'été au frère de Raymond. La fin de semaine précédente, il était passé avec sa femme et ses deux jeunes enfants, pour conclure l'entente avec mon oncle. Avant leur arrivée, nous avions tout de même confirmé notre embauche avec nos deux employeurs de Grand-Manan, pour éviter tout malentendu. Ils nous attendaient. La petite famille semblait ravie de pouvoir s'installer dans la maison pour près de deux mois et Micaël et moi n'avions qu'à ranger nos effets personnels dans le débarras, sous l'escalier.

Nous avons une longue route devant nous et estimions le trajet à tout près de mille kilomètres pour parvenir à notre destination. Notre itinéraire se traçait comme suit : nous prenions la 15 direction sud, ensuite on bifurquait sur la 640 Est, pour rejoindre la 40 jusqu'à Québec. Par la suite, nous devions traverser le fleuve pour emprunter la 20 Est, en direction de Rivière-du-Loup. Finalement, nous nous enfoncions dans les terres en direction d'Edmundston, ensuite Frédéricton, pour en ressortir à St-John. En effet, Micaël avait l'intention de rendre visite à Norman avant de se rendre sur l'île de Grand-Manan.

En route, nous écoutions de la musique en tentant de compléter une grille de mots croisés et d'énigmes. Nous nous accordions de plus des pauses aux deux heures, afin de nous dégourdir les jambes et nous rafraîchir. C'était une bonne journée pour voyager ; le soleil était légèrement voilé et la température pas trop élevée.

Je dois avouer que Micaël n'était pas la personne la plus bavarde que je connaisse, celui-ci semblait davantage apprécier le silence, ce qui je présume convenait bien avec son ancienne vie monastique. Je lui demandai tout de même pourquoi il avait choisi le christianisme et non pas le bouddhisme ou une autre religion. Sa réponse me surpris, bien qu'à l'époque, il me manquait un peu de notions en théologie ou en sciences religieuses :

— Je n'ai pas choisi une religion mais un enseignement, soit celui de Jésus. Et je tente de le mettre en pratique dans ma vie de tous les jours. Malheureusement, je dois t'avouer que cette sagesse a été bafouée et transgressée plus d'une fois au cours des nombreux siècles qui nous en séparent. Maintenant, pourquoi pas un autre enseignement, une autre religion? soupira-t-il. C'est peut-être une question de culture ou d'éducation. En fait, je l'ignore. J'aime bien le côté concis de son enseignement et de toute la liberté qui y est rattachée. De plus, il ne s'agit pas d'une sagesse passive. Par exemple, si je te dis de faire à autrui ce que tu voudrais qu'on te fasse, si tu étais à sa place, d'aimer même l'abruti, ou encore aimer comme seul un père ou une mère peut le faire. Cela n'a rien de passif. Heureusement, nous pouvons bénéficier de l'aide de plus « Grand », si nous prenons le temps de nous arrêter et d'écouter. Par contre, il faut y mettre tout notre cœur si nous désirons véritablement y accéder. Je persiste à croire, toutefois, que l'important n'est pas de choisir une religion mais de vraiment mettre en pratique un enseignement. J'ajouterais un enseignement non violent et celui qui nous parle le plus. Et ça, termina-t-il, ça va bien au-delà

de toutes les religions. Il te revient à toi de trouver ce qui te nourrit vraiment et de voir ce que cela peut t'apporter.

Je poursuivis en lui demandant s'il croyait sincèrement que Jésus était ressuscité. Il me regarda et se mit à rire :

—Honnêtement, cela me préoccupe peu, c'est sa sagesse qui m'importe. Pour répondre à ta question, je dois t'avouer en toute sincérité que je l'ignore. Nous devons toutefois admettre que quelque chose s'est passé entre son arrestation dans le jardin de Gethsémani, duquel les apôtres et les disciples se sont enfuis apeurés, et quand plusieurs d'entre eux furent ensuite prêts à souffrir et à mourir pour lui. Leur courage et leur détermination semblent avoir été exaltés; animés par leur foi, sans doute, mais également soulevés par un autre événement, peut-être sa résurrection. Ceci étant dit, Charles, j'ignore toujours s'il est véritablement ressuscité! Malgré le manque de réponses, si j'avais à choisir un seul homme ayant vécu sur cette terre et par la suite pu ressusciter, c'est lui que je choisirais.

Après la discussion je me suis dit qu'il faudrait peut-être que je lise les évangiles un jour, dans un futur lointain. J'avais également apprécié la transparence de Micaël. Il ne faisait pas simplement répéter les propos qu'on avait l'habitude d'entendre ou encore de prétendre en savoir plus qu'il en connaissait réellement.

Micaël semblait apprécier toutes les scènes et les paysages que l'on sillonnait. À travers son regard, j'avais l'impression de me laisser davantage habiter par ce que j'apercevais. Je prenais le temps d'observer, de voir la beauté des choses. Souvent, quand on se retrouve régulièrement au même endroit, on ne remarque plus

ce que l'on considérait beau, au tout début. Micaël ne semblait jamais perdre de vue la beauté des choses. J'avais l'impression qu'il avait la capacité de vivre l'instant, le moment présent.

En observant le fleuve, je réalisais la chance que nous avons d'avoir cette immense rivière qui s'étend jusqu'aux Grands-Lacs, cette gigantesque masse d'eau. Et dire que plusieurs pays en manquaient. Cela m'a rappelé mon cours de géographie, lorsque mon professeur mentionnait que nous étions les privilégiés de la planète avec toute cette quantité d'eau douce. Malheureusement, disait-il, nous en abusons. J'aimais particulièrement les environs de La Pocatière, là où le fleuve s'harmonise tellement bien aux terres agricoles.

Après plus de six heures de route, nous passâmes enfin au Nouveau-Brunswick. Il fallait pratiquement le traverser au complet pour se rendre chez Norman, à St-John. Nous étions attendus en soirée pour le souper. Celui-ci avait mentionné à Micaël qu'il serait heureux de nous accueillir pour plusieurs jours, si nous le souhaitions. J'étais pour ma part heureux que Micaël ait refusé de passer plus d'une nuit car j'étais impatient de me retrouver sur l'île. D'ailleurs, le travail nous attendait.

Nous étions arrivés à la hauteur de Frédéricton. N'eut été de l'invitation de Norman, nous y aurions probablement fait escale pour la nuit. Après plus de dix heures de route, dans un véhicule tout aussi confortable qu'une charrette, la beauté du paysage devient légèrement secondaire. Nous étions dans un état d'inertie totale, semi-éveillés, engourdis...

J'eus un certain regain de vie quand j'aperçus l'océan, du moins la Baie de Fundy, en arrivant à St-John. Micaël me suggéra d'arrêter quelques minutes, afin que je puisse savourer mes premiers moments devant cette immensité. La puissance de cette masse d'eau, l'odeur, j'adorais! *Jamais je n'avais été aussi proche de l'infini*, pensai-je. Au bout d'un certain moment, Micaël me fit remarquer qu'il était préférable de poursuivre notre route car il était près de 21 h 00.

— Tu auras la chance de l'observer tout l'été, dit-il, en m'assénant une légère claque dans le dos.

Il fallait emprunter la sortie du Digby Ferry, tel que nous l'avait précisément indiqué Norman. À la troisième intersection, nous devions tourner à gauche et compter six maisons. Micaël arrêta la voiture devant le 42 Duke Street, une ravissante maison blanche. Je n'en étais qu'à mes premiers étirements quand la porte de la maison s'ouvrit. Un homme pas très grand, à la tête grise, salua d'un cri Micaël. Une fois l'accolade terminée, il me sourit, s'approcha et se présenta en me tendant une épaisse et lourde main. Il semblait tellement heureux de revoir mon oncle.

Une fois à l'intérieur de la maison, il nous présenta sa femme, Maggy, qui semblait beaucoup plus jeune que lui, et nous conduisit vers la chambre d'amis. En plus du lit double et du petit bureau, il avait disposé un petit lit pliant qui semblait m'être destiné. La maison était chaleureuse avec de hauts plafonds, et l'aménagement intérieur démontrait un goût certain. Le couple nous suggéra de prendre une douche pendant la préparation du repas. Je fus le premier à y aller, ce qui me permit de reprendre un peu mes esprits.

Maggy m'offrit une bière pendant que Micaël se préparait. Norman, quant à lui, ne cessa de louer mon oncle qui, semble-t-il, l'avait beaucoup aidé, il y a quelques années déjà. Je pouvais percevoir un très grand respect de sa part envers Micaël. Personnellement, je n'avais aucune idée de la vie de Norman, mon oncle n'en ayant point discuté. Pour sa part, Maggy était une femme beaucoup plus réservée et particulièrement aimable. Norman me raconta qu'il était originaire des États-Unis et qu'il avait fait la guerre du Viêt-Nam, à l'âge de dix-huit ans. J'avais de la difficulté à m'imaginer partir pour la guerre... et devoir échanger ma guitare pour une arme. Il relata que quelques mois plus tard, il avait été blessé au genou gauche dans une embuscade et dû ensuite être rapatrié. Après quelques chirurgies et beaucoup de physiothérapie, il put à nouveau marcher sur sa jambe gauche sans trop de difficulté. Micaël apparut alors dans l'ouverture qui mène à la salle à manger en souriant, et poursuivit le récit.

— À son retour du Viêt-Nam, Norman s'était présenté dans un bar pour prendre un verre et le propriétaire de l'endroit avait refusé de le servir, celui-ci étant mineur (il n'avait pas encore vingt-et-un an). Norman serait alors sorti de ses gonds en criant : *J'étais prêt à donner ma vie pour notre patrie et tu me refuses à boire!*

À l'aide de sa béquille, il saccagea tout ce qui se présentait devant lui. Après quelques démêlés avec la justice, il décida de déménager à Montréal.

— Finalement, conclut Micaël, cette mésaventure nous a permis de nous rencontrer. Mon oncle se rapprocha de Norman, qui semblait légèrement inconfortable, et lui répéta qu'il était bon de le revoir.

Micaël et moi fûmes traités comme des rois ; le repas étant succulent et abondant. Maggy et Norman avaient mis beaucoup d'énergie et d'efforts à nous recevoir et j'étais dépassé par autant de gentillesse et de générosité. Pendant le repas, Micaël interrogea Norman sur sa relation avec sa fille. Sans poser de question, j'appris que Norman avait déjà été marié et qu'il avait eu une fille avec sa première femme. Je crus comprendre que la séparation avait été très virulente, sa fille ayant refusé de le voir pendant plusieurs années. À la fin du repas, je comprenais mieux la situation. Norman avait déjà eu un gros problème d'alcool, ce qui avait beaucoup nui à son premier mariage ainsi qu'à sa relation avec sa fille.

Après plus de dix ans de silence, sa fille était finalement réapparue, non sans éprouver une certaine hésitation. Maggy avait beaucoup aidé à renouer les liens. Norman ne buvait plus et désirait reprendre le temps perdu. La jeune femme demeurait toutefois très prudente. De son côté, je crois que Micaël l'avait aidé à se pardonner lui-même et c'est pourquoi Norman semblait autant l'apprécier.

Le sommeil me gagna rapidement ; je dis bonne nuit à nos hôtes et les remerciai du fond du cœur. Épuisé, je m'effondrai sur le lit et crois m'être endormi avant même que ma tête ne touche l'oreiller. Le lendemain, je fus réveillé relativement tôt par l'odeur du café. Je n'avais pas entendu Micaël se coucher, ni même se lever. Pourtant, de par le froissement des draps, il avait bel et bien dormi dans la chambre. Après être passé sous la douche, je me rendis à la cuisine où tout le monde discutait autour d'un café. Maggy me demanda si je désirais une omelette au jambon et fromage. J'acquiesçai.

Norman avait l'intention de nous faire visiter St-John avant que nous quittions pour Grand-Manan. J'avais beaucoup de respect pour ces deux individus, qui respiraient l'humanité et la bonté. Puis, Maggy nous quitta car elle devait se rendre à son travail. Elle nous donna l'accolade à tous les deux, en nous remerciant d'être passés. *C'est dommage, me dis-je, j'aurais bien voulu la connaître davantage.*

Norman nous invita à prendre place dans sa vieille camionnette et nous fit brièvement visiter St-John. J'ignorais qu'il y avait autant de baies, la ville étant entourée d'eau. Il nous amena visiter le marché intérieur et le centre-ville, et j'ai ainsi pu découvrir une ville charmante, très chaleureuse. Après deux heures de va-et-vient, nous retournâmes chez notre ami et rassemblâmes nos effets personnels. Nous avions l'intention de prendre le traversier de 13 h 30 et il fallait nous rendre à Blacks Harbour, à près d'une heure de St-John. Après de longs remerciements, Micaël s'installa finalement derrière le volant. Les vacances avaient bien commencé.

Au bout de la route 776, Micaël ralentit à la vue de la lignée de véhicules qui attendaient le ferry. Nous avions trente minutes d'avance mais nous étions loin d'être les premiers arrivés. Quelques instants plus tard, le traversier s'arrimait pour laisser sortir le flot de véhicules provenant de l'île. Je tentai du mieux possible d'en évaluer le nombre afin de savoir s'il y aurait suffisamment de place pour nous. Quelques minutes plus tard, un homme sympathique et bedonnant, à la tête blanche, nous fit signe d'avancer. Nous pénétrâmes

dans la « bouche » du bateau et un préposé nous indiqua de diriger notre voiture sur la passerelle de gauche. Heureusement que Micaël avait acquis, au cours des derniers mois, une certaine expérience au volant car la passerelle était très étroite ! Nous dûmes ensuite quitter le véhicule. Deux étages plus haut, nous nous sommes retrouvés sur le pont à regarder l'océan. Ce fut un moment magique dans ma vie. Le soleil resplendissait, l'océan était calme. Des marsouins suivaient le bateau et au loin, je crus voir une baleine. La traversée durait une heure trente minutes. Je respirais l'air marin, habité par une sérénité qu'il m'était difficile de décrire. Je pensais à la veille, à la façon dont nous avons été reçus. Je me tournai vers Micaël et lui demandai s'il croyait que la fille de de Norman lui pardonnerait. Évidemment, Micaël me répondit qu'il l'ignorait. Toutefois, comme il y avait eu un certain rapprochement depuis peu, il était possible de croire que l'avenir s'annonçait meilleur pour eux.

— D'ailleurs, poursuivit-il, le pardon permet de libérer l'instigateur des gestes ou des paroles offensantes et injustes ayant été dites auparavant, au même titre que la victime. Quand tu pardonnes, ça te permet de laisser derrière toi les malheurs, les douleurs du passé et de te concentrer sur l'avenir et ses nombreuses opportunités. Il ne faut jamais négliger que nous avons tous été fautifs, à un certain moment de notre vie. Une fois de plus, la prière peut nous aider à accepter nos erreurs mais également celles d'autrui. Il faut être conscient que certaines blessures demandent beaucoup de temps et d'efforts pour cicatriser. Pour plusieurs, c'est le travail de toute une vie. Mais crois-moi, termina-t-il, il ne faut jamais cesser de vouloir tendre vers cet objectif.

Et durant une fraction de seconde, je pensai à mon père que je n'avais jamais connu.

Quand le traversier approcha de l'île, nous pûmes contempler la dénivellation de celle-ci, les falaises, les plages rocailleuses. Un gros phare blanc se tenait à l'entrée de l'île, offrant une image pittoresque. Grand-Manan s'étendait sur un peu plus de vingt kilomètres et sa largeur atteignait cinq kilomètres. L'île comptait environ trois mille résidents permanents.

En sortant du traversier, nous devions prendre à gauche à la première intersection et nous rendre à Seal Cove, un petit village au sud de l'île. À première vue, l'île avait tout d'un petit paradis isolé, où la pêche semblait être l'activité principale. Quelques minutes plus tard, Micaël aperçut la boulangerie, juste devant le petit hôpital. L'endroit paraissait très sympathique.

— Demain, c'est ici que je me présenterai pour rencontrer mon futur employeur, dis-je en souriant.

Ce qui me parut toutefois le plus remarquable, c'est que la grande majorité des gens que nous croisions nous saluaient de la main. L'ayant également remarqué, Micaël mentionna :

— Reste à savoir s'ils nous confondent avec quelqu'un d'autre ou s'ils sont heureux de notre visite.

Un peu plus loin, un panneau indiquait la direction pour se rendre au parc provincial qui comportait un sanctuaire d'oiseaux. En arrivant à Seal Cove, nous pûmes constater que nous surplombions le village. La vue y était splendide avec le ciel, les habitations et la vaste étendue d'eau. Quelques artistes étaient déjà

bien installés et semblaient peindre les vieux bâtiments qui donnaient sur l’océan. Nous devions traverser le village pour nous rendre à notre gîte d’été et mon oncle semblait aussi curieux et impatient que moi. Quelques minutes plus tard, nous arrivions aux Harrington Cove Cottages. Le site était superbe. Il y avait une grosse maison centenaire en bardeaux de cèdres située sur un terrain joliment aménagé avec des murets de pierre, le tout face à la mer. Nous comptions cinq petites maisonnettes bien réparties et isolées sur ce vaste site. À droite de la maison principale, nous pouvions apercevoir le garage double et Micaël pointa du doigt l’escalier qui menait au deuxième.

— Voilà où nous passerons l’été! s’exclama-t-il.

En sortant du véhicule, un gros labrador noir s’approcha de nous en aboyant, sans toutefois démontrer une parcelle d’agressivité. Quelques secondes plus tard, une dame d’une soixantaine d’années ainsi qu’un homme légèrement plus âgé sortirent de la maison et vinrent nous saluer. Après quelques échanges de politesse, l’homme du nom de Jérôme nous conduisit à notre petit appartement au-dessus du garage. Conçu à aire ouverte, le logement comportait une cuisine munie d’appareils électroménagers et d’un évier miniature. Un petit comptoir nous servait de table et dans le fond de la pièce, il y avait un divan ainsi que deux lits. La seule pièce fermée était la salle de bain munie d’une toilette à compost ainsi que d’une petite douche. Bien que l’appartement fut de dimensions réduites, il était bien aménagé et très chaleureux.

* * *

Il y avait près d'une semaine que nous étions arrivés. Micaël participait au nettoyage des cottages entre les locations, avec Jérôme et Lucille, et entretenait de son mieux le grand terrain. À 15 h 00 de l'après-midi, il se rendait à la maison principale et aidait à servir le thé. Je crois que c'était la besogne qu'il préférait car il avait la chance de discuter avec les gens de l'île et les touristes. Pour ma part, je me rendais à la boulangerie et mon travail consistait à servir les gens au comptoir. J'étais également responsable de préparer le café, faire les muffins et laver la vaisselle. Mes premières journées de travail furent éprouvantes. Je devais en effet parler anglais et la caisse enregistreuse m'occasionnait certaines difficultés. Malgré tout, cet emploi me convenait et le stress des premiers jours ne tarda pas à s'estomper. Mon patron, un homme passionné par son travail, était on ne peut plus érudit, tandis que sa femme, qui m'avait formé à la tâche, était de nature patiente et très aimable. J'avais la chance de ne travailler que les matins, ce qui me permettait de visiter l'île en après-midi. J'avais pris l'habitude d'explorer les nombreux sentiers pédestres en compagnie du labrador noir. Il pouvait m'arriver de simplement m'asseoir et de scruter l'océan pendant de longs moments. J'aurais bien aimé que Catherine et Vincent soient alors présents afin que nous puissions ensemble partager ces instants précieux.

Un matin, un client qui avait toujours l'habitude de passer pour un café, se présenta avec sa fille et nous fîmes alors connaissance. Il me mentionna qu'elle avait résidé en France l'été précédent, grâce à un programme d'échanges étudiants. Elle avait ainsi pu y apprendre le français mais, disait-il, n'avait pas encore eu la chance de le pratiquer suffisamment à Grand-Manan. Il avait

alors pensé à moi. Je regardai alors sa fille, qui semblait un peu timide et l'invitai à venir me rencontrer après le travail, si elle désirait dialoguer en français. Avant même qu'elle ne réponde, son père lança :

— Elle viendra !

En passant le seuil de la porte de la boulangerie, elle se retourna en souriant et me dit, avec un accent merveilleux :

— Je passerai à midi trente.

Son sourire l'avait complètement illuminée et elle était tout simplement radieuse. J'étais renversé : j'aurais la chance de pouvoir discuter en français, avec en prime une jolie fille ! Tandis que je remerciais le ciel pour cette magnifique opportunité, j'aperçus ma patronne qui, ayant été témoin de la scène, semblait sourire en silence à la vue de mon air décontenancé.

Lorsque midi sonna, j'avais heureusement repris mes sens. Je tentais de trouver quelques sujets de conversation, afin d'éviter d'avoir l'air complètement idiot quand elle se présenterait. En fait, j'ignorais tout d'elle, même comment elle s'appelait. Je me penchai alors dans la cage d'escalier qui menait au sous-sol et demandai à ma patronne si elle connaissait son nom.

— Mary, me répondit-elle, son nom est Mary répétait-elle, en me regardant du bas de l'escalier.

À midi trente exactement, je vis une camionnette se stationner devant la boulangerie. Je ne pouvais nier qu'elle était ponctuelle. J'observai Mary sortir du véhicule, vêtue d'un chandail rouge et d'une vieille paire

de jean, ce qui lui allait à merveille. Elle était mince mais athlétique et avait les cheveux blond châtain mi-longs ainsi que des yeux couleur bleu pâle mais remarquablement brillants! Elle traversa la porte et me sourit en m'apercevant au comptoir. Je retirai mon tablier, attrapai deux chocolaines ainsi que deux thés glacés et enfouis le tout dans un sac. Je saluai mes patrons au passage et passai la porte derrière elle. Ma patronne me cria avec un accent :

— Bonne leçon de français! et elle sourit à nouveau.

Dans sa camionnette, je découvris un vieux *beagle* obèse, qui semblait s'essouffler simplement à branler la queue. Mary me suggéra de se rendre à Deep Cove, une jolie plage sablonneuse au sud de l'île. J'acceptai tout en déposant mon vieux vélo dans la boîte arrière du camion. Tandis qu'elle roulait en direction de la plage, je lui offris une chocolaine et un thé glacé, qu'elle accepta avec plaisir. De son côté, le chien dévorait littéralement des yeux le pain au chocolat que j'entamais. Il salivait abondamment et dégoulinait sur mes pantalons. Je tentai de le repousser délicatement, mais celui-ci paraissait têtu et avait plutôt tendance à vouloir résister. Je lui remis finalement ma dernière bouchée, afin qu'il cesse de m'humecter de la sorte. Le chien se redressa rapidement, se tourna vers Mary et poursuivit son petit manège. Cette dernière remarqua alors que je m'épongeais et s'esclaffa d'un rire franc, ce qui permit d'alléger l'atmosphère. Mary commença alors à discuter en français, en parlant de la vie sur l'île. Elle se débrouillait très bien.

Deep Cove était situé au sud de notre résidence estivale. En passant devant Harrington Cove Cottages,

je saluai de la main mon oncle qui travaillait sur le terrain et l'informai du même coup de ne pas m'attendre pour le dîner. Micaël s'approcha et parut surpris de me voir en compagnie de Mary, mais rassuré tout de même de me voir socialiser avec une personne de mon âge.

J'appréciais Mary. Elle me paraissait transparente et ne semblait pas jouer la comédie, comme certains jeunes gens de notre âge. Elle ne tentait pas de se donner un genre, elle était vraie. Ce qui me fit penser à une discussion que j'avais eue avec Micaël sur l'authenticité de l'individu.

Mon oncle m'avait longuement entretenu sur l'importance d'être authentique dans la vie, de ne pas se perdre dans les faux-semblants ou d'accorder trop d'importance au « paraître ».

— Être authentique, avait-il dit, c'est accepter qui on est et vivre en conséquence, admettre nos erreurs, notre ignorance et surtout, être honnête envers soi-même et autrui.

Lors de cette discussion, j'avais eu un peu de difficulté à saisir où il voulait en venir. Mais aujourd'hui, face à Mary, je voyais pertinemment à quoi il faisait allusion, quelques semaines plus tôt. Mary représentait bien l'image que Micaël me dépeignait d'une personne véritable.

— Or, il ne faudrait pas confondre authenticité et assurance implacable, avait-il ajouté. Il faut simplement choisir d'être soi, non pas pour les autres mais pour soi-même. Être vrai et dire la vérité, c'est ça être authentique, avait-il conclu.

Pendant près de deux heures, Mary et moi avons discuté de choses et d'autres en admirant l'océan. C'est surprenant de constater comment il peut être facile d'échanger avec une pure inconnue, comme s'il n'y avait aucune barrière. J'avais l'impression de la connaître depuis une éternité. Les quelques moments de silence qui survenaient ne nous causaient d'ailleurs aucun inconfort.

Mon retour à la maison fut agrémenté par les propos de Mary, qui me promet de revenir me voir bientôt. Jérôme, qui m'observait récupérer ma bicyclette dans la boîte du camion, se mit à me taquiner sur ma fréquentation plutôt rapide avec une fille de l'île. Je montai à l'appartement en riant et allai me changer, afin d'aider Micaël à servir le thé. L'après-midi s'annonçant particulièrement occupé, Micaël sembla grandement apprécier mon aide. Trente minutes plus tard, le groupe d'ornithologues quitta les lieux, ce qui nous permis de relaxer un peu. Il ne restait que quatre couples qui semblaient jouir de chaque seconde d'ensoleillement et du fracas des vagues sur les rochers. Un homme d'une soixantaine d'années se mit à questionner Micaël sur son passé, ses origines. L'homme fut surpris, tout comme la majorité des gens encore présents, lorsque Micaël l'informa qu'il avait été moine pendant vingt ans. Il est vrai qu'ici sur l'île, à servir le thé, mon oncle ne ressemblait plus tellement à un moine avec les cheveux au vent et le teint basané. L'homme, avec un humour particulièrement narquois, lança alors à Micaël :

— Ça t'a pris vingt ans avant de comprendre que ton Dieu ne pouvait rien faire pour toi, et qu'une fois mort ton corps servira uniquement d'engrais pour les plantes ?

Micaël regarda autour de lui : le vieil homme riait, tandis que les autres semblaient attendre sa réaction. Avec un calme réfléchi, Micaël lui répondit que les vingt ans passés au monastère lui avaient permis, contrairement à ce que l'homme croyait, de sentir la présence de plus « Grand ».

— D'ailleurs, je vis maintenant avec la certitude que la mort n'est pas une fin, tel que vous l'entendez, dit-il. Mais je ne suis pas venu sur l'île pour imposer mes croyances ou mes certitudes à quiconque. Par contre, la question que nous pouvons maintenant nous poser serait : est-ce possible que tout le monde ait raison ?

L'homme dévisageait mon oncle et ne semblait pas avoir tout à fait saisi les propos de ce dernier. Et je dois avouer, que moi non plus. Devinant nos interrogations, mon oncle poursuivit :

— Pourquoi n'aurions-nous pas le choix, le libre arbitre, même devant la mort ? Si vous pensez devenir engrais, pourquoi n'auriez-vous pas l'opportunité de devenir engrais ? Et si je crois que la mort n'est qu'une étape, pourquoi ne serait-elle pas une simple étape ? Mais à mon grand regret, je n'ai jamais su trouver de réponse à cette question.

Tout le monde garda le silence, tentant de réfléchir aux propos tenus par mon oncle. Le sexagénaire parut le plus troublé de tous. Pour ma part, j'avais hâte de me retrouver seul avec mon oncle, afin d'exiger plus d'explications sur ses certitudes.

Quand la terrasse se fut vidée, je m'approchai de Micaël et lui demandai comment il pouvait être si certain que la mort ne représentait pas la fin.

— Charles, c'est la fin du corps mais non pas de ta conscience, de ton esprit.

— Oui... mais comment en être sûr? répliquai-je.

Il sourit et s'assied sur une chaise, en me faisant signe de faire de même.

— Si tu observes bien, que tu contemples la nature dans toute sa globalité, que tu médites ou pries régulièrement, c'est alors que tu réalises que tu goûtes à la grandeur de la vie, à sa continuité.

Devant mon regard perplexe, il me parla ensuite de ses premières années au monastère. Il me questionna sur mes connaissances à propos de récits de voyages au seuil de la mort. Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait. Il mentionna que certains individus, qui ont vécu de graves accidents ou des opérations qui ont mal tourné, peuvent se voir « sortir » de leur corps et constater que le corps biologique n'est qu'une simple enveloppe. Certaines personnes dans le coma peuvent également avoir vécu une expérience similaire, avant de réintégrer leur corps. Ces expériences, quelques fois rapportées, sont généralement très controversées.

— Tu comprends donc que plusieurs scientifiques rejettent cette thèse, ainsi qu'une bonne partie de la population. Or, j'ai eu la chance de rencontrer des visiteurs au monastère qui ont vécu des épisodes de cette nature. Tous avaient la certitude que l'expérience était bien réelle. De plus, il est également possible, quoique très exceptionnel, de vivre ce même genre d'expérience sans avoir été confronté à une mort temporaire. Je dois t'avouer que j'ai vécu à deux reprises cette expérience mystique, que certains nomment « extase », lors de

périodes de méditation et de prière intenses. À ce moment, j'en ai eu la certitude. Peu importe ce que la panoplie de scientifiques peuvent rétorquer, je sais pertinemment ce que j'ai vécu. Par contre, après ces deux épisodes, je ne cherchais qu'à revivre des expériences similaires. Quand je regarde tout cela aujourd'hui et particulièrement ce que je recherchais à cet âge, je dois admettre que je m'égarais. L'abbé de l'époque m'avait d'ailleurs encouragé à revenir à l'essentiel. En effet, je négligeais Dieu et ce que j'avais sous les yeux; la vie, la nature et l'être humain, pour tenter de revivre des expériences disons « surnaturelles ». Quoiqu'il en soit, j'ai eu l'opportunité de la voir cette continuité: je l'ai même sentie et goûtée. Maintenant, je m'efforce de m'améliorer en tant qu'individu, de m'épurer pour être en mesure de la vivre pleinement et l'apprécier.

J'écoutais attentivement les paroles de mon oncle. Il semblait tellement convaincu. Je ne savais plus trop quoi penser. Mais ses propos rejoignaient toujours ce qu'il attribuait à l'évolution de l'homme et de la femme, de soi-même. J'imagine qu'une fois persuadé qu'il existe une vie après la mort physique, ça motive à effectuer un certain travail sur sa personne, « s'approcher de Dieu », comme dirait Micaël. Malgré mes doutes, une partie de moi était tout de même rassurée: *Je reverrai peut-être ma mère un jour*, me dis-je. Cette pensée me ramena au dernier sourire que celle-ci m'avait offert, si péniblement, il y a sept mois. Elle avait alors évoqué un passage d'un livre du Dalai Lama: *On a toute sa vie pour accepter sa mort*. Elle avait poursuivi en disant qu'elle aurait dû s'y attarder plus tôt, ne pas attendre d'y être confrontée.

Elle aurait grandement apprécié l'île, sa tranquillité, la paix qui y règne, me dis-je intérieurement.

Bien plus tard, je réalisai que c'est devant la mort, la maladie, le drame que l'on reconnaît ce qui compte réellement; le reste devient tellement futile. Mais on oublie vite. Les soucis de la vie, bien que souvent anodins, nous rattrapent rapidement. Pourtant, suite au décès de ma mère, je m'étais promis de cesser de m'en faire pour des bagatelles.

Après avoir terminé de ranger les tables et les chaises, Micaël me sortit de mes pensées en me suggérant d'aller nous balader à South Head, à l'extrémité sud de Grand-Manan. Lucille et Jérôme nous avaient déjà mentionné qu'on y trouverait de belles et hautes falaises.

Après avoir stationné l'automobile près du phare de South Head, nous empruntâmes le petit sentier qui menait vers l'extrémité sud en longeant les falaises. La vue était saisissante. L'océan paraissait beaucoup plus agressif sur cette partie de l'île, face aux falaises abruptes et très élevées. J'en avais le vertige. Micaël me conseilla d'être prudent. Il me rapporta qu'un touriste avait perdu la vie l'été dernier, lorsque le sol avait cédé sous ses pieds et entraîné le pauvre dans une chute de plusieurs mètres. À la pointe de l'île, Micaël me suggéra de méditer quelques minutes devant l'océan, en pointant du doigt une table de pique-nique qui semblait nous attendre. J'acceptai de faire l'exercice, pour un moment. Après un court instant, je sentais déjà le bercement de l'océan m'envelopper et j'avais l'impression que l'air salin me permettait de respirer plus librement, plus

profondément. Je percevais davantage les sons, comme si mes sens étaient plus affinés.

Près de vingt minutes plus tard, j'ouvris les yeux : j'étais en paix, j'avais réussi à laisser derrière moi les réflexions sur la mort. Je regardai du coin de l'œil Micaël, qui méditait toujours. Il était complètement immobile et semblait à des kilomètres... à l'intérieur de lui-même. Je l'observai pendant près de dix minutes, sans faire de bruit. J'aurais pu jurer qu'une lumière émanait de son être. Par moments, je pouvais apercevoir une bande lumineuse qui l'enveloppait. J'ignorais si c'était une illusion d'optique, mais tout semblait si réel. Quand Micaël ouvrit de nouveau les yeux, on aurait dit qu'il reprenait soudainement vie. Il me regarda en souriant, et me demanda comment s'était déroulée ma méditation.

— Très bien, répondis-je, très bien, étant encore intrigué par ce que j'avais vu ou cru voir.

Nous quittâmes ce petit coin paradisiaque et poursuivîmes notre route sur l'étroit sentier, qui menait on ne savait trop où. Nous longions toujours la côte. Grand-Manan nous dévoilait sa beauté à chacun de nos pas. De cette partie de l'île, nous pouvions bien voir l'État du Maine, de l'autre côté de l'immense masse d'eau. Un panneau rudimentaire nous informait qu'un acte héroïque s'était déroulé à cet endroit lors d'un naufrage, plusieurs années auparavant. Un homme avait sauvé une victime en la hissant du bas au haut de la falaise. Je regardais les vagues frapper violemment les rochers ainsi que la pente escarpée, estimant que l'homme avait fait preuve de beaucoup de courage, en plus d'une force physique exceptionnelle. Micaël

regardait en bas, semblant imaginer la scène. À la vue de son regard, je déduis qu'il devait conclure à la même chose que moi.

Un peu plus loin, nous nous sommes arrêtés un moment au bord d'une petite clairière, juste avant d'arriver à un petit lac. Le site était superbe, avec de longues herbes qui dansaient au vent. Micaël me confia alors qu'il aurait bien aimé bâtir une petite maison sur ce site, où il aurait vécu en toute tranquillité le reste de ses jours.

Le temps filait et j'avais une faim de loup. Je n'avais pas vraiment dîné et ma chocolatine était très loin. J'invitai alors Micaël à rebrousser chemin pour que nous puissions aller manger. D'un air moqueur, il me lança en ricanant :

—J'oubliais, tu avais plus important à faire que de manger, ce midi !

Je fis alors demi-tour, en le bousculant gentiment.

De façon générale, les gens de l'île étaient très chaleureux et très aimables, même s'il m'arrivait quelques fois d'avoir de la difficulté à m'exprimer ou à les comprendre. Les îliens vivaient à une autre vitesse ; tout semblait être plus paisible. Ma patronne m'avait fait comprendre, d'une façon plus ou moins imagée, qu'en tant qu'île de pêcheurs, les résidents étaient davantage encadrés par les marées que par les minutes.

Les touristes qui se présentaient sur l'île semblaient très près de la nature et venaient souvent se ravitailler

en pain avant de quitter Grand-Manan. Il est vrai que mon patron était un passionné du pain, et cette passion se reflétait évidemment dans la qualité de ses produits. Des visiteurs me demandaient régulièrement si je venais de France! Ils semblaient généralement déçus quand je leur affirmais que j'étais originaire des Laurentides, au nord de Montréal. J'imagine que pour certains, l'idée de voir un français de France dans une boulangerie du Nouveau-Brunswick aurait été plus exotique...

Le lendemain matin, en pédalant en direction de la boulangerie, j'espérais que Mary me rende visite. *Peut-être viendra-t-elle tôt ce matin avec son père,* pensai-je, *à moins qu'elle vienne me retrouver après mon quart de travail.* Je n'avais passé que deux heures avec elle mais elle était si fascinante que j'espérais pouvoir la connaître davantage.

En arrivant à la boulangerie, j'appuyai ma bicyclette sur le côté du bâtiment, sans m'attarder à la verrouiller : on m'avait mentionné que les risques de vol étaient, à toute fin pratique, inexistant. Je passai la porte, saluai mon patron et allai revêtir mon tablier. Je devais préparer les muffins et m'assurer qu'il ne manque jamais de café. Quand la porte s'ouvrit quelques minutes plus tard et que je vis le père de Mary entrer, mon cœur se mit à battre follement ; je souhaitais la voir apparaître derrière lui. Je fus toutefois amèrement déçu car il était seul. Il commanda un café noir, comme d'habitude, mais mentionna tout de même que Mary avait bien apprécié la veille, d'avoir eu la possibilité de discuter en français. Il quitta la boulangerie, sans en dire plus, quand un autre client apparut. Ils échangèrent quelques brèves paroles

sur le seuil de la porte. Je reconnus quant à moi l'autre client, un régulier du matin, plutôt antipathique, qui ne semblait pas du tout m'apprécier et paraissait toujours ennuyé quand je cafouillais en anglais.

Je restais toujours poli devant «l'antipathique», même face à ses nombreuses remarques désobligeantes. Il commandait quotidiennement une baguette et un café, et refusait toujours la baguette que j'avais choisie. Soit la croûte était trop cuite, soit pas suffisamment. C'était le même manège à tous les jours, et ce, depuis que j'avais commencé à travailler. Jamais il ne répondait quand je le saluais : il m'ignorait totalement.

Il est particulier de constater que deux individus, sans même se connaître, peuvent finir par se détester sans raison apparente ou valable. Je dois avouer qu'au début, je n'avais rien contre cet homme mais il avait fini par alimenter une antipathie qui occupait mes pensées maintenant. Il y a près de deux ans, j'avais vécu une expérience similaire lorsque j'avais rencontré un cousin de Vincent. Sans même avoir échangé un seul mot, je l'avais trouvé antipathique, tout en étant convaincu qu'il ressentait la même chose envers moi. C'est étrange tout de même de vivre ce type d'animosité, et difficilement compréhensible. Catherine, qui avait un certain intérêt pour l'ésotérisme, tentait d'interpréter le phénomène par la loi karmique. Elle stipulait entre autres que cette manifestation de haine gratuite envers un étranger s'expliquait probablement par nos vies antérieures. *Des conflits non résolus d'une vie passée*, disait-elle. Reste que les rares fois où nous avons traité du sujet épineux de la réincarnation, les conversations finissaient généralement

dans un cul-de-sac et par de grands éclats de rire, la marijuana y étant assurément pour quelque chose...

Quoiqu'il en soit, j'ignorais toujours les raisons ayant pu amener ce client à se comporter ainsi, si bien sûr il y en avait. J'étais toutefois résolu à tenter de régler le problème, et peut-être ainsi éviter d'être confronté à ce même genre d'individu, dans une vie future. Dans la situation actuelle, on pouvait croire qu'il s'agissait soit d'un mépris personnel, soit d'un phénomène culturel. Je ne savais trop comment m'y prendre mais je décidai de rester souriant et toujours poli envers lui. Peut-être finirais-je par l'amadouer ou avoir une idée de génie afin de lui soutirer un sourire ? Peu importe mes motivations, mon oncle aurait sûrement approuvé ma résolution.

Vers 11 h 30, occupé à laver la vaisselle, j'entendis la clochette de la porte résonner. Je sortais de la cuisine pour me rendre au comptoir lorsque j'aperçus Mary portant des vêtements de course, à bout de souffle, le sourire aux lèvres. Dieu qu'elle était ravissante ! Celle-ci m'informa qu'elle devait travailler quelques heures à la petite boutique de souvenirs cet après-midi, mais qu'elle passerait me chercher vers 15 h 00 - 15 h 30 à la maison, si je le voulais bien. En vue de pratiquer son français, elle envisageait ramasser du verre poli à Stanley Beach, qui était d'ailleurs à deux pas de la boulangerie. J'acquiesçai sans aucune hésitation, en lui offrant un verre d'eau froide. Après quelques minutes de bavardage, elle regarda sa montre et me lança en souriant :

— Ok. On se revoit plus tard ! et elle sortit prestement.

En l'observant s'éloigner au pas de course, je dus admettre qu'il me serait difficile de la suivre à cette

vitesse! Je retournai donc à l'évier, tout souriant, m'interrogeant sur la signification de «ramasser du verre poli»...

Mon retour à la maison fut agréable : je pédalais en respirant l'air marin et pensais à Mary qui passerait dans peu de temps. À la croisée du chemin qui menait au parc provincial, je décidai de tourner à gauche afin d'explorer cette partie de l'île, ayant du temps devant moi. À ma grande surprise, le camping du parc était très peu fréquenté, bien que le site et les bâtiments soient pourtant superbes. J'imaginai les gens qui, à une autre époque, vivaient dans cette immense demeure. Des lapins flânaient ici et là en toute liberté et ne semblaient nullement intimidés par ma présence. Plus bas, la plage sablonneuse s'étendait sur près d'un kilomètre. Seulement quelques enfants avaient le courage de se baigner dans l'eau glaciale. Une route de terre séparait d'un côté la plage, et de l'autre deux lacs qui abritaient des canards, des oies et plusieurs oiseaux marins de toutes sortes. Étrangement, les jeunes de l'île semblaient préférer l'eau du lac à celle de l'océan, ce qui m'amena à réfléchir sur les jeunes de l'endroit et leur vie ici. J'imagine qu'à l'adolescence, plusieurs d'entre eux désiraient sortir de l'île pour voir la ville, du pays... *Quoique pour certains, la paix, la pêche et l'océan leur suffisaient peut-être amplement*, me dis-je. Au bout d'un moment, je rebroussai chemin en direction de notre petit gîte. Après avoir dévoré un sandwich, je décidai de pratiquer ma guitare. Depuis mon arrivée à Grand-Manan, j'avais en effet négligé la musique. Je descendis au garage et m'installai sur un banc dans l'ouverture des portes, face au soleil et à l'abri du vent. Au loin, j'apercevais Micaël qui préparait les tables pour l'heure du thé et

à ma gauche, l'océan qui m'accompagnait. C'était un petit paradis très inspirant et j'improvisai un moment avant d'entamer *Try* de Blue Rodeo. Ma guitare sonnait bien, mais je jugeai nécessaire de délier quelque peu ma voix. Pendant près de deux heures, je pratiquai donc mes envolées de guitare, tout en fredonnant. En fait, c'était comme une méditation.

Je m'interrompis au moment où Mary s'engagea avec sa camionnette dans l'entrée qui menait au garage double. En m'apercevant, elle sourit, laissa sortir son chien obèse et vint à ma rencontre. Son sourire avait une force d'attraction extraordinaire, comme si tout s'illuminait soudainement. Je lui dis de m'attendre deux minutes, le temps de ranger ma guitare et de récupérer un chandail à manches longues. J'étais toujours surpris de constater comment les gens de l'île ne semblaient pas importunés par ce vent frisquet, omniprésent. Mary m'encouragea à apporter ma guitare sur la plage, ce que j'acceptai sans hésiter. Après avoir déposé mon instrument dans la boîte du camion, je soulevai le *beagle* qui semblait incapable de monter seul sur la banquette. En roulant en direction nord, j'interrogeai Mary sur la signification de «récupérer du verre poli». Mary me regarda et parut surprise par ma question. Je craignais maintenant de passer pour un ignorant. Elle m'informa que l'on peut ramasser du verre cassé sur certaines plages qui, après un certain temps, a été poli par le mouvement des vagues sur le sable. Du verre échappé des bateaux, ou des bouteilles jetées à la mer par quelques abrutis. Malgré son explication, je n'en avais toujours pas saisi la raison. J'ai cru, pour un instant, que Mary lisait réellement dans mes pensées, car elle ajouta qu'avec le verre récupéré, elle créait des petits objets d'art : des

bouteilles de verre, des mobiles et des colliers, qu'elle vendait à la boutique de souvenirs.

En passant devant la boulangerie, Mary ralentit et pris à droite sur la rue Stanley. Quelques cent mètres plus loin, nous aboutissions sur la Stanley Beach. Mary m'invita à sortir et me tendit un sac de plastique. Semblant connaître le coin, le *beagle* s'éloigna sans nous attendre. Après quelques secondes de recherche, Mary me montra un morceau de verre poli et c'est à cet instant que je compris que ces petits morceaux de verre pouvaient être jolis. Quelques minutes plus tard, je trouvais ma première pièce, que Mary rejeta aussitôt, ne la jugeant pas suffisamment polie d'un côté. Nous marchions sur la plage à quelques mètres de distance, à la recherche de ces petits trésors, en discutant de nos courtes vies. Mary était devenue plus silencieuse après m'avoir questionné sur mon père et ma mère. Ressentant son malaise, je tentai de la rassurer, de lui dire de ne pas s'en faire avec ça. Au loin, la petite bête obèse paraissait tout à fait heureuse et se roulait sur une quelconque carcasse qui gisait sur la plage. En l'apercevant, Mary cria son nom et le *beagle* se précipita à notre rencontre. Après quelques minutes, elle me surprit en me demandant si j'avais l'intention de retrouver mon père.

— Non, pas pour le moment. Si Micaël n'avait pas été là, j'aurais peut-être été tenté de me trouver une parcelle de famille, mais pour l'instant, l'intérêt n'y est pas. Et avant même de penser à le retrouver, je devrai avant tout lui pardonner son manque de courage et sa lâcheté, lançai-je.

Mary me fixa et me dit :

— Je comprends bien ce que tu me dis, mais il arrive parfois que tant que nous n'avons pas vécu la vie de l'autre, il est difficile de le juger adéquatement. Peut-être pensait-il qu'il était préférable pour toi qu'il ne soit pas dans ta vie. Et peut-être qu'aujourd'hui, il le regrette amèrement.

— J'en doute, rétorquai-je sèchement.

La dernière remarque de Mary m'avait quelque peu refroidi et elle le réalisa. Les minutes qui suivirent furent silencieuses. Je m'éloignai légèrement de Mary, en quête de verre poli mais également pour reprendre mon souffle et me calmer.

Quelques instants plus tard, Mary s'approcha de moi et s'excusa de s'être ingérée de la sorte dans ma vie. Elle suggéra alors de nous rendre à la petite boutique pour me montrer les résultats de son travail avec le verre poli. Après avoir soulevé une fois de plus le gros saucisson à quatre pattes, Mary nous conduisit vers la boutique de souvenirs.

Bien que le kiosque fut fermé, je pus tout de même admirer les petites œuvres d'art étalées dans la vitrine. Je devais admettre que Mary avait du talent et beaucoup de goût. Ce qui me fascinait le plus, c'était les bouteilles de différentes formes remplies de verre poli ; d'une grande simplicité mais de toute beauté. Mary semblait heureuse de constater que j'appréciais son art. Elle insista alors pour que je lui joue un peu de musique. Elle stationna la camionnette un peu plus loin face à la mer et, assis sur la portière arrière, je me mis à gratter ma guitare. Le moment était magique. Mary suivait le rythme de la musique en se berçant légèrement. Après

un moment, elle me demanda si je connaissais *Losing my religion* de REM. Je pris quelques minutes pour m'y retrouver et entamai la chanson. Mary m'accompagnait, en chantant également. Elle semblait s'amuser. Moi, je reprenais vie, je savourais chaque seconde. Après notre interprétation, je l'encourageai à prendre la guitare afin d'apprendre à jouer cette chanson. Je lui montrai les deux premiers accords, puis elle tenta de peine et de misère à enchaîner. À un certain moment, je pris délicatement son index pour le placer sur la bonne corde. Ce premier contact, quoique du bout des doigts, m'électrisa. Nos regards se croisèrent et Mary m'embrassa timidement, en s'excusant à nouveau pour le malentendu sur la plage. Je pris sa main, la serrai et la priai de ne plus s'en faire.

Le retour à la maison se fit en silence, mais empreint de douceur. Après quelques kilomètres, je saisis à nouveau la main de Mary mais cette fois-ci, sans la relâcher. Mary me regarda un court moment et sourit. Le *beagle* quant à lui, épuisé, ronflait bruyamment.

Quand elle me déposa devant chez moi, il était près de 20 h 00. Je l'embrassai délicatement. Elle me passa alors la main dans les cheveux et me regarda tendrement. Je flattai pour une dernière fois le petit gros, qui n'apprécia pas vraiment que je le réveille. Je récupérai ma guitare et me dirigeais vers les escaliers, quand Mary me remercia pour le beau moment et me promit de repasser le surlendemain. Elle m'avait effectivement mentionné que, tôt demain, elle devait quitter l'île et se rendre à St-John pour la journée. Je lui souris et la regardai s'éloigner, sentant mon cœur battre la chamade. J'aurais crié de joie, j'aurais dansé, sauté... J'étais en pleine effervescence. Jamais je n'avais goûté à un tel bien-être.

Je gravis les escaliers d'un pas rapide et franchis le seuil de la porte. Micaël déposa son livre, me salua et m'encouragea à manger un peu de riz et de poisson, qu'il avait apprêté pour le souper. Je lui racontai ma journée en mangeant. Il semblait heureux que je vive d'aussi bons moments. À un certain moment, il avait craint que je m'ennuie sur l'île, mais paraissait maintenant rassuré.

Lorsque le cadran retentit, j'étais plutôt amoché : un peu trop énervé au coucher, j'avais eu de la difficulté à m'endormir. Micaël était déjà debout et se tenait devant la fenêtre, en silence. J'étais toujours étonné de le voir ainsi, perdu dans ses pensées. Il paraissait si loin... Il m'arrivait de croire que mon oncle était trop bien pour ce monde. Je crois qu'il avait compris des vérités et les appliquait rigoureusement dans son quotidien. Chose que peu de gens étaient prêts à faire. En y réfléchissant un peu, je me dis qu'il devait sûrement vivre une grande solitude, à l'extérieur de son monastère.

Ma journée à la boulangerie fut relativement tranquille. Le seul incident déplorable fut lorsque l'homme à la baguette de pain se présenta devant moi. Quelque temps auparavant, j'avais décidé de ne plus lui offrir de baguette, puisqu'elle ne semblait jamais à son goût. Maintenant, j'attendais plutôt qu'il me pointe du doigt celle qu'il désirait. Mais aujourd'hui, j'avais eu la mauvaise idée de lui offrir gratuitement un muffin au bleuet, fraîchement sorti du four. Je dois admettre que j'avais tenté d'acheter une certaine paix, mais cette tentative de rapprochement s'est cependant

vite retournée contre moi. Quand je lui présentai le muffin, celui-ci me répondit bêtement qu'il n'avait pas commandé ça. Lorsque je tentai de lui expliquer que c'était gratuit, il me cria qu'il n'avait pas besoin de ma charité et sortit en claquant la porte. Mon patron, qui avait été plus ou moins témoin de la scène, s'approcha de moi pour tenter de comprendre ce qui s'était passé. Après mes explications, c'était maintenant lui qui ne semblait pas trop apprécier que j'offre ses produits gratuitement.

À mon retour à la maison, je me dirigeai vers Micaël et Jérôme qui s'affairaient à réparer un muret en pierre. Je crois que Micaël ressentit que j'avais besoin de parler un peu. Il prit le temps de me questionner sur mes préoccupations. Jérôme, qui écoutait sans comprendre, me demanda de parler en anglais afin de pouvoir être inclus dans la conversation. Après avoir raconté ma mésaventure, Jérôme, qui ne cessait de me surprendre par son humour et son caractère plutôt fougueux, me dit qu'il était clair que cet homme ne cherchait que le conflit, tentant d'identifier l'individu que j'avais peine à décrire. Il m'encouragea à ajouter du laxatif dans son café, ce qui me permettrait d'avoir la paix pour quelques jours. J'éclatai de rire et Micaël fit de même. Jérôme s'empressa ensuite de se diriger vers la maison, afin d'aller chercher trois bières pour l'occasion. Pendant que nous étions seuls, Micaël affirma que Jérôme avait raison quand il mentionnait que cette personne cherchait le conflit. Il m'avisa alors de ne pas me laisser toucher par cette méchanceté gratuite.

—Aucune atteinte, répéta-t-il. Premièrement pour toi, pour t'en libérer, mais également pour lui, afin qu'il se rende compte que ses efforts pour te déstabiliser ne portent pas fruit. Il réalisera peut-être un jour, qu'il fait preuve d'ignorance en agissant de la sorte. Plus encore, ajouta Micaël, je veux que tu utilises maintenant cette expérience pour t'élever au-dessus de la mêlée. Tu éviteras de ruminer des pensées négatives envers cet homme. Tu verras qu'au début, l'exercice te paraîtra difficile. Mais si tu réussis à arracher ces mauvaises pensées de ton esprit, jamais tu ne courras le risque de faire un geste malencontreux. Cet épisode te permettra de travailler sur la maîtrise du moi, ce qui pourra t'aider à affronter d'autres situations plus ou moins similaires qui se présenteront dans ta vie. C'est un effort de chaque instant... il faudra que tu demeures bien centré afin d'éviter de te perdre dans tes pensées négatives.

Je le dévisageai d'un air perplexe, en doutant fortement de pouvoir y arriver. Il sourit, et me dit qu'il ne voulait pas faire de moi un saint mais plutôt m'outiller pour que les éléments les plus négatifs de ma vie aient le moins d'impact possible sur la qualité de celle-ci.

—Tu t'en porteras mieux, crois-moi, poursuivit-il. Et si tu crois qu'il serait plus facile pour moi d'y arriver, de maîtriser complètement mes pensées, détrompe-toi. Mais l'effort ne peut qu'être bénéfique, particulièrement si tu commences à ton âge. Apprends à vivre le moment présent, sans t'égarer dans tes pensées et sans t'attarder trop souvent au futur et au passé. Ceci étant dit, il ne faut pas négliger les expériences du passé ni se désintéresser de son futur mais plutôt être présent à

soi-même, en tout temps. Combien de fois t'es-tu perdu dans des préoccupations, pour te réveiller quelques jours plus tard en te demandant où tu étais passé ?

En écoutant Micaël, je pus mieux saisir ce qu'il tentait de m'inculquer. Il m'arrivait effectivement parfois d'être dans la lune durant quelques jours, et puis soudainement me réveiller, perdu face à moi-même.

— Les grands sages de ce monde s'entendent généralement pour dire qu'apprendre à vivre l'instant présent est un grand pas pour acquérir la paix, conclut Micaël.

De retour avec les bières, Jérôme n'avait toujours pas changé de registre. Il m'encouragea à identifier au plus tôt le nom de « l'imbécile », comme il le nommait.

— Ensuite, nous pourrions lui rendre visite de nuit et répandre du fumier ou des résidus de compost dans son véhicule ! s'exclama-t-il, ajoutant que personne sur l'île d'ailleurs ne fermait à clef.

Je lançai un regard à mon oncle et nous nous mîmes à rire des propos de Jérôme. Ou peut-être était-ce davantage son petit côté délinquant, encore bien présent à soixante-dix ans, qui nous amusait autant ? Le plus étonnant, c'est que Jérôme semblait vraiment sincère.

En après-midi, les nuages apparurent et la pluie commença à tomber lourdement, accompagnée d'un vent particulièrement violent. Je regardais l'océan, et pouvais constater la puissance de cette masse d'eau qui frappait la côte. C'était impressionnant d'observer cette

force de la nature mais également intimidant, particulièrement pour quelqu'un étant toujours demeuré à l'intérieur des terres. Il n'était pas si difficile alors d'imaginer que cette immensité pourrait nous englober, sans trop d'effort...

Micaël rentra plus tôt que d'habitude en cette journée pluvieuse : personne, en fait, ne s'était présenté pour le thé. Il récupéra un calepin dans le premier tiroir de la petite commode et y griffonna quelques mots. Devant mon regard interrogateur, Micaël m'expliqua que depuis plusieurs années, il notait régulièrement, dans ce petit bouquin, ses réflexions sur la vie.

— L'intérêt, dit-il, c'est que j'ai pu constater l'évolution de ma vision à travers le temps. Par exemple, il y a quelques années, les vertus de l'âme sur lesquelles je voulais travailler ne sont plus les mêmes aujourd'hui.

— Que sont les vertus de l'âme ? lui demandai-je.

— En fait, il s'agit pour moi de valeurs ou de principes de vie que je considère disons... éternels. Je tente ensuite de les acquérir ou de les développer. D'ailleurs, lança-t-il, tu pourrais toi-même te faire une liste de vertus.

— Mais quelles sont les tiennes ? lui rétorquai-je.

Micaël sourit et me répondit que depuis près de cinq ans, c'était toujours les mêmes qui étaient inscrites dans son calepin. Il l'ouvrit et me montra une liste de mots : *AMOUR, VÉRITÉ, HUMILITÉ, PARDON, PATIENCE, RÉSILIENCE.*

—J’ignore si cette dernière liste finira par changer. Je dois tout de même t’avouer que ma foi en Dieu me donne la force et le courage de persévérer pour tenter d’atteindre cet idéal. De plus, je dois m’assurer de vivre le moment présent, afin de rester centré sur cet objectif et ainsi éviter, un tant soit peu, de trop m’égarer.

Je réfléchis quelques instants et tentai de trouver les vertus qui me paraissaient les plus importantes. Les mots respect et honnêteté me vinrent à l’esprit, mais également celui de tolérance, bien que ce dernier puisse découler du respect. Je dis à Micaël que j’essaierais de trouver, d’ici quelques jours, cinq vertus que je considérais importantes pour mon évolution personnelle. À ce moment, Micaël sortit un livre intitulé *Récit d’un pèlerin russe* et m’en raconta un épisode.

—À un certain moment, le pèlerin se fit attaquer par des brigands. Ceux-ci le battirent et lui volèrent notamment un livre, que ce dernier chérissait énormément. Après un certain temps, le pèlerin rencontra à nouveau les malfaiteurs, maintenant emprisonnés. Ceux-ci étant toujours en possession du bouquin, le pèlerin leur demanda combien ils le lui vendraient. Les brigands ayant fixé un prix, le pèlerin se hâta d’acquiescer la somme pour racheter son propre livre. Il ne démontra aucune rancune.

Micaël me regarda ensuite dans les yeux et me dit, avec une entière transparence :

—J’aimerais devenir aussi bon que ce pèlerin, ou du moins, ce personnage.

J'étais un peu étonné de l'exemple que mon oncle me donnait pour démontrer la bonté. Personnellement, je trouvais cet exemple absurde.

— Si le livre lui appartenait, pourquoi vouloir le racheter ?

— Le pèlerin, dit-il, se situait bien au-dessus de ces vicissitudes de la vie.

Malgré son explication, j'avais un peu de difficulté à saisir la démarche du pèlerin. Je pris alors ma guitare et entamai quelques gammes, histoire de me changer les idées. Micaël, quant à lui, s'installa devant la fenêtre et scruta l'océan un bon moment, avant de se remettre à sa lecture.

Trente minutes plus tard, je déposai ma guitare. Micaël, qui semblait avoir attendu ce moment, m'invita alors à méditer. En un rien de temps, mon oncle atteignit sa propre sphère, tandis que mon esprit oscillait entre le conflit avec l'abruti de la boulangerie et Mary...

Enfin samedi ! La journée m'appartenait entièrement. Il était 10 h 00 passées lorsque je décidai de me lever. En arrivant à la cuisine, je remarquai que Micaël était déjà sorti, probablement à aider Lucille et Jérôme. Tout en préparant mon déjeuner, je ne cessais de penser à Mary, au moment que nous pourrions peut-être passer ensemble aujourd'hui. Je souhaitais avoir des ses nouvelles. Malheureusement, nous n'avions pas de téléphone, alors il était plus difficile de pouvoir s'organiser. Je n'osais pas m'éloigner de la maison, de peur de la manquer si elle venait à passer dans le coin. Mon attente fut de courte

durée, car vers 11 h 00 j'entendis un véhicule s'engager dans l'entrée. Fraîchement sorti de la douche, j'enfilai rapidement un chandail et mes jeans, et me précipitai vers l'extérieur... en tentant malgré tout de paraître nonchalant. Mary m'attendait au bas de l'escalier, souriante. J'étais heureux de la revoir. Elle m'invita à aller visiter White-Head, une île voisine. Je la priai de monter, le temps que je ramasse la vaisselle du déjeuner et que je me chausse. Elle fit rapidement le tour des pièces et trouva l'endroit fort sympathique. Elle saisit ensuite ma guitare et tenta de se rappeler les deux accords que je lui avais montrés auparavant. Non sans difficulté, elle réussit à faire résonner l'instrument au bout d'un moment. Elle jeta par la suite un coup d'œil sur les livres qui jonchaient la petite table du fond. Elle sourit, et mentionna que mon oncle devait sûrement apprécier l'île, avec ses dix-sept églises.

— Quoi? lançai-je, dix-sept églises pour trois mille habitants?

— C'est exact, dit-elle. Les gens de l'île sont très croyants et très pratiquants.

— Et toi? lui demandai-je.

— J'ai la foi, dit-elle, mais je ne suis pas aussi pratiquante que mes parents le désireraient. Mais je prie régulièrement et je tente d'être aimable avec les gens que je rencontre. C'est ma façon de pratiquer.

Je lui souris, tout en tentant de lui résister... N'eut été cette gêne, je l'aurais embrassée sur le champ. Comme nos lèvres s'étaient à peine effleurées la dernière fois, c'est comme si aujourd'hui nous devions s'apprivoiser à nouveau.

En quittant la maison, je m'efforçai de trouver Micaël afin de l'aviser que je partais pour la journée. Ce dernier était derrière la résidence principale, à étendre des draps sur la corde à linge. Il sembla ravi de pouvoir discuter quelques secondes en français avec Mary. En nous dirigeant vers la camionnette, Mary me fit part d'une remarque qui me surprit. Elle avait en effet été touchée par le regard empreint de douceur et de bonté qui émanait de mon oncle. Je me demandais maintenant si je devais être content ou inquiet de cette remarque. Quoiqu'il en soit, je pouvais aisément comprendre ce qu'elle exprimait, ayant moi-même été témoin de l'impact positif que pouvait avoir le regard de Micaël.

En embarquant dans la camionnette, je fus surpris de ne pas y retrouver le petit gros qui accompagnait généralement Mary. Cette dernière me confia que son chien était avec son frère. J'allais d'ailleurs rencontrer celui-ci à l'instant, puisque Mary devait lui apporter une génératrice pour travailler sur son bateau. Elle prit la direction de Grand Harbour, une petite agglomération au centre de l'île, et tourna à droite en direction des quais. À peine deux kilomètres plus loin, nous arrivions à un chantier où on comptait quelques bateaux hors de l'eau, en pleine réparation. Mary se stationna devant une embarcation et un jeune homme d'environ vingt ans, pas très grand mais plutôt costaud, s'approcha et nous salua. Je sortis du véhicule pour l'aider à descendre la génératrice de la boîte du camion. Mary me présenta son frère Andrew, qui me parut aussitôt fort sympathique. Nous nous serrâmes la main, et je remarquai combien la sienne était gigantesque. Quelques secondes plus tard, j'aperçus le petit gros qui s'approchait de moi, semblant tout heureux de me revoir. Mary et moi reprîmes la

route pour quelques centaines de mètres seulement car le traversier pour White-Head s'amarrait tout près. Mary conclut qu'il était préférable de laisser le véhicule à Grand-Manan et de traverser à pied, afin d'éviter une trop longue attente. En effet, le traversier qui mène à l'île de White-Head ne peut transporter qu'une dizaine de véhicules à la fois. Pendant le trajet qui dura près de trente minutes, Mary m'informa que la petite île ne mesurait que trois kilomètres et qu'environ cent trente personnes vivaient sur ce petit lopin de terre. *Moi qui me croyais isolé à Morin-Heights*, pensai-je.

En posant le pied sur l'île de White-Head, j'ignore si c'était le fruit de mon imagination, ou si j'étais confronté à la réalité, mais j'eus comme l'impression que le temps s'était arrêté... J'avais peine à imaginer que des gens vivaient sur cette petite île, toute une vie entière. Quoiqu'il en soit, le fond de l'air était frais, le soleil brillait et le ciel était d'un bleu si pur que tout semblait à ce moment précis, plus éclatant, inaltéré. On aurait dit que je n'avais jamais respiré un si bon air. Mary me regardait et paraissait également capter ce que je vivais. Nous bifurquâmes vers la droite, pour ensuite emprunter une petite rue menant à une plage rocailleuse. Au loin, nous pouvions distinguer un phare. Mary le pointa du doigt et lança :

— C'est par là !

Une fois rendus sur place, je remarquai la présence d'une quantité astronomique de coquillages et constatai que la route devenait maintenant difficilement praticable pour tout véhicule routier. Nous étions seuls, à l'exception d'un vieil homme qui semblait ramasser des escargots au loin. Tout en marchant, je pouvais sentir le bras de

Mary m'effleurer ainsi que l'odeur de son parfum... Je savourais chaque seconde. Au bout du sentier cahoteux, nous tournâmes vers la gauche et j'aperçus enfin cette merveilleuse plage de sable, dissimulée derrière les dunes. Il n'y avait qu'un couple avec un enfant, sur ce bout de terre paradisiaque. Nous marchâmes encore quelques minutes, quand Mary décida de s'arrêter derrière les rochers, à l'abri des regards et du vent toujours un peu frisquet. Elle sortit une couverture de son sac à dos et l'étendit sur le sol. Généreux, le soleil ne tarda pas à nous réchauffer. Après un long moment de silence, Mary me questionna sur mes amours présents et passés. Mes expériences amoureuses étant plutôt restreintes, le sujet fut rapidement épuisé... Ce qui sembla la rassurer. De son côté, elle avait fréquenté un garçon de son âge durant près de deux ans. Son voyage en France avait toutefois mit fin à leur relation.

— Loin des yeux, loin du cœur, murmurai-je.

J'étais étonné de me sentir aussi à l'aise avec Mary, que je connaissais à peine, et d'être prêt à m'ouvrir à elle sans crainte. C'est comme si je la connaissais depuis de nombreuses années. Je crois que ce qui rendait Mary si attrayante à mes yeux, c'était qu'elle était depuis le début, tout comme cette île, si vraie, si authentique. Je ne percevais rien de superflu, de faux. Elle était entière, nullement contaminée par le devoir de « paraître ». Son sourire était radieux et j'aurais voulu que ce moment ne se termine jamais.

Après avoir tenté de me baigner à plusieurs reprises dans cette eau glaciale, je réussis à m'immerger complètement... pour une fraction de seconde. Mary, qui me regardait de la plage, ricanait à me voir sautiller

gauchement par dessus les vagues. Je dois admettre qu'en grelottant de la sorte, je ne devais pas démontrer une très grande virilité. Malgré tout, je crois que Mary appréciait ce petit côté de ma personne. Frigorifié et ne sentant plus mes orteils, je décidai de revenir auprès de Mary, laquelle m'attendait avec la couverture, prête à me réchauffer. Elle m'enveloppa et m'essuya vigoureusement. Je lui souris et me rapprochai pour l'embrasser. Mary me fixa alors du regard et je pus enfin goûter à nouveau à la chaleur de sa peau, à la douceur de ses lèvres et sentir son souffle...

Il y a de ces moments qui nous font littéralement goûter au bonheur et je dois avouer que cet après-midi à White-Head fut du nombre.

Le retour vers Grand-Manan s'effectua plutôt en silence, mais d'un silence particulièrement intense. Encore en proie aux émotions, je ne pouvais laisser la main de Mary. Sur le traversier, un des membres de l'équipage prit des nouvelles de sa famille. De mon côté, je ne cessais d'admirer son sourire, sa bouche, elle toute entière. Loin derrière, le soleil en était à ses derniers moments, laissant sur l'océan un reflet argenté.

Cette nuit là, j'eus énormément de difficulté à m'endormir. D'une part je me sentais si bien. J'avais l'impression de vivre un rêve! D'autre part, j'avais peine à croire que les douleurs qui m'habitaient, qui me hantaient trop souvent depuis le décès de ma mère, soient si lointaines... Et j'étais si impatient de revoir Mary.

Au déjeuner, Micaël m'informa qu'il avait téléphoné à Raymond, la veille, pour prendre des nouvelles de notre patelin. Celui-ci répondit que son frère semblait satisfait d'avoir loué la maison pour l'été. Micaël me regarda en souriant et m'informa par l'entremise de Raymond, que j'avais reçu du courrier du Collège de Sainte-Thérèse. À ces mots, je sursautai, car nous avions convenu que Raymond ouvre effectivement nos lettres durant notre absence, sauf les plus intimes, que je ne recevais d'ailleurs jamais. Mon oncle s'empressa alors d'ajouter que j'avais été accepté en musique. Du coup, je me précipitai dans les bras de Micaël, qui semblait tout aussi énervé que moi. Peu de temps après, je ressentis le besoin urgent d'annoncer la bonne nouvelle à Mary.

Avant même la fin du déjeuner, on frappa à la porte. Un certain monsieur, que Micaël semblait connaître, lui demanda s'il pouvait lui parler. Mon oncle me fit signe qu'il serait de retour sous peu. Je n'étais pas réellement surpris de cette visite, car depuis quelque temps, il arrivait régulièrement que certains villageois veuillent s'entretenir seul à seul avec lui. J'avais l'impression que la bonté et la sagesse de mon oncle commençaient à faire le tour de l'île... J'observais par la fenêtre les deux hommes s'éloigner, lorsqu'ils s'arrêtèrent soudainement. Je pouvais lire sur le visage de l'homme, relativement âgé, une certaine angoisse. Au début, Micaël semblait simplement écouter le pauvre homme, mais quand il prit ensuite la parole en agitant les mains, j'aurais pu jurer que le visage du visiteur s'illuminait. Après un court moment, ce dernier serra la main de Micaël et se dirigea d'un pas allégé vers son véhicule. J'aurais bien voulu connaître le sujet de la discussion, mais jamais

je n'aurais osé le demander. D'ailleurs, mon oncle était toujours très discret quant à ses entretiens.

Mary travaillait toute la journée à la boutique et j'avais l'intention d'aller lui rendre visite en avant-midi afin de lui annoncer ma future entrée en musique. Et qui sait ? Nous pourrions peut-être aller manger un petit quelque chose à la fin de son quart de travail. En pédalant en direction de North-Head, je me sentais bien, hormis ce petit malaise qui m'habitait depuis la fin du déjeuner. Je décidai alors de m'arrêter sur le bord de l'océan et de m'installer confortablement pour méditer. En prenant le temps de faire cet exercice, j'étais convaincu que je pourrais identifier la source de ce petit tracas. *Mon oncle serait sûrement emballé*, pensai-je.

La réponse ne tarda pas à se manifester. Après m'être concentré sur ma respiration et avoir répété « paix et amour » à plusieurs reprises, tout devint plus clair : d'un côté, j'étais heureux d'avoir été accepté en musique et j'aimais Mary. De l'autre côté, je réalisais que cette situation était difficilement conciliable. En effet, comment continuer à la voir alors que mes études m'amèneraient à plus de mille kilomètres de chez elle ? Malgré l'évidence, je continuai à méditer encore quelques instants, ce qui me permit de me calmer et d'apprécier tout ce qui se présentait à moi. Et au bout d'un moment, j'eus l'impression d'entendre Micaël me souffler à l'oreille de ne pas m'inquiéter, que nous trouverions une solution le temps venu.

Le réveil fut plutôt difficile en ce lundi matin. J'avais passé la soirée précédente avec Mary à gratter ma guitare et à chanter en duo jusqu'aux petites heures du matin. Sur la route en direction de la boulangerie, je ne pensais qu'à mon retour pour pouvoir enfin aller me recoucher. Une fois arrivé au travail, je repris tranquillement mes esprits. Je décidai alors de me verser un café, ce que je ne bois pratiquement jamais, histoire de m'aider à passer à travers la matinée. La clientèle commença à se présenter sensiblement dans l'ordre habituel, comme à tous les matins. Après un court moment, je vis la brute à la baguette passer devant la fenêtre du commerce. Je pris une grande inspiration et lui souris tant bien que mal, au moment où il se présenta au comptoir. Comme à son habitude, il commanda une baguette qu'il me pointa du doigt, ainsi qu'un café, sans aucune expression. Il me tendit l'argent et je lui remis sa monnaie. Sans que je m'y attendre, celui-ci remit lourdement la monnaie sur le comptoir et me jeta un regard furieux, en criant que je tentais de le voler. En constatant mon erreur, je levai les yeux et c'est alors qu'il me prit au cou avec son énorme main et me tira par-dessus le comptoir, tout en continuant de m'insulter. Tout se passa tellement rapidement ! À l'aide de mes deux mains, je tentai péniblement de me libérer de son étau, tout en cherchant désespérément mon souffle. Incapable de me libérer, je cessai de me débattre et le regardai directement dans les yeux, sans broncher. À ce moment précis, je pensai à ma mère et aux paroles de Micaël :

— Devant tous les individus, bons comme mauvais, je m'imagine devant Jésus et j'agis comme il se doit !

Au même instant, je sentis la brute lâcher prise, le regard désemparé. Lorsque je tentai de me redresser, mon patron, ayant été témoin de la scène, courut vers le client et lui assena une solide droite en plein visage, lequel s'écroula mollement sur le sol. Abasourdi, je jetai un regard à l'homme inconscient étendu, qui ne bougeait plus. Mon patron me demanda si ça allait et s'empessa de téléphoner à la police. Je regardais l'homme gisant par terre, qui reprenait difficilement ses esprits. Lorsque mon patron raccrocha, il me demande alors ce qui s'était passé. Je lui racontai du mieux que je pus les détails de l'événement. Cependant, une image ne cessait de me hanter : le regard fou de cet homme, la haine et le mépris que j'y avais aperçus. Mais j'y avais également vu le désarroi, à peine une seconde avant qu'il s'affaisse.

Je repris tranquillement le dessus sur mes tremblements, pendant que l'homme, appuyé au comptoir et se redressant difficilement, se faisait littéralement engueuler par mon employeur. Celui-ci lui criait entre autres de ne plus jamais se présenter à la boulangerie. Avant même que l'homme puisse être en mesure de se diriger vers la porte, un policier se pointa et lui suggéra de s'asseoir et d'attendre patiemment. Une fois de plus, je dus décrire ce qui s'était passé. Pendant ce petit interrogatoire, l'homme regardait le sol, la tête baissée. Au bout d'un moment, le policier me demanda si je désirais porter plainte, ce que je refusai de faire, malgré l'insistance de mon patron qui désirait punir le misérable. Pour ma part, j'étais persuadé que l'homme allait suffisamment se punir par lui-même. Je me remémorai alors les propos de mon oncle : *La conscience nous fait parfois de terribles cadeaux.*

Le policier invita l'homme à quitter les lieux et lui recommanda de se présenter à l'hôpital, situé tout juste en face de la boulangerie. Selon l'officier, l'os de la joue devait être fracturé. Quant à moi, je n'avais jamais vu une enflure aussi imposante.

Une fois le calme revenu dans la boulangerie, mon patron me suggéra de prendre le reste de la journée, mais je refusai. D'ailleurs, j'ignore encore pourquoi je n'ai pas accepté son offre. J'aurais au moins eu l'opportunité d'aller me recoucher ! Quoiqu'il en soit, je me sentais apte à terminer ma journée, malgré une vilaine éraflure et une douleur au niveau du cou.

Près d'une heure plus tard, je fus surpris de voir Micaël apparaître à la porte de la boulangerie. Celui-ci semblait préoccupé, mais dès qu'il m'aperçut près de la machine à café, il parut soulagé. Je réalisai que la nouvelle de l'altercation s'était rendue aux oreilles de mon oncle. *Les nouvelles circulent rapidement sur une petite île*, pensai-je. Micaël commanda un café et je lui racontai exactement ce que j'avais vécu et ressenti. À la fin de mon récit, il s'attarda aux marques bleutées et rougeâtres qui paraissaient sur ma peau. Ensuite, il m'empoigna, me fixa du regard et me dit :

— Aujourd'hui, plusieurs auraient pu apprendre de toi. Il termina en me lançant : je t'aime.

Bien qu'étonné de sa réaction, je fus tout de même très rassuré et heureux de me sentir aimé et respecté de la sorte. Le téléphone interrompit notre conversation, et Micaël en profita pour me faire signe qu'il devait retourner au travail. Quand je pris le combiné, Mary

était au bout du fil ! La nouvelle avait fait le tour de l'île comme une traînée de poudre.

Au cours des jours qui suivirent le malheureux événement, Micaël s'attardait davantage dans ses réflexions et s'absentait plus régulièrement de notre petit appartement. Après quelques absences injustifiées, je ne pus m'empêcher de demander des explications à mon oncle. Ce dernier m'informa qu'il tentait désespérément d'être invité à l'église anglicane, pour prononcer l'homélie de la célébration devant avoir lieu dimanche prochain.

— Pourquoi l'église anglicane et non pas à l'église catholique ? lui demandai-je.

Micaël sourit et me dit tout simplement :

— C'est que monsieur Weir, l'homme qui t'a agressé, est membre de cette église.

— Monsieur Weir, marmonnai-je. Mais ça ne me dit pas pourquoi tu veux aller discourir dans son église.

— Pour me libérer, dit-il.

— Mais te libérer de quoi ? m'exclamai-je.

Je ne comprenais pas du tout où Micaël voulait en venir et préférait franchement pouvoir laisser toute cette mésaventure derrière moi.

— Pour me libérer des mauvaises pensées que j'ai envers cet homme. D'évacuer la rancune qui m'habite, termina-t-il en me frappant légèrement l'épaule.

Je restai là, figé, sans savoir quoi penser. Après un court moment, je crois avoir compris ce que Micaël désirait entreprendre, sans pour autant être d'accord. Une conversation que j'avais eue avec Micaël quelques mois auparavant, me revint alors à l'esprit :

— Penser à faire le mal sans même le faire, c'est déjà trop ! Il faut alors s'efforcer de rejeter toutes nos mauvaises pensées, chose particulièrement difficile devant certaines situations déplaisantes et injustifiées.

J'ouvris alors la porte et criai à mon oncle, qui rejoignait Jérôme :

— Quel sera le thème de ton sermon ?

Avec un sourire, il me répondit :

— Le pardon, Charles. Le pardon !

Le dimanche suivant je traînais au lit, tout en observant mon oncle qui se préparait pour aller à l'église. Micaël devait s'y rendre plus tôt, pour finaliser l'organisation de la cérémonie. De mon côté, je n'avais aucun intérêt à me présenter à cet endroit et encore moins à croiser le fameux monsieur Weir. Par contre, Mary avait insisté pour que j'y sois, ajoutant qu'il était tout indiqué d'aller encourager mon oncle. Malgré ma réticence, j'avais finalement exigé que nous nous présentions à l'église à la dernière minute, pour éviter une fâcheuse rencontre. Il était 10 h 40 quand j'entendis la camionnette de Mary se stationner sous ma fenêtre. Comme à l'habitude, j'étais fébrile de la savoir si près

mais cette fois-ci, j'avais un arrière-goût dans la bouche en anticipant la prochaine heure...

Malencontreusement, l'église anglicane n'avait rien de la dimension d'une cathédrale. Il s'agissait certes d'une jolie petite église en pierres, mais qui ne pourrait jamais m'assurer l'anonymat. Mary semblait percevoir mon inconfort car elle prit ma main et déposa un léger baiser sur mes lèvres. Malgré sa sollicitude, je n'étais toujours pas prêt à descendre du véhicule. D'ailleurs, il restait encore quatre minutes avant le début de la cérémonie. Mary fut la première à ouvrir la portière; je l'imitai lentement et j'eus le courage de franchir les quelques pas qui me séparaient de l'église et d'ouvrir la lourde porte. Je remarquai qu'il y avait heureusement de la place sur le dernier banc, à la gauche de l'autel. Personne n'avait semblé nous remarquer. Il est vrai qu'au moment où nous pénétrions à l'intérieur, le ministre se levait pour débiter son allocution. Il présenta Micaël et informa son auditoire que ce dernier participerait au culte. Je me mis alors à balayer du regard l'assistance, qui comptait une cinquantaine d'individus. Juste devant moi, sur le deuxième banc tout en avant, se trouvait monsieur Weir. Tout beau, tout propre, il semblait très concentré sur les paroles du ministre.

Après quelques chants, prières et lectures bibliques, mon oncle se leva et prit la parole. J'observai du coin de l'œil monsieur Weir, qui semblait toujours aussi attentif aux paroles de mon oncle. Quant à Mary, elle écoutait attentivement les propos de Micaël. J'ai donc cessé d'errer du regard et me suis également attardé au sermon. Mon oncle semblait très à l'aise devant la foule. En l'écoutant plus attentivement, j'ai réalisé que

pardonner à quelqu'un nous permet non seulement de libérer l'autre... mais surtout se libérer soi-même du poids de la frustration, de la haine ou de la colère.

— Il faut d'autant plus apprendre à pardonner nos propres erreurs, nos fautes. Il s'agit d'en prendre conscience et de simplement s'en libérer, disait-il. Dans certaines circonstances, le temps s'avère un précieux allié. Il nous permet entre autres de prendre un certain recul, de cicatriser les plaies et d'accepter certains événements. S'il vous est malheureusement impossible de vous pardonner ou de pardonner les gestes ou les paroles d'autrui, priez ! Priez pour vous, priez pour l'individu qui vous hante, priez pour vous libérer.

Après son allocution, mon oncle retourna s'asseoir. Durant quelques secondes, tout sembla s'être arrêté dans l'église. Le silence régnait.

Mary se leva au moment de la communion, mais je décidai pour ma part de rester assis, voulant éviter de me faire voir par monsieur Weir. D'ailleurs, je feignis d'attacher mes souliers lorsque ce dernier retourna à son banc, après la communion. À la fin de la cérémonie, je voulus partir à toute vitesse, mais Mary me retint, en souriant. En fait, ce « sourire » me faisait perdre tous mes moyens ! Je demeurai donc assis, pendant que Micaël et le ministre saluaient les fidèles qui quittaient. J'ai alors vu monsieur Weir s'approcher de la porte, pendant que je tentais de me faire petit et d'utiliser Mary comme écran. Il s'arrêta devant mon oncle, qui se tenait à peine à quelques pas de moi, le remercia et lui donna une bonne poignée de main. À cet instant, il détourna légèrement les yeux et nos regards se croisèrent durant une fraction de seconde. Il figea et devint blême. Je crois

qu'il fit le lien entre mon oncle et moi. Semblant avoir perçu le malaise chez monsieur Weir, Micaël lui posa alors la main sur l'épaule. L'homme se ressaisit, lui serra de nouveau la main, sourit et quitta finalement l'église. J'eus la nette impression que Micaël était parvenu à lui faire comprendre, mais j'ignore de quelle façon, que tout lui était pardonné.

Les jours se succédèrent rapidement et mon attachement envers Mary ne faisait que se fortifier. Tous nos temps libres, nous les passions ensemble et j'étais on ne peut plus comblé. Il m'arrivait parfois de penser à mon départ, mais je tentais du mieux possible de ne pas me laisser contrarier par la situation. Heureusement, la méditation me permettait de rester centré sur le moment présent.

Vers la mi-août, Mary eut la merveilleuse idée de m'inviter à camper pour la nuit. Je n'avais qu'à apporter mon sac de couchage, celle-ci ayant tout l'équipement nécessaire. Je lui avais par ailleurs déjà mentionné que j'aimais bien, tout comme mon oncle, la petite clairière près du lac, à South-Head. Or, comme par hasard, elle avait justement décidé d'aller passer la nuit à cet endroit. J'étais ravi. Mary n'avait pas l'intention d'amener son chien, de peur qu'il s'en prenne aux lièvres qui étaient apparemment nombreux dans ce secteur de l'île. De mon côté, je me serais davantage inquiété pour le chien, qui se serait probablement effondré, mort, après le moindre effort physique.

Ainsi, à 16h30 en ce beau samedi ensoleillé, Mary arriva en camionnette. Je dévalai les escaliers à toute

vitesse, en saluant de la main mon oncle qui s'affairait à décaper une petite table pour Jérôme. Je déposai mon sac de couchage dans la boîte arrière du camion et pris place aux côtés de Mary. Elle était tout simplement radieuse. Sans dire un mot, Mary prit ma main et nous filâmes en direction de South-Head. Après avoir stationné le véhicule près du phare, Mary me donna un sac à dos auquel j'attachai mon sac de couchage. Elle enfila ensuite un sac en bandoulière et nous nous mîmes à marcher vers la petite clairière.

L'installation de la tente se fit rapidement et sans trop de difficulté. Je ramassai des brindilles et du bois sec pour faire un feu, pendant que Mary déposait des pierres en cercle pour circonscrire les flammes. Le souper fut simple, mais abondant. Mary avait amené des légumes en conserve, des saucisses, du pain, de même que quatre bières. Le soir venu, j'étais toujours impressionné par ce ciel étoilé et la lune qui semblait si près. Après un long moment de contemplation, nous nous installâmes dans la tente. Mary se déshabilla la première. Elle était d'une beauté à couper le souffle... Je sentais mon cœur battre fort dans ma poitrine et mon corps entier vibrait à son rythme. Ayant à l'évidence plus d'expérience que moi, Mary m'enlaça et se mit à me déshabiller. Elle avait d'ailleurs pensé à apporter de l'huile à massage et des condoms. Je compris à ce moment là ce qu'était vraiment faire l'amour ; quand le moment apporte beaucoup plus qu'un simple rapprochement physique. J'avais certes déjà eu certains attouchements avec quelques copines auparavant, mais ce moment d'intimité avec Mary n'avait rien, mais vraiment rien à voir avec mes expériences antérieures.

Les derniers jours précédant mon départ passèrent à une vitesse folle. Il me restait maintenant moins de vingt-quatre heures avant de quitter l'île. Tôt le matin, mon oncle s'était procuré un billet pour nous assurer une place sur le premier ferry du lendemain. Tout en ramassant mes affaires, je sentais la tristesse m'envahir ; j'appréciais l'île, j'aimais bien la grande majorité des gens et j'adorais Mary. Et là, je m'apprêtais à retourner à mon ancienne vie à Morin-Heights, à commencer le cégep sans vraiment connaître qui que ce soit là-bas. D'ailleurs, je n'étais plus aussi convaincu de vouloir y aller...

En soirée, Mary passa me rendre visite. Nous nous sommes assis sur la plage, face à l'océan, sans trop parler. Quand il fut l'heure de se quitter, nous avions plein de choses à nous dire. Nous avons convenu de nous appeler tous les dimanches soirs à 21 h 00 ainsi que nous voir pendant la fin de semaine de l'Action de Grâce et lors de nos vacances de Noël. Mary m'embrassa une dernière fois et démarra son véhicule. Je regardai sans bouger, le cœur serré, la camionnette s'éloigner.

Une fois sur le traversier, je montai sur le pont et regardai l'île. J'avais un point dans la poitrine qui m'empêchait de respirer normalement. Je ressentais le besoin d'être près de Mary, c'était plus fort que moi. Comme si elle m'habitait, qu'elle avait entièrement pris possession de mon souffle, de mon cœur. Je n'avais pas réellement peur de la perdre, car je crois qu'elle vivait la même chose que moi. Ce que toutefois j'ignorais, à

l'époque, c'est que la distance et le temps me la feraient perdre. Elle m'avait échappé plus vite qu'elle ne m'avait perdu. Cette perte me soumit, une fois de plus, à des douleurs que je ne voulais jamais plus revivre. Quoiqu'il en soit, je fixais toujours l'île pendant que le traversier se dégageait lentement de son ancrage. Tout à coup, au loin sur Stanley Beach, je vis Mary debout dans la boîte de sa camionnette qui me saluait avec un grand foulard. J'enlevai mon coupe-vent et je fis de même. Après un moment, j'ai su qu'elle m'avait vu. Le traversier s'éloigna, et je regardai ma belle et douce amie jusqu'à ce que je ne puisse plus la distinguer du reste de l'île.

Le chemin du retour fut relativement silencieux. Je percevais également une certaine amertume chez Micaël. À l'évidence, il avait apprécié son séjour sur l'île, lui qui adhérait si bien à ce mode de vie. Une île où les gens qui y vivent sont calmes et respirent au gré des marées.

* * *

Chapitre 3

Aimer, c'est donner sans attendre de retour, et tout acte est prière s'il est don de soi.

Antoine de Saint-Exupéry

Il y avait déjà deux mois que mes cours avaient débuté au cégep de Sainte-Thérèse et je commençais à peine à m'y faire. Le début de la session avait été un peu déstabilisant, particulièrement la première semaine. Les professeurs nous remettaient leurs syllabus et nous constations alors la charge de travail que nous aurions à réaliser. Je développais toutefois certains bons liens avec des collègues qui, tout comme moi, étudiaient en musique. Mais ce qui me frappait le plus, c'était la liberté que nous avions dans cet établissement. J'étais entièrement libre de suivre ou non mes cours. Étant toutefois très assidu, j'appréciais tout de même avoir le choix. J'avais réussi à obtenir un emploi à temps partiel à la bibliothèque de mon établissement scolaire, passant ainsi de moins en moins de temps à la maison avec Micaël. Nous étions néanmoins continuellement heureux de nous retrouver et de discuter. Mon oncle prenait toujours le temps de s'informer au sujet de mes cours et il nous arrivait encore de méditer ensemble. D'ailleurs, en montant me coucher un certain soir, à la suite de l'une de ces méditations, j'eus cette pensée, cette image qui me traversa l'esprit. Je descendis les

escaliers sans trop réfléchir et interrompit Micaël, qui se brossait les dents. Je lui demandai alors s'il était intéressé à retourner à Rougemont. Je voyais bien dans son regard que Micaël ne saisissait pas entièrement ma question. Il répondit que nous pourrions effectivement y passer prochainement, pour nous ressourcer pendant une fin de semaine. Je dus alors préciser le sens de ma question, et lui demandai clairement s'il voulait redevenir moine. J'eus l'impression que le temps s'arrêta; mon oncle me regarda directement dans les yeux et je vis les siens s'humecter, sans qu'aucune larme ne tombe. Il parvint à me répondre d'une voix à peine audible, que nous pourrions en rediscuter le lendemain. Je continuai pour ma part à lui débiller que j'irais lui rendre visite une fois par mois, que nous pourrions nous appeler une à deux fois par semaine, que nous pourrions nous écrire, que je serais capable de prendre soin de moi-même, qu'il n'aurait pas à s'inquiéter, etc. Micaël me prit alors dans ses bras et me répéta doucement :

— Nous en rediscuterons demain.

Il nous fallut cependant attendre au souper du surlendemain, car mon travail au cégep m'avait effectivement retenu tard en soirée. Le vendredi, Micaël avait apprêté du poisson et du riz aux légumes en guise de souper. De mon côté, je m'étais arrêté chez Vaillancourt et fait l'achat de six bières, avant d'arriver à la maison. Aussitôt le repas entamé, nous n'avons pas tardé à entrer dans le vif du sujet. Je me suis par ailleurs surpris à prendre l'initiative de la conversation. Je dis à Micaël que j'étais conscient que de venir vivre avec moi n'était pas son premier choix, mais que j'avais

grandement apprécié qu'il ait priorisé le souhait de ma mère devant ses propres intérêts.

—Tu as su me soutenir lors de cette période si difficile. Par contre, il est peut-être temps aujourd'hui que tu penses à toi.

Tout en prononçant ces mots, j'avais l'impression que quelqu'un d'autre parlait à ma place et que j'écoutais! Micaël me parut tellement heureux, que je sus alors que j'avais vu juste. Il m'avoua par contre s'inquiéter pour mes finances personnelles. J'eus tôt fait de le rassurer, en lui indiquant que je pourrais avoir un chambreur. D'ailleurs, un ami de Mont-Laurier, que j'avais connu dans mes cours, ne semblait vraiment pas apprécier sa vie en résidence. Il serait donc sûrement intéressé à venir vivre ici, près de la nature, dès le mois de janvier.

Un mois plus tard, je déposais les derniers effets personnels de Micaël dans la voiture et nous nous mîmes en route, en direction de l'Abbaye de Rougemont. La veille, mon oncle avait invité Ginette et Raymond à souper. J'imagine qu'il voulait les saluer une dernière fois et peut-être même les encourager à venir me voir régulièrement, afin de s'assurer que tout allait bien de mon côté.

La route était plutôt déserte, en ce dimanche matin, mais plus nous nous approchions de notre destination, et plus je regrettais d'avoir précipité le départ de Micaël. Je tentais du mieux possible de cacher mon appréhension, mes peurs. Je ne voulais surtout pas que mon oncle perçoive une quelconque tristesse chez moi, pas plus que gâcher son retour à la vie monastique.

Quand j'eus déposé Micaël au pied des escaliers du monastère, avec ses quelques effets personnels, je ne pus m'empêcher de le serrer dans mes bras. Il me sourit et m'invita à entrer, mais je refusai. En fait, je ne voulais pas m'écrouler devant lui. Il me regarda directement dans les yeux et m'encouragea à venir lui rendre visite la semaine suivante. Il poursuivit en disant qu'il aurait de la difficulté à se passer de nos discussions. Je lui souris, en sachant bien que cette visite hâtive était davantage pour moi, et non pour lui... J'embarquai dans la voiture et le saluai de la main. Je traversai ensuite le portail et me mis à pleurer.

Épilogue

Quand j'y repense, cette année de tristesse, de recherche, la perte de ma mère, ma vie avec Micaël, en fut une particulièrement bouleversante mais également très enrichissante. Sans trop le savoir, j'ai acquis des connaissances qui ont mûri et qui m'ont permis de faire face aux difficultés de la vie avec un nouveau regard. Grâce à mon oncle, j'ai pu goûter à la grandeur de la vie et m'attarder à l'essentiel. J'ignore si sans sa présence, j'aurais pu en saisir ne serait-ce qu'une petite partie... Mais il est clair que je n'aurais certainement pas eu la chance de le découvrir si tôt dans ma vie. En l'occurrence, ce fut pour moi un réel privilège. Quand on goûte à plus « Grand », le sentiment de paix se fait moins attendre et la vie prend tout son sens.

Aujourd'hui, je roule en direction de l'Abbaye de Rougemont, en compagnie de ma conjointe et de nos deux jeunes enfants, en cette belle journée d'automne. Il s'agira probablement de notre dernière visite. Le Père Francis m'a en effet contacté, il y a deux jours, pour m'aviser du décès de Micaël : il avait à peine soixante et un ans. Cette douleur à la poitrine, qui m'a habité il y a près de dix-huit ans, a repris sa place depuis l'annonce de cette triste nouvelle. Un bête accident, ai-je appris, un ponceau qui a cédé sous le poids du tracteur que Micaël conduisait, dans le verger. Mon oncle a été écrasé sous le poids du mastodonte, lorsque celui-ci s'est renversé. Micaël est mort sur le coup.

Arrivés à l'Abbaye, je laissai les enfants et ma copine près du verger et j'entrai dans l'établissement pour rencontrer Père Francis. Celui-ci ne se fit pas attendre. Quand il apparut, il me donna une poignée de main et nous restâmes à nous regarder en silence. Je crois qu'il voyait en moi ce que je voyais en lui : une grande tristesse. Il me pria de le suivre et j'entrai, étonné, dans le secteur réservé aux moines. Par la suite, il me conduisit à la chambre de Micaël. Je reconnus la Bible de mon oncle sur la table de chevet, de même que son fameux calepin dans lequel il inscrivait ses réflexions. Père Francis ouvrit le tiroir de la petite table de travail et je fus surpris d'apercevoir deux autres calepins similaires et une enveloppe brune, sur laquelle étaient inscrits les noms de mes enfants *Lauriane et Emmanuel*. J'ouvris l'enveloppe et y découvris deux feuilles identiques, sur lesquelles un texte était soigneusement écrit avec une très belle calligraphie :

Vous n'avez qu'un seul maître et ce maître est à l'intérieur de vous. Pour l'entendre, il vous suffit de méditer régulièrement ou de prier. Mais le silence est nécessaire. Il faut que vos pensées s'arrêtent et il faut ensuite prendre le temps de s'écouter. De là, l'importance de revenir à la méditation pour pouvoir y arriver.

Vous pouvez vous inspirer des grands auteurs, des grands de ce monde, mais personne ne deviendra votre maître, seule votre voix intérieure.

Soyez patients avec cette démarche, les résultats finiront par se manifester.

Apprenez à vivre l'instant mais ne négligez pas l'éternité.

Père Francis me remit les trois calepins, la Bible et l'enveloppe. Nous quittâmes la chambre en silence et nous dirigeâmes vers les aires communes. Je demandai à Père Francis s'il m'était possible de me rendre à l'oratoire, pour me recueillir quelques minutes. Il me sourit, m'informa que le service aurait lieu à 16h00, puis me quitta.

J'entrai dans le petit local qui, heureusement, était désert. J'aimais bien cet endroit paisible. D'ailleurs, mon oncle m'y emmenait régulièrement quand je venais le visiter. Je pris un des petits bancs qui s'y trouvait et m'installai pour méditer. Après un certain moment, je sentis une grande paix m'envahir, et je sus à ce moment que Micaël était présent. J'avais retrouvé ma sérénité, mais également la certitude que je le reverrais un jour. Comment le savoir, me direz-vous? Je le sais, c'est tout.

En ce qui concerne Mary, je l'ai revue à Frédéricton pour un long week-end, l'automne suivant mon été à Grand-Manan. Quelques semaines plus tard, j'ai senti que je la perdais lentement, car elle devenait de plus en plus distante lors de mes appels téléphoniques. Après un moment, elle confirma mes craintes: elle avait repris avec son ancien copain. Ce fut ma première grosse peine d'amour. Elle m'a tout de même rappelé l'hiver suivant, quand elle rendit visite à une tante qui vivait à Ottawa. Elle s'est arrêtée à Montréal pour quelques heures et j'ai eu la chance d'aller manger avec elle dans une petite pizzeria. Ce fut un moment très intense, comme si on se retrouvait sur l'île. Nous avons discuté et beaucoup ri. Par la suite, on ne s'est jamais revu, ni même jamais parlé. Même après tant d'années, Mary a toujours une

place dans mon cœur, et je suis persuadé que j'ai encore ma place dans le sien.

Ah, j'oubliais ! J'ai su que Jérôme aurait rendu visite à monsieur Weir, quelques semaines après notre départ de Grand-Manan. Il aurait réussi à introduire une mouffette dans le véhicule de mon assillant. Il semble que monsieur Weir, malgré ses nombreux efforts de récurage, ait été condamné à rouler la fenêtre ouverte, et ce, tout au long de l'hiver !

Voici l'émouvante histoire de Charles, un adolescent à la « voie » musicale hors du commun. À la suite du décès de sa mère, l'adolescent doit apprendre à vivre avec son oncle, un moine cistercien, qui quitte la vie monastique pour veiller sur lui. Il décide alors d'accompagner son neveu dans son cheminement, lui apprenant à regarder à l'intérieur de lui-même et à puiser dans ses forces, afin de se relever et traverser les différentes épreuves de la vie.

Mon oncle... mon roc est un roman bien campé dans la réalité, avec juste ce qu'il faut de lumière, de simplicité et de profondeur. « Il puise dans le jeu des cordes de sa guitare le pouvoir d'accomplir SA destinée. »

Range le livre, la description, la tradition, et prends la route pour te découvrir toi-même.

– Jiddu Krishnamurti

Né en 1962, **Stéphane Dupont** vit à Morin-Heights dans la région des Laurentides depuis 2001. Au terme de ses études, il œuvre durant quelques années dans le réseau de la santé et effectue quelques charges d'enseignement. Il développe par la suite un intérêt marqué pour la théologie et la méditation. Après avoir travaillé un peu plus de 3 ans avec de jeunes décrocheurs, il décide d'écrire son premier roman ; *Mon oncle... mon roc*, afin d'insuffler un peu d'espoir à ceux qui se croient sans futur. Stéphane Dupont est incontestablement un auteur prometteur et de grand talent.